

Le Samedi

VOL. X. No 35
MONTREAL, 28 JANVIER 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c

GALERIE FÉMININE



UNE GRANDE DAME ANGLAISE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POHRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 28 JANVIER 1899

DEVINETTE



—Ou est donc cet imbécile qui vient de me cogner avec un bout de bois ?

AVIS.—Pour les réponses graphologiques, voir page 22.

PENSÉES

Il est préférable de tomber d'une fenêtre que d'un toit.

x

La règle de trois suffit amplement à toute transaction honnête.

x

Lorsque l'horloge sonne minuit chaque coup vous rapproche du matin.

x

Une bonne cuisinière constitue un meilleur capital qu'un gros dépôt dans une banque.

x

Une bague de fiançailles au doigt en vaut au moins deux dans un magasin de bijouterie.

x

Théorie et pratique sont deux choses bien différentes; tous les jeunes avocats vous le diront.

x

Il fait bien froid en ce bas monde; si vous demeurez inactif vous risquez fort de vous geler à mort.

x

Si vous vous mariez pour de l'argent, ne vous attendez pas à avoir l'amour par dessus le marché.

x

Une veuve ne laisse jamais passer une bonne chance avec l'espoir qu'il lui en surviendrait une meilleure dans l'avenir.

x

Ne portez pas trop haut la tête, vous pourriez vous la casser si vous venez à tomber. Gardez-vous une chance pour vous relever.

x

Il est difficile de croire qu'avec de la pratique ont puisse arriver à la perfection, surtout quand il s'agit de quelqu'un qu'on entend pratiquer la flûte.

LE GLANEUR

DANS UN RESTAURANT DE PARIS

La dame anglaise.—Gâçone... Gâçone... Jé demandé à vô oune... pétite... pétite... chaose... oune... comment dité vô... (*vivement et en anglais*). Oh, pourquoi les garçons de restaurant ne comprennent-ils pas l'anglais ?

Le garçon (très digne et en anglais ultra correct).—Pourquoi madame ne le parle-t-elle pas ?

PAS LUI

M. Sangchaud (entrant, comme un coup de vent, dans le bureau de M. Sangfroid).—Votre garçon vient de me lancer une pierre. Par bonheur, il ne m'a pas atteint.

M. Sangfroid (tranquillement).—Il ne vous a pas atteint, dites-vous ?

M. Sangchaud (crispant les poings).—Il ne m'a pas atteint, mais...

M. Sangfroid (l'interrompant).—Alors, ce n'est pas mon garçon.

PASSAGER ET MATELOT

Le matelot.—Dites donc, bourgeois, l'fourrier du bord m'dit qu'vous êtes un musicien qu'est très fort sur la fugue et la contre-pointe. Moi j'ai été prévôt, j'sais pas c'que c'est qu'la fugue; mais en c'qu'est d'la contre-pointe, vous savez, quand vous voudrez vous flanquer un coup de d'torchon, j'serai vot'homme !

CAS DÉSESPÉRÉ

Joson.—Docteur ! L'insomnie dont je souffre depuis longtemps est pire maintenant qu'elle ne l'a jamais été.

Le docteur.—Pas possible !

Joson.—Si, je ne puis plus maintenant dormir quand il est l'heure de se lever.

SOYONS LOGIQUES

Le magistrat (sévèrement).—Prisonnier, vous êtes accusé d'un fait très grave : Vous avez épousé et abandonné quatre femmes !

Le prisonnier.—Voyons, Votre Honneur, quoique cela me faisait beaucoup de chagrin, il fallait bien que j'en lâche quelques-unes pour épouser les autres !

PRESQUE LA MÊME CHOSE

Bouleau.—Moi, j'ai toujours aimé dîner en compagnie d'un homme qui savait bien ordonner un repas !

Rouleau.—Vous avez raison. On a presque autant de plaisir que de dîner avec un homme qui paie le repas.

UNE NOUVELLE MINE

Joson.—Oh ! où allez-vous donc comme ça avec ce tapis à essayer les pieds ?

Boson.— Je m'en vais chez le bijoutier.

Joson.—Chez le bijoutier ?

Boson.—Oui ; un de mes amis, qui arrive du Klondyke, est venu me rendre visite ce matin et il s'est essuyé les pieds dessus.

IL A EU SA RÉPONSE



Le jeune Dillan (vivement).—Ah, mademoiselle Courdelicge, je profite de l'instant où je puis vous parler pour vous dire que je vous aime à la folie ! Tout mon cœur, toute ma vie sont à vous, pour toujours ! Qu'est-ce qu'une femme peut donc demander de plus ?...
Mlle Courdelicge (qui achève justement de servir une cliente).—Cash !!!...

UN CINQUANTE CENTS BIEN PLACÉ



Mr Fauxaveugle (navillant).—Ma jeune et jolie dame, ayez pitié d'un pauvre aveugle...
Mlle Lantiquité (mignolant).—Comment saviez-vous qu'une jeune dame passait auprès de vous, puisque vous n'y voyez pas ?
Mr Fauxaveugle.—Par la légèreté de votre marche, mademoiselle.
Mlle Lantiquité (radieuse).—Tenez, mon brave homme, voici cinquante cents ; mais je dois vous gronder pour avoir dit que j'étais jolie.
Mr Fauxaveugle.—Ah, madame, j'ai tant besoin d'argent ! Vous me pardonnerez d'avoir menti aussi effrontément. Merci, ma bonne dame.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DDXXI

PLACET

J'ai longtemps rêvé d'être ô duchesse, l'Ébé
 Qui rit sur votre tasse au baiser de tes lèvres ;
 Mais je suis un poète, un peu moins qu'un abbé,
 Et n'ai point jusqu'ici figuré sur le Sèvres.

Puisque je ne suis pas ton bichon emparbé,
 Ni tes bonbons, ni ton carmin, ni tes jeux mièvres,
 Et que sur moi pourtant ton regard est tombé,
 Monde dont les coiffeurs divins sont des orfèvres,

Nommez-nous... vous de qui les souris framboisés
 Sont un troupeau poudré d'agneaux apprivoisés
 Qui vont broutant les cœurs et bêlant aux délires,

Nommez-nous... et Boucher sur un rose éventail
 Me peindra, flûte aux mains, endormant ce bercail,
 Duchesse, nommez-moi berger de vos sourires.

STÉPHANE MALLARMÉ.

INSTANTANÉS

LXXV

CHARMEUR DE SERPENTS

Es-Sehhar el Ahnech, le charmeur de serpents, est sur la route. Son beurnous abrite le petit tonnelet où gisent les reptiles ; il porte sur le dos le bendir — tambourin primitif — et la kaéta, qui n'est autre qu'un hautbois criard.

Il va, le bâton à la main, sous le soleil d'Afrique, dans la poussière des grands chemins, pérégrinant sur les Hauts-Plateaux, dans le Tell, partout, afin de ramasser l'argent nécessaire à la réalisation de son vœu de Khouane, accomplir le voyage de La Mecque !

Voici une localité quelconque et il s'arrête sur le chemin, réunissant bien vite les spectateurs par les coups redoublés sur le bendir et les notes de la kaéta.

Il invoque alors Sidi-Ab-el-Kader-el-Djilani, le merabtino aimé des croyants.

Les exercices ne commenceront que quand on lui aura jeté la somme

qu'il demande, en tournant rapidement dans le cercle des spectateurs qui l'entourent.

C'est alors qu'il plonge son bras nu dans le récipient et en retire une vipère à corne, à la morsure mortelle, qu'il place sur le sol. Soufflant dans la kaéta, frappant très fort sur le bendir, le Sehhar tourne vertigineusement autour du reptile qui, levant la tête, puis le corps, appuyé sur l'anneau qui forme ses dernières vertèbres caudales, dirige son regard vers le musicien et durde, de temps à autre, sa langue éfilée.

Le charmeur balance son corps à droite et à gauche et le serpent, hypnotisé, suivant exactement le rythme de la sauvage musique, imite ses mouvements.

A ce moment, saisissant l'animal, qui lui entoure immédiatement le bras, il se fait mordre au visage, à la langue même, jusqu'à ce que le sang coule abondamment.

Es-Sehhar varie ses exercices avec agrément, le scorpion d'Afrique, qu'il place sous le nez des assistants et que, brusquement, il mange.

Et Es-Sohhar el Ahmech, vivant ainsi au jour le jour, traîne ses savates éculées, son bourneous sale sur tous les chemins ; bâton à la main, il va, sous le soleil d'Afrique, nourri tant bien que mal par les indigènes, houreux d'accorder l'hospitalité à un membre de la confrérie religieuse des Kadia, à un Khouane, enfin, qui la sollicite au nom d'Allah.

SILVIO.

IL A PRÉFÉRÉ RESTER

Il y a quelque temps, un citoyen du village de ***, jouissant d'une réputation peu enviable, se décida à transporter ses pénates au Nord-Ouest. Désirant obtenir de l'aide du Bureau d'immigration, il fit circuler parmi ses concitoyens un certificat attestant son bon caractère.

Chacun était si content de le voir s'éloigner que le certificat se couvrit rapidement de signatures. Notre homme, constatant le résultat de sa démarche, s'écria :

—Ma foi, j'aurais tort de quitter un village où je suis si généralement estimé.

Et il ne partit pas.

SIMPLES GOUTS

Madame.—Pour ma fête, mon chéri, je voudrais bien que tu me donne un cadeau... auquel je tiens beaucoup, va.

Monsieur (inquiet).—Ah, quel est ce cadeau là ?

Madame.—Une mèche de tes cheveux, mon cher ami...

Monsieur (tout réjoui).—Mais, comment donc, ma chère ?

Madame.—...dans un médaillon en brillants.

ELLE LES AVAIT MÊLÉS

Madame (à sa servante).—Jane, voici deux pièces de 25c ; celle-ci pour des biscuits et l'autre pour du fromage.

Jane (revenant au bout de dix minutes et tenant dans sa main les deux pièces de monnaie).—Madame...

Madame.—Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ?

Jane (embarrassée).—J'ai mêlé les deux trente sous, et je ne me rappelle plus lequel est pour le fromage et lequel est pour les biscuits.

CRUELLE ÉNIGME



Mr Veaudoré.—Allons, Clara, qu'as-tu donc à pleurer ainsi ?

Mme Veaudoré (sanglotant).—C'est que j'ai peur que le petit n'ait pas l'esprit aussi élevé que nous sommes en droit de l'espérer dans notre position ! Il vient de dire : " Da ! Da !" absolument comme l'enfant de la blanchisseuse.

VOULOIR C'EST POUVOIR



La petite Eva. — C'est bien difficile, hein, d'apprendre à lire !

La petite Clarisse. — Oh, oui, va ! mais je vais l'essayer.

La petite Eva. — Et tu crois que tu vas pouvoir ?

La petite Clarisse. — Oui, car je veux être capable de lire toutes les annonces de journaux qui concernent les "bargains".

SOUVENIR

Par les matins dorés, quand l'azur radieux
Met dans les cœurs la joie de vivre,
Pensez-vous quelquefois à ces lointains adieux
Qu'insensés ! nous voulions revivre ?

V pensez-vous parfois encore
À ces adieux furtifs qu'abritaient les buissons
Tout brillants des pleurs de l'aurore,
— D'une tondre amitié fugitives chansons ?

À ces adieux légers, doux comme une caresse,
Discrets dans leur effusion ?
À ces adieux charmants, dont la vaine promesse
Nous berçait d'une illusion ?

Et le soir, quand la nuit d'argent
Ouvre sur notre front ses yeux mélancoliques,
Alger, 7 décembre 1898.

Pensez-vous au sort ailligeant
Qui des plus chers espoirs fait de pâles reliques ?

Ne vous semble-t-il pas que la sérénité,
La grandeur de son harmonie
Annoncent aux serments faits pour l'éternité
Des lendemains pleins d'ironie ?

Que l'Univers illuminé
Éclaire le néant des amours disparues ?
Que l'homme seul est condamné
À ne jamais revoir les routes parcourues ?

Laissons briller la nuit, resplendir les matins,
Et sans interroger leur joie ou leur tristesse,
Sans vouloir follement que le passé renaisse,
Gardons le souvenir de nos rêves lointains.

A. MEUNIER.

ROMANS-FEUILLETONS

Ah ! Ces romans-feuilletons de quatre-vingt-dix mille lignes, ces énormes romans d'aventures qui serpentent pendant six mois aux rez-de-chaussée des journaux populaires, où la foule se procure sans péril, et au meilleur prix, les sensations, pour elles toujours suaves, du vol et de l'assassinat, ces cauchemars de l'imagination canaille avec lesquels on est toujours sûr d'atteindre, dans le civilisé, la bête féroce qui y est tapie, il paraît qu'ils sont difficiles à faire. Les écrivains de cette littérature deviennent rares, les bons s'entend, car il y en a de bons, dit-on. Mais, dès qu'ils ont leurs trente mille livres de rentes, ils se retirent du négoce ou bien ils demandent cinq francs la ligne et une prime à chaque dizaine de chourinades.

Encore pour ces cinq francs la ligne, dédaignent-ils de "rédiger" eux-mêmes, car le génie s'épuise vite dans le rocambolisme, les moyens connus de tuer, de violer et de détrousser le prochain étant, en somme, moins nombreux qu'on ne rêve. Ils repassent donc la besogne à des cerveaux plus frais, et se contentent de signer glorieusement ce qu'ils ne se donnent même pas la peine de lire, ainsi qu'il appert de l'histoire suivante, qu'on m'a contée, et qui est drôle.

L'un de ces fabricants de mort au peuple, un illustre, un maître du genre, que nous appellerons, si vous voulez, Antéor Microcéphas, avait décroché, dans un riche organe, la commande, sur titre, d'une fourniture considérable de bêtise à suivre au numéro. C'était quelque chose comme : "Mémoires du baigneur par un notaire", ou les "Étrangleurs de Vaugirard", quo sais-je ? peut-être *Carcassin, l'ouvreur de ventres*, enfin, vous l'imaginez. Aux termes du traité, il devait y en avoir pour une boyauderie, en tripes, et, en os, pour deux usines de noir animal. C'était, pour Microcéphas, une affaire de soixante mille francs.

Ceux qui sont jaloux de sa fortune prétendent qu'il n'a jamais su, de sa vie, tracer autre chose sur le papier que les lettres majuscules de son nom, et que tous ses chefs-d'œuvres ont été perpétrés dans des galetas

de faméliques. Pour ce que j'en fais, il m'indiffère ; mais le bruit doit être rapporté, afin d'éclairer la narration.

Au jour prescrit, le riche organe servit donc à sa clientèle, que rien ne blase, le premier feuilleton, pantelamment attendu, de *Carcassin, l'ouvreur de ventres*, et, dès ce numéro, un ventre y était ouvert, à la hache. Ce départ est l'un des plus beaux départs de roman démocratique que l'on connaisse. Toute la conciergerie française en bava, et, dans les cités ouvrières, le renom de Carcassin fut fondé.

Tranquille sur l'effet, désormais assuré de son œuvre d'art, Antéor Microcéphas était parti pour la Côte d'azur, où il hivernait, laissant au riche organe de la copie pour trois bons mois et sans souci sur la livraison du reste. Il s'était entendu, en effet, dès le traité conclu, avec un brave professeur batignollais, nommé Boton, latiniste vacant et styliste à tout faire, lequel s'était chargé de lui composer Carcassin et ses éventremants, à raison de cinquante centimes la ligne de prose. Ce Boton était fort exact et Microcéphas savait d'expérience qu'il pouvait compter sur lui.

Or, un soir qu'à une table de trente et quarante, là-bas, il venait d'être ratiassé de la quasi totalité des deux francs cinquante qui lui revenaient, par ligne de son travail, on lui remit un télégramme. Ce poulet électrique disait : "Plus de copie que pour quinze jours. Papier dévore. Envoyez suite et même fin."

Mais Antéor demeura calme. Boton était là, et avec Boton rien à craindre. Il jeta donc à Boton une dépêche aérienne dans Batignolles. Point de réponse de Boton et nouveau poulet de l'organe. Microcéphas sauta dans le rapide, et quand il arriva à Paris, il n'y en avait plus sur le marbre que pour huit jours de Carcassin et de "ses abominations." Qu'arrivait-il donc à Boton, jusqu'à cette heure impeccable ? Il arrivait à Boton, jusqu'à cette heure impeccable, qu'il était mort, ni plus ni moins que Nabuchodonosor, car ces choses arrivent.

Le coup était sinistre et formidable et jamais Carcassin, lui-même, ne vit homme plus étripé qu'Antéor, son putatif de père. La veuve de Boton en eut pitié.

— Si vous me conservez les cinquante centimes la ligne, fit-elle, jusqu'à la fin du roman, je vous dirai où est cette fin, car elle existe !

Antéor offrit quinze sous, tant l'angoisse rend magnifique. Alors la veuve, souriante dans les larmes, lui révéla que jamais le sublime Boton n'avait écrit lui-même un seul mot qu'il ne signât, étant très fier, et que pour *Carcassin* comme pour les autres, il se bornait à la sous-entreprise.

— C'est un nommé Chapot, qui, à raison de cinq centimes la ligne, plus l'encre et les plumes, s'était chargé de la rédaction de vos ouvrages.

— Où demeure-t-il ? hurla l'illustre maître.

Et, sur la promesse des quinze sous, il eut l'adresse.

— Cocher, à la Villette, et brûlez le pavé : il y a un franc de pourboire.

À l'adresse, Antéor trouva une pension, ou plutôt, selon l'enseigne, un cours préparatoire aux examens du baccalauréat, soit une gavense, et il en demanda l'industriel :

— Vous avez ici un sieur Chapot ?

— Oui, monsieur, ou plutôt je ne l'ai plus depuis ce matin, à mon grand regret ! C'était un admirable répétiteur. Il s'entendait comme

CONCURRENCE



— Un hémisphère de plus suffira peut-être pour amener la fortune.

ABSOLUMENT LA MÊME SENSATION



Mr Johnston.—Dites, Jackson, li avez-vous jamais maché dix milles pour allé vidé des poulets et tout ça pou li touvé vide, excepté un piège à ous, un feuillet chagé et un gos chien bull-dog ?

Mr Jackson (souponnant).—Non, massa Johnston ; mais je me suis maîé une fois, dou de l'agent.

personne à faire travailler nos jeunes élèves et mon institution lui doit ses succès les plus brillants en Sorbonne ?

— Où pourrai-je le voir ?

— Je l'ignore. Il vient de m'être réclamé pour le service militaire.

Il paraît qu'il l'avait oublié. Nul pourtant n'était plus ferme sur la discipline.

— Avez-vous ses papiers ?

— J'en serais bien en peine. Oncques ne vit Chapot une plume à la main !

Le grand romancier populaire rentra chez lui aplati. Qu'allait-il faire ? Interrompre la publication et perdre, avec sa gloire, le bénéfice d'un tel traité ? Se résigne-t-on à un tel sacrifice ? On l'eût vainement demandé à Victor Hugo lui-même ! Avouer sa longue supercherie et appeler ses confrères à son aide ? Plus impossible encore. Couper court au roman et tuer Carcassin en un seul et dernier feuillet ? Il ne savait même pas ce que c'était que Carcassin ; il ne lisait pas son ouvrage. Son métier le dégoûtait. Il n'aimait que les petits vers, sur les fleurs et sur les oiseaux, et les calembours.

Il ne lui restait que deux partis à prendre : — se suicider, ou lire *Carcassin* et le terminer lui-même. Et des deux maux il choisit le pire, il lut.

Trois mois d'événements avaient déjà paru, agrémentés de leurs épisodes de cambriolages et d'horreurs absurdes. Il se perdait dans les cadavres. Il n'y comprenait goutte, il confondait les noms et les lieux. Il en pleurait.

Alors, ô vengeance de Dieu, il écrivit. Il entra dans cette littérature. Il en mangea, le malheureux. A la deux-centième ligne, il prit son revolver, car il vit très bien que tout était préférable à cet art, lorsqu'on lui apporta une autre dépêche du riche organe :

“ Avons reçu suite et fin de manuscrit. C'est admirable. Compliments et merci.”

Quand Chapot revint d'Algérie, il alla demander du travail à Microcéphas.

— Mon cher maître, lui expliqua-t-il, c'est bien simple, je les fais faire par mes élèves. Quand je suis parti, *Carcassin* était terminé, et je l'ai porté au journal moi-même.

ÉMILE BERGERAT.

LA MÊME CHOSE

Le vieux bibliophile.— Auriez-vous l'ouvrage intitulé : “ Les quinze batailles décisives ” ?

Le libraire.— Non, monsieur. Mais j'ai quelque chose qui remplacera parfaitement ce que vous cherchez.

Le vieux bibliophile.— Quoi donc ?

Le libraire.— “ Les mémoires d'un homme marié ”.

COMMANDEMENTS MATRIMONIAUX

Les sept commandements d'un homme marié :

- 1.— Ne jamais dormir après dîner.
- 2.— Ne jamais aller autre part, durant la soirée, qu'à son club et encore peu souvent.
- 3.— Faire bonne figure à la perte d'un bouton, et ne pas se fâcher, si les repas ne sont pas prêts à la minute.
- 4.— Ne pas remarquer les fautes que fait sa femme, en jouant au whist.
- 5.— Ne pas dire à chaque instant que l'argent passe vite.
- 6.— Ne pas murmurer si sa femme lui demande de l'accompagner lorsqu'elle va magasiner.
- 7.— Ne jamais dire que sa servante est jolie.

Les sept commandements d'une femme mariée :

- 1.— Ne pas demander une toilette nouvelle chaque fois qu'on est invité quelque part.
- 2.— Toujours être la première rendue au déjeuner. Toujours être habillée à temps pour le dîner. Ne jamais faire attendre la voiture à la porte.
- 3.— Ne pas faire allusion à chaque instant à sa santé délicate, et ne pas dire à l'approche de l'automne que le médecin exige un changement d'air.
- 4.— Continuer de chanter et de faire de la musique, après son mariage comme avant.
- 5.— Donner à son mari la plus grosse côtelette, il est plus gros qu'elle et doit manger davantage.
- 6.— Ne pas bouleverser la maison à chaque instant, sous prétexte de tout mettre en ordre, et ne pas l'emplit d'une infinité de choses inutiles sous prétexte que l'on a voulu profiter du bon marché.
- 7.— Ne jamais faire allusion, même devant une provocation, “ au grand sacrifice qu'elle a fait d'elle-même ”, ni regretter les deux ou trois offres de mariage qui lui ont été faites (chose commune à toutes les femmes) avant d'être assez folle d'accepter. Ne jamais, soit par accident ou autrement, appeler son mari imbécile.

FURET.

CONCILIATION

On a envoyé la petite Louise chez l'épicier du coin pour y prendre une livre de beurre.

L'épicier.— Que te faut-il, petite ? Dépêche-toi, je suis très pressé.

La petite.— S'il vous plaît, monsieur, maman m'envoyait chercher une livre de beurre, mais si vous êtes bien occupé, donnez-m'en seulement une demi livre, on fera avec ça en attendant.

UN SUCCÈS

Elle.— Avez-vous réussi avec votre premier malade, docteur ?

Lui.— Oui : la veuve a payé le compte sans se faire tirer l'oreille.

TOUJOURS SUR LE PIED DE GUERRE



Le docteur Lablaque.— Dites, Dupôtard, avez-vous lu cet article ? Il paraît les prohibitionnistes restent sur le pied de guerre.

Le pharmacien Dupôtard.— Quels troubles y a-t-il encore ? On ne pourra jamais être tranquille.

Le docteur Lablaque.— Ils se plaignent que toutes les pharmacies de Montréal pratiquent la politique de la porte ouverte.

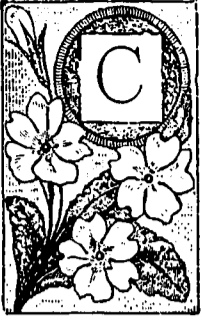
Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



PISTE D'APPRENTISSAGE DES AUTOMOBILES.



EST d'une originale institution que je veux vous entretenir aujourd'hui ; d'une question intéressant un nombre public, de l'automobilisme, enfin.

On sait que de très nombreuses expériences ont été affectuées, un peu partout, à Paris et à Londres notamment, villes où la question des transports publics joue un rôle considérable et où il était naturel qu'ils préoccupassent les directeurs de grandes administrations telles que celles des Omnibus et des Voitures.

À Paris, la Compagnie générale des Voitures poursuit activement la construction des nouveaux fiacres électriques dont elle a adopté le modèle, après plus

d'une année d'expériences coûteuses, et sa première préoccupation a été de créer, en vue de l'Exposition de 1900, une école d'apprentissage pour les nombreux conducteurs que nécessite le nouveau mode de traction. Elle a donc installé, sur un immense terrain vague lui appartenant, à Aubervilliers, tout le matériel nécessaire à ce très difficile apprentissage.

Une large piste de 700 mètres fait le tour de ce terrain.

À un endroit, elle est plate et macadamisée ; à un autre, en pente douce et pavé en grès ; ailleurs encore, elle est revêtue d'un pavé de bois et aussi abrupte que la rue des Martyrs, si bien dénommée pour les malheureux chevaux auxquels il est donné d'en franchir les pentes.

Dans un autre endroit, enfin, elle est bitumée et rendue glissante sur des pentes plus raides encore. Ajoutez à ces difficultés celles résultant d'embaras constitués par des tas de sable, de moellons, de briques, des pièces de bois, etc ; le sol semé d'éclats de verre menaçants pour les pneumatiques dont sont revêtus les roues, des ornières, enfin tout ce qu'il est permis d'accumuler dans un espace relativement restreint.

Ces écueils, les apprentis chauffeurs, la plupart ex-cochers ayant troqué leur légendaire chapeau de cuir bouilli contre la casquette russe et leur fouet contre le levier de direction, apprennent ainsi à les éviter, à leur échapper, à les vaincre, sous la direction de professeurs expérimentés à la tête duquel est M. Gordon.

On n'a pas oublié les piétons, ces malheureux piétons écrasables à merci, ni les petites charrettes à bras, les vélos montés, etc., circulant, en foule compacte sur la voie, dans toutes les directions, tel l'avenue des Champs Élysées à 4 heures du soir ou le carrefour Montmartre à toute heure du jour.

Hâtons-nous de dire que ces passants sont en fer battu, sous forme de silhouettes, maintenues debout par un étau.

Toutes les physionomies, si typiques, du pavé Parisien y sont représentées dans leurs attitudes familières : Gros bourgeois déambulant, le cigare aux lèvres ; camelots criant les journaux ; bonnes d'enfants et fantassins ; mères de famille poussant la petite voiture ou repose bébé ; apprentis en course ; le traditionnel patronnet avec sa manne en équilibre sur la tête ; un militaire et sa payse ; des chiens ; il n'y a pas jusqu'au "pédard" lui-même, — cet écraseur — qui ne soit représenté, mais cette fois comme le *vulgum pecus*, sous forme de "graine d'écrasé".

Et il faut voir circuler les "auto" de la Compagnie générale, à toutes les allures et parmi ce pandémonium et cela presque sans accidents, ce qui est d'un bon augure pour l'avenir.

Mais aussi, ces petites voitures constituent bien le plus maniable des ustensiles de locomotion et, sous la main des conducteurs, évoluent en tous sens, tournent, reculent, avancent comme par magie, sans bruit et sans effort.

La provision d'énergie électrique est, dans ce modèle, constituée par une série d'accumulateurs, contenus dans un coffret dissimulé sous le siège du conducteur.

Chargées le matin, au départ, les voitures de la Compagnie, quand elles auront dévoré un nombre respectable de kilomètres, — 40 ou 60 — se rechargeront dans un des nombreux dépôts disséminés sur tout leur parcours, tant urbain que suburbain, dépôts alimentés par les usines électriques de la Compagnie et grâce auxquels une très simple manœuvre permettra le remplacement des accumulateurs épuisés par d'autres chargés.

Ce mode de traction, qui comportera, lors de l'Exposition de 1900, plusieurs milliers de voitures, est également étudié par la Compagnie des Omnibus et Tramways.

On peut même dire que, dans la série des poids lourds, le progrès a été plus rapide que dans celle des poids légers, ce qui nous permet d'espérer, également pour l'ouverture de l'Exposition, quelques centaines de tramways électriques à accumulateurs qui ne seront certes pas une des moindres curiosités qu'il sera donné aux visiteurs de contempler.

Le mode de traction électrique, tant à Paris qu'en province est, évidemment, celui de l'avenir.

Déjà deux compagnies, l'une Belge et l'autre Française, se sont constituées afin d'établir, sur les principales routes de France, d'abord, sur la totalité des routes départementales ensuite, des

usines de production d'énergie électrique, soit par moteurs à vapeur, soit par moteurs hydrauliques.

Ces usines, réparties sur des points éloignés, alimenteront des dépôts de villages, où des accumulateurs d'un modèle uniforme, contenus dans des coffrets facilement maniables, seront livrés aux propriétaires d'automobiles en échange de leurs accumulateurs épuisés.

Le rechargement effectué constituera une réserve d'énergie électrique vendue à chacun et permettant le parcours de tout cet admirable réseau, unique au monde, des routes françaises que l'établissement des chemins de fer avait jadis fait abandonner.

Tout se recommence ici bas ; ces routes, autrefois sillonnées de diligences, bordées d'auberges confortables, avaient vu leur splendeur d'antan réduit à néant par l'établissement des voies ferrées. Le cyclisme a commencé d'en opérer la résurrection qu'achevera, à très bref délai, le nouveau mode de traction en automobile.

Et qu'on ne suppose pas que ce renouveau s'effectuera aux dépens des chemins de fer à rails ? L'automobilisme utilitaire, c'est-à-dire le transport en commun des voyageurs et des marchandises, complètera, au contraire, dans bien des contrées où l'établissement d'une voie ferrée n'aurait pas été suffisamment rémunérateur, le réseau, si serré pourtant, des chemins de fer.

Une société Parisienne, établie depuis un an déjà et à capital considérable, reçoit les demandes de chaque municipalité ou syndicat intéressés à la création d'un service régulier de transport sur routes.

Il étudie les demandes, les ressources du pays, le coût premier de l'établissement, le rapport probable, etc., et, après avoir tracé les plans et établi les devis des dépenses et recettes d'exploitation, prend à sa charge la construction de l'usine, du matériel roulant, etc., du feu à desservir jusqu'à la plus prochaine station de chemin de fer. Par des annuités minimales, en trente ans y compris amortissement et intérêts du capital engagé, les syndicats ou les municipalités deviennent propriétaires du matériel dont elles ont la jouissance dès la première année, à des conditions très douces, permettant aux moins fortunés ce si pratique moyen de transport.

L'avenir est évidemment à l'automobilisme, qu'il soit à vapeur, à pétrole ou électrique. Les canaux eux-mêmes vont être prochainement dotés d'un système de halage sans chevaux, par trolley, extrêmement pratique, et nul doute qu'avant que la première décade du XXe siècle soit accomplie, les conditions actuelles des transports, sur routes et sur canaux, seront complètement renouvelées, pour la plus grande facilité et le plus grand bien du commerce et de l'industrie.

LOUIS PERROX.

L'antithèse est la figure de rhétorique dont le bon Dieu use le plus.

VICTOR HUGO.

TOUJOURS MOYEN DE S'ARRANGER

Briquet. — Ma fiancée est la plus jolie fille de Montréal.

Friquet. — Ça se peut. La mienne habite à Lachine.

SON ORGUEIL



Alkali Bill. — Mon cher Dynamite, je suis orgueilleux de ma vieille mère. Penses-tu donc, 99 ans hier !

Dynamite. — En effet.

Alkali Bill. — Et c'est elle qui buche tout le bois nécessaire à la cuisine.

CONSOLATION



Mlle Lapique — Comment, vous, un jeune homme intelligent, vous croyez au végétarisme ! Moi, je n'éprouve pas de honte à avouer que j'aime le bon bœuf.
Le jeune Mr Dule (levant les yeux au ciel). — Alors, mademoiselle, je souhaiterais bien vivement d'être bœuf !
Mlle Lapique. — Ne vous désollez pas. Vous grossirez.

LA SUISSE A PARIS

Une des conséquences inattendues de l'Exposition Universelle de Paris en 1900, c'est d'avoir, dès aujourd'hui, transformé la ville lumière en une délicieuse petite Suisse, ce qui est économique pour les gens qui, aimant à voyager, n'ont pas le premier sou pour le faire. Chacun sait que l'hospitalité écossaise que célèbre le fermier de la Dame Blanche, n'est aucunement pratiquée en Helvétie et que, depuis la publication de cet excellent farceur de Desbarrolles : *Voyage en Suisse à 30 sous par jour*, les temps sont terriblement changés.

Consolerez-vous cependant, Parisiens mes frères, il y avait déjà Arcachon en chambre, voici venir la Suisse à Paris, n'en déplaise aux grincheux — il y en a toujours — qui gémissent à la pensée que les petits travaux d'appropriation en vue de l'Exposition vont durer deux ans encore.

On va, c'est Henriot qui me le télégraphie, lui, toujours si bien informé, faire subir un arrangement de haut goût aux différentes obstructions dont nous "jouissons" présentement, le tout conformément aux principes de l'esthétique la plus pure.

Sur les monticules de sable et de terre qui forment, dans nos rues, comme de petits Monts Blancs, l'architecte de la ville, l'immense Bouvard, va faire installer des observatoires pour les gardiens de la paix ; comme cela ils verront venir de plus loin les automobiles et ne risqueront pas d'être écrasés ainsi que de simples piétons comme vous et moi. Avec l'eau des égouts, on fera de délicieuses cascades, kif kif le Gusbach, comme dirait Sarcey et, raffinement bien fin de siècle, elles seront, le soir, illuminées et rendues lumineuses ; le jour on y tirera le canon comme sur le lac de Drienz.

Sur les pyramides de moellons qui, jusqu'à ce jour, rappelaient un peu trop les barricades des trois glorieuses et interceptaient fâcheusement la circulation, une compagnie — américaine S. V. P. — vient d'obtenir la concession de petits funiculaires comme au Righi. Il n'y a pas jusqu'aux flaques d'eau que nos architectes paysagers n'aient songé à utiliser pour le plus grand plaisir des yeux. On y fera circuler une flotte, tout comme sur le lac de Genève. De cette façon, ceux qui, irrévérencieusement, blaguent à jet continu le fameux amiral Suisse, pourront se convaincre que sa flotte vaut, au moins, celle que les Espagnols avaient à Cavite et que l'illustre Dewey a eu si peu de peine à mâter, démâter veux-je dire.

Pour le passage des piétons infimes jusqu'auxquels s'étend la sollicitude de nos édiles — grand merci — on creusera dans les tas de sable, de terre et de moellons précités, des tunnels comme au Saint-Gothard ; de cette façon ceux qui n'auront pas trois sous pour prendre le tramway à ficelle pourront passer quand même, à plat ventre c'est vrai, mais enfin passer.

Les chalets de nécessité, kiosques à journaux et autres édicules supprimés par les travaux en cours, seront transportés sur les tas de décombres où ils feront fabriques d'un très bel effet, assure M. Bouvard, l'un figurera le château de Chillon, l'autre la chapelle de Guillaume Tell, etc., etc.

Et, à propos de Guillaume Tell, une des parties, et non la moins intéressante du projet, est celle qui consiste à planter sur les poteaux télégra-

phiques et les réverbères, ce afin de compléter la couleur locale, des toques et des képis, comme du temps de Geasler.

Pour nous Geasler préluant aux batailles.

Chacun pourra, suivant son goût et son opinion dans "l'affaire", car enfin il ne faut pas l'oublier, saluer tel ou tel de ces attributs.

— Ce képi galonné est le plus beau jour de ma vie, dira ce brave Prudhomme.

— *Cedant arma loge*, susurrera l'intellectuel et chacun sera satisfait.

Pour moi, je pense que ce serait d'un exquis à propos de figurer, de temps à autres, des avalanches de salon tout comme à Lucerne, en jetant sur les passants, du haut des constructions en cours, quelques pelletés ou broiettés de gravats, plâtre, etc. Après cela je pense bien que Paris n'aurait plus rien à envier au pays des glaciers et qu'on nous lâchera le coude avec la scie bien connue :

Vallons de l'Helvétie
Objets de notre amour.

Je me permets de proposer ça, mais on n'est pas forcé de l'accepter, toutefois.

PARISIEN.

PAS LUI ASSURÉMENT

Par un beau dimanche, l'après-midi, un gamin d'une dizaine d'années faisait la pêche dans une petite rivière aux environs de Montréal. Sa ligne se composait d'un bout de fil, dérobé au fuseau maternel, et d'une épingle pliée. Passe une vieille dame qui, s'approchant du jeune pêcheur, lui dit :

— Ne sais-tu pas, mon garçon, qu'il est défendu de prendre du poisson le dimanche ?

Le gamin répond vivement :

— Eh ! Qui prend du poisson ?

Depuis quatre mille ans, l'homme reste immobile ou à peu près : la science et l'industrie progressent, mais non l'âme humaine.

MME CLÉRENCE ROYER.

UNE RUDE, RUDE ÉPREUVE



Boisensoif. — Mais... police... man, je prot...este... si je suis un peu... ex...oi...té...

Le policeman (conciliant). — Allons, je veux bien ne pas vous arrêter si vous êtes capable de me dire combien il y a d'étages à la bâtisse d'en face.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 28 JANVIER 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORCOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

PREMIERE PARTIE

Les Deux Sœurs

XIV — LE PÈRE D'YVONNE

(Suite)



... C'était pendant un été qu'elle était allée passer au bord de la mer...

— L'impossible ?... Oh ! ne dites pas cela, s'écria le comte en se redressant brusquement, tandis que son mâle et fier visage prenait une expression d'une incroyable énergie, non, ne dites pas cela quand vous parlez au comte de Belleruche !...

— Oh ! non, non, l'impossible, c'est que je n'aie pas à son secours quand elle n'a que moi pour la défendre !... L'impossible, c'est que mon amour ne triomphe pas de tout pour elle !... Et, demain, je partirai !

— Demain ?

— Oui, dès demain !

— Et lui, M. le comte ? fit vivement Adrienne en étendant la main vers le petit moribond.

— Maurice ?

— Oui, Maurice, que deviendra-t-il ?... Vous l'abandonnez donc ?... Vous le quittez donc quand il a tant besoin de votre dévouement et de votre tendresse ?...

— C'est vrai !... c'est vrai !... Ah ! le pauvre enfant !...

— Lui aussi est en danger, monsieur le comte... lui aussi a le droit de compter sur vous... Oh ! si j'étais libre, ce serait avec joie que je vous remplacerais et que je veillerais sur lui... Mais, ajouta Adrienne avec un lourd soupir, ne suis-je pas aussi la prisonnière de mon père

— Oui, vous avez raison, dit vivement M. de Belleruche, en proie à la plus vive angoisse. Mon devoir est de rester près de cet enfant que la mort épie et guette... Mais, pourtant, n'en ai-je pas pas un

autre aussi qui me commande de courir sans retard vers Yvonne ?... Car qui sait ce qui se passe là-bas ?... Qui sait, si, plus tard, je n'arriverais pas trop tard ?... Qui sait si on ne l'aura pas tuée... si elle ne sera pas morte ?...

— Et si vous quittez Maurice, répliqua la jeune fille, qui sait si quelque malheur n'arrivera pas aussi ?... qui sait si vous le retrouverez encore ? qui sait si vous n'aurez pas l'éternel regret, l'éternel remords de vous être éloigné de lui ?

— Oh ! c'est terrible ! s'écria le comte en crispant les poings. Quel parti prendre ?... Parler au docteur Laval ?... lui demander une de ses infirmières pour veiller sur Maurice ?... Oui, pourquoi pas ?... Ces femmes sont bonnes, dévouées, habituées aux malades...

— Des étrangères ! interrompit vivement Adrienne. Des mercenaires !... Oh ! je ne doute pas de leur dévouement, mais pour sauver Maurice, mais pour faire un miracle, il faut plus encore : il faut toute l'affection, toute l'amitié, toute la profonde tendresse d'un père...

— Oui, vous avez encore raison... toujours raison !... Mais quoi faire ?... mon Dieu ! que faire ?

— Obéir à Yvonne !

— Obéir à Yvonne ?

— Oui, monsieur le comte, car si elle pouvait vous entendre, car si elle pouvait voir vos hésitations, savez-vous ce qu'elle vous dirait... savez-vous ce qu'elle vous crierait ?... Elle vous crierait : " Père, sauvez d'abord Maurice !... Sauvez d'abord mon fils !... "

— C'est vrai !... c'est vrai ! murmura le comte.

— Car serait-ce se dévouer pour elle que de lui sacrifier peut-être celui qu'elle aimait le plus au monde ? reprit avec force la jeune fille. Car si jamais elle recouvrait la raison, ne recevrait-elle pas un coup terrible, un coup mortel peut-être en apprenant qu'elle n'a plus d'enfant ?

— Oui, c'est juste... c'est très juste, tout ce que vous dites là... Mais trembler pour lui ici... trembler pour elle là-bas... quelle horrible situation ! dit M. de Belleruche en passant nerveusement la main sur son front. Et cependant, c'est vrai, si j'aime Yvonne, si j'aime cet enfant, c'est à lui d'abord que je dois penser... Mais, ajouta-t-il avec un geste douloureux, combien de jours, combien de siècles faudra-t-il donc attendre avant de pouvoir courir enfin vers elle... avant de connaître enfin le bonheur de les avoir tous les deux près de moi !...

Pui, tout pâle d'une immense émotion :

— Oh ! oui, tout les deux pour les aimer !... tous les deux pour leur faire une vie heureuse ! ajouta-t-il la voix tremblante. Oh ! connaîtrai-je jamais cette joie !...

— Oui, monsieur le comte, cette joie, vous la connaîtrez un jour... Du courage !... Espérez ! répondit vivement Adrienne que l'émotion du comte venait gagner à son tour. Adieu !

— Déjà !... Est-ce que je ne vous verrai plus ?

— Oh ! si... je reviendrai... Je tâcherai d'être libre et de venir quelquefois m'asseoir à son chevet pour essayer de le consoler... pour essayer de lui rendre aussi un peu de force et d'espérance...

— Et pour m'aider à le guérir... à le sauver ! dit le comte avec un regard plein de reconnaissance.

Mais, brusquement, il s'interrompit.

On venait de frapper, puis la porte s'étant doucement entr'ouverte, Pierre parut.

— Monsieur le comte !

— Eh bien ?

— Il y a là une dame et une petite fille qui insistent pour vous parler...

— Une dame ?

— Mme Clotilde Didier... La petite fille s'appelle Suzanno...

— Suzanne ! s'écria M. de Belleruche, tout saisi, Suzanne !

Car il venait de se rappeler ce nom-là... C'était le nom de la fillette sauvée par Maurice... le nom que lui avait dit le médecin du poste de secours d'Alfortville.

— Suzanne ! reprit-il vivement. Faites entrer, Pierre, faites entrer !

Et se tournant vers Adrienne :

— Elles auront appris l'accident arrivé à Maurice, et elles viennent pour le voir, dit-il en baissant la voix. Car cette petite Suzanne est la pauvre enfant qu'il a sauvée...

— Maurice !

— Oui, Maurice !... Oui, mon fils !... Oui, cette petite se noyait, et sans lui, sans son courage, à cette heure elle serait morte !...

— Ah ! c'est bien !... c'est bien ! s'écria la jeune fille toute saisie à son tour, tandis que M. de Belleruche jetait sur Maurice un regard plein d'orgueil.

Mais Clotilde et Suzanne venaient de paraître, toutes pâles et les yeux très rouges.

Et pendant que la petite amie de Maurice jetait autour d'elle des regards pleins d'inquiétude, la voix très sourde, sa mère s'adressait au comte.

— Excusez-nous, monsieur, de nous présenter ainsi chez vous, dit-elle. Mais M. le docteur Laval, le directeur de la maison de santé,

(1) Commencé dans le numéro du 21 décembre 1898.

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

POUR LES FEMMES PALES ET FAIBLES

que nous venons de voir, nous a dit que nous trouverions ici, très dangereusement malade, un enfant que j'aime comme un fils et que ma fille aime comme un frère. . .

—Maurice ?

—Oui, monsieur, oui, Maurice ! s'écria Suzanne en devenant plus pâle encore. Oh ! monsieur, où est-il ?... Est-ce vrai qu'il va peut-être mourir ?...

Mais elle venait d'apercevoir le petit moribond.

D'un bond, elle fut vers lui, puis, en le voyant si pâle, elle eut un cri d'effroi, une crise de sanglots.

Clotilde venait aussi de se rapprocher vivement, puis, frappée en plein cœur, de jeter à son tour un cri d'épouvante.

—Tais-toi !... tais-toi, Suzanne ! fit-elle tout bas en pleurant et en sanglotant aussi. Tais-toi !

Puis, joignant les mains dans un geste de désespoir :

—Oh ! le pauvre enfant !... le pauvre petit !... Dans quel état nous le retrouvons ! murmura-t-elle. Oh ! mon Dieu !... mon Dieu !... C'était donc vrai !... Nos pressentiments ne nous trompaient donc pas !...

Et, le visage baigné de larmes, elle resta longtemps penchée sur Maurice, lui mettant au front des baisers.

Agenouillée devant le lit, une des mains de Maurice dans les siennes, la petite Suzanne lui parlait à travers ses sanglots.

—Maurice, c'est moi !... Maurice, c'est Suzanne ! lui criait-elle, Oui, c'est moi qui suis là... c'est moi qui t'appelle... Dis, réponds-moi !... regarde-moi !... Est-ce que tu ne m'entends plus ?... Maurice !... Maurice !... Oh ! si, tu m'entends, n'est-ce pas ?... tu sais bien que c'est moi qui suis près de toi !...

Elle venait de porter à ses lèvres la main du petit agonisant, puis, la voix toujours coupée de sanglots :

—Oh ! quand je ne t'ai pas vu rentrer à Ivry... quand je ne t'ai pas vu revenir chez M. François, si tu savais comme j'étais inquiète... reprit-elle. A tout instant, je courais dehors... je te cherchais... Et rien !... Et tu ne revenais pas !... Les heures passaient... Et j'avais de plus en plus peur... Je pensais à ton rêve... à cet horrible rêve qui t'avait tant effrayé... Je me disais : " Il lui est peut-être arrivé un malheur !..." Oh ! tu vois que je ne me trompais pas !... Et c'est alors que nous sommes venues dans cette maison de santé où nous pensions te trouver... et c'est alors que l'on nous a dit ?

Mais les larmes l'étouffaient, elle dut se taire.

Adrienne et le comte s'étaient aussi rapprochés du lit.

A leur tour, ils se penchèrent sur Maurice, épiant son souffle... .

Et il y eut un long silence pendant lequel on n'entendit plus que le bruit des sanglots de la petite Suzanne répondant aux sanglots de sa mère.

M. de Belleruche et la sœur d'Yvonne, saisis par la même pensée, venaient d'échanger un regard plein d'angoisse.

Maurice dormait-il ou agonisait-il ?

Son souffle était redevenu si faible et son front était si froid qu'on ne pouvait savoir.

Et tous deux, un peu tranquilisés tout à l'heure par le docteur Laval qui leur avait dit d'espérer, tremblaient maintenant que le docteur ne se fût trompé et qu'au lieu de ce mieux auquel ils avaient voulu croire, ce ne fût, au contraire, la fin du pauvre petit...

Et le comte de Belleruche, qui, sauf sur la tombe de Marguerite, n'avait jamais prié, priait intérieurement Dieu d'avoir pitié de lui et de lui conserver cet enfant... Adrienne, reprise d'un immense désespoir, contenait avec peine aussi ses sanglots, quand soudain Suzanne, les bras tendus, éperdue de douleur, eut encore un cri suppliant :

—Maurice !... Maurice, c'est moi !... Tu ne m'entends donc pas !... Maurice, c'est Suzanne qui t'appelle !... Suzanne que tu as sauvée et qui ne veut pas que tu meures !...

Et son cri de désespoir retentissait encore lorsque, tout à coup, un autre cri s'éleva... un cri de surprise, un cri de joie.

Ce cri, c'était le comte et Adrienne... c'était aussi Clotilde qui, transfigurée et radieuse, n'avaient pu le retenir.

A ce nouvel appel de sa petite amie, Maurice avait enfin tressailli... Et comme elle lui criait encore : " Maurice !... Maurice, c'est moi ! " il s'était brusquement soulevé.

—Oui, c'est moi... Suzanne ! lui criait toujours la fillette dont le visage à présent resplendissait de bonheur... Oui, c'est moi !... c'est moi qui suis près de toi !...

Au son de cette voix, Maurice venait de nouveau de tressaillir.

Suzanne s'était élancée vers lui, l'avait entouré de ses bras et le couvrait de baisers fous.

Alors son regard se ranimant, son visage de moribond reprenant un peu de vie :

—Suzanne ! murmura-t-il, Suzanne !

—Tu me reconnais donc !... Oui, c'est moi !...

—Suzanne !... Suzanne !

Et, maintenant c'était lui qui venait de se jeter sur elle... c'était lui qui l'étreignait de toutes ses forces contre sa poitrine.

Et ainsi dans les bras l'un de l'autre, ces deux enfants formaient

un groupe si touchant, un groupe si émouvant, que les cœurs les plus durs eussent été attendris.

Aussi, incapables de dire un mot, le comte, Adrienne et Clotilde les contemplaient-ils avec une si profonde émotion, qu'ils n'avaient même pas entendu que la porte venait de s'ouvrir.

C'était le docteur Laval qui était entré.

Immobile sur le seuil, il assistait, sans qu'on la vit, à cette scène qui le remuait profondément aussi, et son regard, qui ne quittait pas Maurice, exprimait de plus en plus la surprise et la joie.

La vie revenait !... Maurice renaissait !... Le miracle, sur qui seul on pouvait compter, le miracle qui, seul, pouvait sauver l'enfant, allait s'accomplir... s'accomplissait déjà !

—Oui, sauvé !... Oui, maintenant je réponds de lui ! ne put-il s'empêcher de s'écrier tout haut, en s'avançant vivement vers le comte qui venait enfin de l'apercevoir.

—Sauvé ! s'écria M. de Belleruche. Oh ! docteur, répétez ce mot que je crois avoir mal entendu !... Sauvé !

—Oui, sauvé !... Oui, d'ici à quelques jours, vous n'aurez plus à trembler pour lui... .

Fou de joie, le comte s'était emparé des mains d'Adrienne.

—Vous venez d'entendre !... Mon fils vivra !... Mon fils est sauvé ! lui cria-t-il tout bas.

—Que Dieu sauve aussi la mère ! murmura la jeune fille.

Tandis que Clotilde, dont le cœur débordait de tendresse, balbutiait, le regard toujours fixé sur Suzanne et sur Maurice :

—Mes enfants !... mes chers enfants !... Oh ! je vous garderai donc tous les deux !

Pendant ce temps, le docteur Laval posait ses deux mains sur les épaules de Suzanne :

—N'est-ce pas lui qui t'a sauvée ? lui dit-il en lui montrant Maurice.

—Oui, monsieur... Oui, sans lui, je serais morte... .

—Eh bien, aimez-vous bien, car c'est toi qui le sauves à ton tour... car c'est toi qui le guéris... qui lui rends la vie aujourd'hui !...

Et le docteur les ayant poussés doucement l'un vers l'autre, les deux enfants s'embrassèrent encore, puis longuement se sourirent...

XV. — L'INFAME COMÉDIE

Près de deux semaines s'étaient écoulées.

A la prière du comte, qui savait par le docteur Laval combien la présence de Suzanne était nécessaire au rétablissement de Maurice, Clotilde et sa fille, dont le plus grand désir avait été ainsi exaucé, s'étaient installées à la villa, et n'avaient plus quitté le chevet de leur petit ami.

Nuit et jour, elles l'entouraient de leurs soins ; nuit et jour, elles se relevaient auprès de lui.

Suzanne, qui venait de voir, elle aussi, la mort de si près, et qui aurait eu encore besoin de beaucoup de ménagements, Suzanne ne se ressentait plus de sa faiblesse.

Et courageuse et vaillante comme une vraie petite femme, elle remplissait d'admiration M. de Belleruche, qui, parfois, ne pouvait s'empêcher de lui dire :

—Vous vous fatiguez trop, ma chère enfant... Prenez un peu de repos ou vous tomberez malade aussi à votre tour.

Mais elle avait une si gentille façon de lui répondre qu'il avait tort de s'alarmer pour elle et qu'elle était très forte maintenant, mais elle se montrait si heureuse de se dévouer et de contribuer à la guérison de Maurice, qu'il était bientôt obligé de se taire.

D'ailleurs, n'avait-elle pas raison et n'était-ce pas grâce à elle que Maurice semblait enfin revivre, sortir enfin de sa longue agonie ?

Chaque matin, le docteur Laval venait voir son petit malade, et constatait avec joie un mieux de plus en plus sensible.

—Allons ! allons ! tout va bien ! disait-il gaiement au comte, dont le front rayonnait de bonheur. Encore quelques jours, et notre petit Maurice sera sur pied... .

Et deux semaines ne s'étaient pas encore écoulées, en effet, que l'enfant avait pu se lever, c'est-à-dire se traîner lentement le long de la chambre, appuyé au bras de Suzanne. Puis, enfin, des forces lui revenant encore, il avait pu descendre dans le parc.

Et c'était encore un spectacle bien touchant, bien attendrissant, que celui de ces deux enfants si miraculeusement échappés à la mort, qui doucement s'avançaient serrés l'un contre l'autre, et qui se souriaient, heureux de vivre et d'être ensemble, heureux de toute la joie qu'un splendide soleil mettait autour d'eux.

Et c'était comme deux petits amoureux, quand, les yeux dans les yeux, et la main dans la main, ils s'enfonçaient dans les longues allées plantées de vieux marronniers, ou bien qu'ils s'asseyaient sur

un banc de pierre recouvert de mousse, dans quelque sentier plus étroit où les lilas embaumaient.

Mais souvent, cependant, une mélancolie prenait Maurice, et Suzanne, alors, pouvait le voir légèrement tressaillir.

— Qu'as-tu donc ? lui demandait-elle vivement, déjà inquiète, à quoi penses-tu donc ?

Alors, s'efforçant de sourire :

— A toi, Suzanne ! répondait-il.

Car, de peur de lui faire de la peine, il n'osait pas lui dire la vérité, lui dire qu'il était toujours hanté, toujours obsédé par la pensée fixe de son rêve tragique... Car, de crainte qu'elle ne veillât trop étroitement sur lui et qu'elle ne l'empêchât de s'évader dès qu'il serait complètement guéri, il n'osait pas lui dire que c'était le désir de retrouver sa mère qui l'assombrissait ainsi et le faisait brusquement tressaillir.

Mais découvrir sa retraite... mais l'arracher aux mains du baron de Chancel, c'était désormais sa seule pensée, l'unique but de sa vie...

Puis d'autres réflexions l'attristaient aussi parfois.

Il songeait alors au comte de Belleruche, à Adrienne et à la mère de Suzanne, et il se demandait s'il ne se trompait pas ; si, après avoir éprouvé une si grande joie en le voyant enfin hors de danger, ils ne se montraient pas à présent tout préoccupés et tout soucieux.

Et c'était vrai.

Sur le front du comte, d'Adrienne et de Clotilde passait souvent une ombre de tristesse qui n'avait pas échappé à l'enfant.

Si M. de Belleruche était le plus heureux des hommes de ne plus rien avoir à redouter pour Maurice, son inquiétude et son angoisse ne faisaient que grandir quand il pensait à Yvonne. Et il y pensait à toute heure, à tout moment. Mais quitter Fontenay-sous-Bois pour courir délivrer sa fille, il ne fallait pas qu'il y songe encore.

Le docteur Laval ne disait-il pas, en effet, que, bien que Maurice reprît chaque jour plus de forces, la moindre imprudence, la plus légère rechute risquait de le tuer ? Et le comte, qui serait mort de chagrin si, pendant son absence, quelque nouvelle rechute avait pu aggraver l'état du pauvre enfant qui lui était si cher et qu'un miracle seul avait pu sauver, le comte était donc forcément obligé de différer son départ.

Et c'était là le souci qui le rongait, l'angoisse qui sans cesse le torturait. C'était la pensée d'être encore séparé d'Yvonne qui lui gâtait l'immense bonheur d'avoir retrouvé Maurice.

Quant à Adrienne, combien la jeune fille avait de raisons pour souffrir et être triste !

Après une absence d'environ huit jours, le baron de Chancel était enfin revenu à Paris, et, dès lors, elle n'avait plus dû faire à Fontenay-sous-Bois que de très rares et très courtes visites. Et encore, ces visites, ne les faisait-elle qu'en tremblant, dans la crainte que son père ne la fit espionner et quelle n'eût au retour quelque scène violente et terrible.

Sa présence chez le comte de Belleruche, alors qu'elle pouvait encore y passer de longs instants, avait été pour Maurice une grande joie et une grande consolation. Aussi était-ce encore pour cet enfant, à qui elle ne pouvait pas tout dire, pour ce cher petit dont le regard à présent contenait comme un reproche qu'il la voyait s'en aller si vite, qu'elle était triste et qu'elle souffrait.

Puis, depuis l'enlèvement d'Yvonne, elle sentait de plus en plus peser sur elle l'odieuse tyrannie du baron. C'étaient, presque chaque jour, de nouvelles luttes au sujet du comte de Guérande et de ce mariage abhorré. Chaque jour, c'était une nouvelle torture, un nouveau supplice. Et cette jeune fille si belle, si riche et qui aurait dû être si heureuse, ne vivait plus que dans le chagrin, le désespoir et les larmes !

Enfin, une autre cause encore voilait parfois d'un nuage de mélancolie le beau front d'Adrienne.

C'était alors, au fond de son cœur, un souvenir qui se réveillait, un souvenir qui revivait.

C'était trois ou quatre années auparavant, pendant un été qu'elle avait passé avec le baron au bord de la mer.

Son élégance et sa grande beauté avaient fait sensation, et comme, de plus, elle était la fille du baron de Chancel, c'est-à-dire l'une des plus riches héritières de France, elle avait eu, dès les premiers jours, une cour nombreuse d'admirateurs.

Princes, ducs, marquis, tous les jeunes hommes appartenant aux plus illustres familles avaient fait assaut de prévenances pour lui plaire, mais à peine avaient-ils pu obtenir d'elle quelques paroles banales, la dédaigneuse aumône d'un sourire.

Le seul qui avait fait impression sur elle et sur lequel sa pensée s'était quelquefois longuement arrêtée, le seul pour qui même son cœur eût quelquefois tressailli, était un inconnu que le hasard de ses promenades lui avait fait rencontrer, et dont elle ne savait rien, ni l'origine, ni le nom.

La première fois qu'ils s'étaient vus, le jeune inconnu avait tressailli, et elle n'avait pu s'empêcher de rougir.

Puis, n'était-ce bien que le hasard qui les faisait se rencontrer ?

mais chaque fois qu'elle sortait seule, escortée seulement d'une femme de chambre, elle le trouvait en face d'elle.

Leurs regards se croisaient, le jeune homme la saluait, et c'était tout.

Mais un jour il avait osé lui parler, et elle avait été absolument charmée, absolument éblouie.

En quelques minutes, de sa voix chaude et pénétrante, sans aucune prétention et sans le moindre parti pris de vouloir l'étonner, il avait abordé les sujets les plus divers, et il avait fait preuve d'une telle profondeur de savoir et d'une telle éloquence qu'elle l'avait quitté toute rêveuse, se demandant quel était cet étrange inconnu, s'il ne devait pas porter un nom célèbre et si, par hasard, ce n'était pas un grand artiste ou un grand poète.

Et chaque fois qu'ils avaient encore échangé quelques paroles, Adrienne s'était sentie de plus en plus subjuguée, de plus en plus conquise.

Souvent, en écoutant sa parole si profonde et si colorée, elle avait été sur le point de lui dire :

— Qui donc êtes-vous ?... je dois vous connaître... Votre nom doit être un nom glorieux.

Mais elle n'osait pas et c'était de plus en plus songeuse, de plus en plus émue, et disons le mot, avec de plus en plus de regrets, qu'elle se séparait de lui.

Ces rencontres, qui étaient une véritable joie pour la jeune fille, duraient depuis environ un mois, quand un beau jour elle ne le vit plus.

Le mystérieux inconnu avait disparu.

Adrienne en était restée toute triste, puis, avec le temps, elle avait cru l'oublier.

Mais elle se trompait. Ce souvenir n'était qu'endormi au fond de son cœur. Aussi parfois se réveillait-il brusquement, soudainement, la laissant très troublée, la pensée perdue là-bas vers ces lieux lointains où, plusieurs fois encore, elle était retournée sans le revoir... où elle l'avait cherché encore sans jamais plus le rencontrer.

Adrienne aimait-elle ? Elle-même n'aurait osé se le dire, elle-même n'aurait osé se l'avouer. — Mais, dans tous les cas, n'aurait-ce pas été d'un amour sans espoir... d'un amour qui n'eût été qu'un rêve qui ne pouvait se réaliser ?

Et c'était là aussi, cet amour impossible, c'était là avec les brutalités et les violences du baron de Chancel, avec l'infâme comte de Guérande qu'il lui fallait voir et supporter encore, sa peine, son chagrin, son désespoir... c'était là ce qui, depuis quelques jours, avait encore augmenté sa mélancolie et sa tristesse.

Mais si le souci de M. de Belleruche c'était Yvonne ; si la tristesse d'Adrienne avait pour cause, avec l'inquiétude qu'elle éprouvait aussi pour sa sœur, la pensée de cet amour qui ne se réaliserait jamais, la conduite de son père à son égard et l'odieuse persistance de son ancien fiancé à vouloir l'épouser malgré elle, quel était donc le motif pour lequel Clotilde, la mère de Suzanne, qui, elle, aurait dû être heureuse, semblait toute préoccupée et toute sombre aussi ?

On l'a déjà deviné, sans doute.

Clotilde songeait à de Prades... à de Prades dont l'étrange rencontre chez François, après l'avoir remplie de tant de colère, l'avait glacée de tant d'effroi... à de Prades, qu'elle n'avait pu voir, sans trembler de nouveau, mêlé à sa vie.

Depuis qu'elle l'avait revu, elle avait eu, comme la femme du blanchisseur, le pressentiment que cet homme, à qui elle avait dû de tant de souffrances et de misères, lui réservait encore d'autres chagrins et d'autres douleurs.

Ce pressentiment, elle avait voulu le chasser, mais en vain. Toujours il lui revenait, toujours elle se surprenait à penser que tout n'était pas fini entre elle et lui, et que cet homme lui serait peut-être fatal un jour.

Et si elle était devenue si préoccupée et si sombre qu'elle n'avait pu le cacher et que le petit Maurice avait pu s'en apercevoir, c'est que depuis quelque temps elle avait eu la preuve qu'elle ne s'était point trompée, la preuve que le marquis de Prades pensait encore à elle.

En effet, il n'y avait pas encore quarante-huit heures qu'elle était installée avec Suzanne chez M. de Belleruche, quand un après-midi, comme elle était descendue dans le parc, elle ne put s'empêcher de tressaillir...

Devant la villa, un homme rôlait, et dans cet homme, qui avait aussitôt disparu, elle avait cru le reconnaître... elle avait reconnu de Prades !

Et, le lendemain, elle l'avait encore revu tournant toujours autour de la maison.

Alors une grande peur l'avait prise... une immense indignation aussi.

Est-ce que cet homme allait maintenant marcher dans ses pas ?

Est-ce que cet homme allait maintenant vivre dans son ombre ?

Est-ce que, malgré tout le mépris qu'elle lui avait jeté à la face, et tout le dégoût qu'il lui inspirait et qu'elle ne lui avait pas caché,

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

il allait avoir assez peu de fierté et assez d'audace pour essayer de renouer le passé et de s'imposer à elle ?

—Oui ! oui ! c'est ma fortune... ce sont mes millions qui me le ramènent ! ne put-elle s'empêcher de se dire, tandis qu'à cette pensée-là tout son être s'indignait et se révoltait. Ah ! le lâche !... Pauvre, il m'abandonnait !... Riche, je ne pourrai plus le fuir !... .

Et dans son œil un éclair brilla... un éclair de résolution farouche et de haine implacable.

Et elle s'apprêtait à aller droit à lui le lendemain, et si elle le revoyait, mais de Prades ne parut pas.

Il ne parut pas davantage les trois ou quatre jours qui suivirent, et Clotilde, loin d'être rassurée par cette disparition, se demandait, au contraire, avec angoisse, pourquoi cet homme était venu rôder autour d'elle, et quelle pouvait être l'arrière-pensée qu'il caressait, quand un matin, comme elle se trouvait avec Suzanne dans la chambre de Maurice, elle resta toute saisie.

La fillette venait de se rapprocher de la fenêtre et de jeter un coup d'œil dans le parc.

Et, soudain, elle eut un cri de surprise :

—Maman, M. de Prades !

Clotilde était devenue toute blanche et s'était élancée à son tour vers la fenêtre.

Son regard s'était porté sur le chemin, à l'endroit où, par deux fois, elle l'avait déjà entrevu, mais le chemin était désert.

—M. de Prades ? fit-elle vivement, la voix sourde. Où donc ?

—Là ! là ! répondit la petite Suzanne en montrant une allée, en face d'elle. Ce monsieur qui se promène avec M. de Belleruche, c'est lui... c'est M. de Prades !

Et, en effet, c'était bien l'ami, ou plutôt le complice du comte de Guérande qui se promenait en causant très cordialement avec le comte.

Le sang de Clotilde n'avait fait qu'un tour.

Qu'est-ce que de Prades pouvait bien venir faire ici ?

Comment un homme aussi loyal que M. de Belleruche pouvait-il connaître ce viveur sans scrupule et sans honneur ?

Et, tout de suite, elle eut le pressentiment que la visite du marquis au père d'Yvonne ne devait être qu'un prétexte pour tâcher de la voir et de se rapprocher d'elle.

—Oui, c'est cela, pensa-t-elle, c'est cela !... D'ailleurs, ne m'a-t-il pas dit qu'il avait maintenant un pied à terre à Fontenay-sous-Bois ?... Relations de voisinage... relations qu'il aura provoquées au besoin pour s'introduire... Oh ! je comprends... Oui, je comprends !... .

Puis, se redressant brusquement, toute frémissante de colère :

—Eh bien ! soit, ajouta-t-elle. Qu'il se présente encore en face de moi, s'il l'ose !... Oh ! je ne le fuirai pas !... Mais si effronté et si cynique qu'il puisse être, je jure bien qu'il regrettera d'être venu !... je jure bien que je ne le reverrai plus !... .

Et elle venait d'avoir un geste de défi, quand Suzanne, qui l'avait regardée avec un étonnement mêlé d'appréhension, lui prit brusquement la main.

—Maman !

—Mon enfant ?

—A quoi penses-tu ?... Est-ce à lui... à M. de Prades ?... .

—Oui, à lui !

—Tu le bais donc bien ?

—Oh ! oui !

—Pourquoi ?

—Pourquoi, ma pauvre petite ?... Je le hais parce que... .

Mais Clotilde s'interrompit.

—Je te le dirai bientôt... Oui, bientôt tu le sauras, peut-être !... .

Et plusieurs fois encore le marquis était revenu à la villa... plusieurs fois encore Clotilde avait pu l'apercevoir de loin faisant de longues promenades en compagnie du comte à travers les sombres allées du parc.

Mais s'il paraissait très attentif aux paroles de M. de Belleruche, et s'il semblait parler avec la plus grande liberté d'esprit, cela ne l'empêchait pas de se retourner de temps à autre pour fouiller autour de lui d'un coup d'œil rapide et sournois.

Ce manège, qui disait assez clairement qu'il la cherchait, n'échappait point à Clotilde, mais elle ne tremblait plus. Son indignation, au contraire, ne faisait que s'accroître de l'impudence de cet homme, et puisqu'il lui fallait encre se débarrasser de lui, puisque malgré tout ce qu'elle avait pu lui dire il osait encore paraître devant ses yeux, elle attendait presque avec impatience le moment où elle pourrait encore une fois — la dernière, elle en répondait ! — lui cracher son mépris à la face !

Et elle n'attendit pas longtemps.

En effet, à peu de jours de là, comme elle se trouvait seule dans le parc, M. de Belleruche s'étant absenté pour quelques heures et les enfants étant restés dans la chambre de Maurice, à cause du temps qui menaçait de tourner à l'orage, elle le vit tout à coup déboucher d'une allée et surgir en face d'elle.

Pas un muscle de son visage ne tressaillit, mais elle était devenue

si pâle et son regard exprimait une si violente répulsion qu'il avait été impossible à de Prades de se faire illusion sur le sentiment qu'il lui inspirait.

—Oh ! ce sera dur ! pensa-t-il. Mais de Guérande a raison : il faut du toupet !

Et, bien décidé à jouer le plus habilement, le plus perfidement possible son infâme comédie du repentir et du remords ; bien résolu à suivre jusqu'au bout les conseils de son misérable complice, il eut tout de suite un geste suppliant.

—Je vous en prie, Clotilde, dit-il vivement, ne me fuyez pas, et puisque je suis enfin assez heureux pour vous rencontrer, soyez assez bonne et assez juste pour m'écouter à votre tour aujourd'hui, comme je vous ai écoutée l'autre jour, quand, le cœur plein d'angoisse, je venais prendre des nouvelles de notre chère petite Suzanne... comme je vous ai écoutée l'autre jour chez François, le blanchisseur d'Ivry... .

Elle n'eut pas un mot, pas un mouvement. Glaciale et hautaine, elle se contentait de le regarder.

—Oh ! ce jour-là, Clotilde, reprit-il plus vivement encore et avec une tristesse hypocrite, ce jour-là vous avez eu pour moi des paroles bien terribles... des paroles que je me suis rappelées bien souvent et qui m'ont causé, je vous le jure, une profonde douleur !... .

—Cependant j'ai courbé la tête et je me suis tu, car je sentais bien que vous aviez raison, et qu'après les torts que j'avais eus envers vous vous aviez le droit de vous montrer implacable.

—Aussi, depuis lors, suis-je rentré en moi-même, et, après avoir longuement réfléchi, loin de vous en vouloir, j'ai fini par rougir de moi-même et par mieux vous plaindre encore !

Il fit une pause comme s'il attendait une réponse, mais cette réponse ne vint pas.

—Quand je disais qu'elle ne me croirait pas ! pensa-t-il encore. Enfin, essayons toujours... Mais pas d'impair !... Attention !

Et, la voix très douce, il continua :

—Et c'est alors que j'ai voulu vous revoir... c'est alors que je suis retourné à Ivry où je pensais vous retrouver encore... Là-bas, j'ai appris que vous étiez ici, chez M. le comte de Belleruche, ici, près de ce brave petit Maurice qui a sauvé notre fille et qui était, paraît-il, très dangereusement malade... .

—Je n'ai pas besoin de vous dire quelle reconnaissance j'ai vouée aussi à cet enfant et que je m'intéresse à lui autant que vous pouvez vous y intéresser vous-même.

—Aussi, comme je connais un peu M. de Belleruche, rien ne m'était-il plus facile, tout en venant prendre de ses nouvelles, de me rapprocher de vous.

—Et maintenant, Clotilde, ajouta-t-il en mettant dans son accent une profonde émotion, voulez-vous oublier le passé... ce sombre passé qui ne vous rappelle que des souffrances et, à moi, que des hontes ?... Maintenant, voulez-vous me pardonner et m'absoudre... avoir confiance en mon repentir et en mon honneur ?... Voulez-vous, enfin, me donner la seule joie que je puisse avoir, la joie de devenir marquise de Prades ?

—Et vous, millionnaire ! dit-elle enfin.

Et elle partit d'un éclat de rire si insultant, si cinglant, qu'il ne put s'empêcher de tressaillir.

Mais il était si décidé à subir tous les affronts et tous les outrages, que l'éclair qui s'était allumé dans son regard s'éteignit aussitôt.

—Oui, millionnaire ;... Oui, voilà ce que je veux ! pensa-t-il. Oh ! nous allons voir !... .

Et, en habile comédien, il venait d'avoir un geste douloureux, un cri d'orgueil profondément blessé.

—Vos millions ! s'écria-t-il. Ah ! oui, voilà le mot que je craignais !... voilà l'arrière-pensée que je redoutais !... Vos millions !... Ah ! j'ai été bien vil et bien misérable avec vous, et j'ai eu bien des torts que je voudrais pouvoir réparer, bien des torts qui m'accablent de remords et dont je m'accuse... Mais je n'ai pas mérité que vous ayez un pareil soupçon... je n'ai pas mérité que vous me fassiez une aussi sanglante injure !... Oh ! ne riez pas !... non, ne riez pas, car, sur l'honneur, vous vous trompez !

—Sur l'honneur !

—Oui, sur l'honneur !

—Sur le vôtre !

—Clotilde !

—Car il y en a un autre : celui des honnêtes gens !

De Prades avait pâli, mais il ne broncha pas.

—Oh ! insultez-moi ! outragez-moi ! s'écria-t-il en jouant toujours son rôle de victime. Mais je vous le jure encore, quand je vous parle comme je viens de vous parler, ce n'est pas votre fortune que je convoite... ce ne sont pas vos millions qui me tentent !... .

—Alors, c'est moi, n'est-ce pas ? répliqua-t-elle avec un mépris que rien ne saurait rendre. Alors c'est moi que vous aimez... que vous aimez follement, éperdument, comme vous le disiez autrefois et comme j'étais assez folle, assez stupide pour le croire ;... Alors c'est ma beauté, qui vous séduit et vous attire... C'est ma jeunesse,

si tôt disparue, grâce à vous encore, qui vous ramène et réveille ce grand amour ? . . .

—Eh bien ! vous avez tort, marquis de Prades ! ajouta-t-elle en appuyant sur chaque mot avec un accent qui valait un soufflet, vous avez tort ! . . . Moi, si j'étais à votre place, à Clotilde Didier je préférerais sa fortune, je préférerais ses millions ! . . .

—Clotilde !

—Car, avec ses millions, quelle belle existence de viveur je pourrais mener encore ! . . . Est-ce que vous n'y avez pas songé, marquis ? . . .

—Avec ses millions, ce serait mes dettes payées, mes créanciers apaisés, mon beau nom de marquis ne traînant plus chez les huissiers ! . . .

—Avec ses millions, ce serait le jeu . . . le jeu où je n'aurais rien à perdre puisque je jouerais avec de l'argent qui ne m'appartient pas ! . . .

—Avec ses millions, ce serait la grande vie que je pourrais encore connaître, la grande vie avec ses fièvres, son luxe, ses triomphes d'amour-propre et de vanité !

—Avec ses millions, enfin, ce serait aussi mon blason redoré, et je pourrais faire encore figure de gentilhomme !

Puis, riant toujours de son rire nerveux :

—Eh bien, qu'en dites-vous, marquis ? ajouta-t-elle. Quel beau rêve, s'il pouvait se réaliser ! . . . Mais malheureusement pour vous, je ne suis pas la petite Clotilde d'autrefois . . . la jeune fille si naïve et si ingénue qui ne demandait qu'à vous croire . . . et aujourd'hui je vous connais trop et je sais trop quel être vous êtes pour me laisser prendre à cette comédie du remords et du repentir . . . Car du repentir, du remords, vous ! . . . vous ! . . . allons donc !

—Je vous jure pourtant . . .

—Lâche ! lâche !

—Clotilde !

—Misérable ! . . . Oh ! cet homme ! quel être vil ! . . . Mais vous n'avez donc rien là . . . rien dans le cœur . . . rien dans l'âme . . . aucune fierté . . . rien ! rien ! . . . que vous osez encore, après tout ce que je vous ai dit l'autre jour, après tout ce que je vous ai dit à Ivry, vous présenter devant moi, vous présenter ici ! . . . Mais il faudra donc que je vous crache à la figure pour qu'enfin je ne vous revoie plus ! . . .

Et elle s'était redressée brusquement, toute blanche, le regard étincelant.

Quant à de Prades, aussi livide qu'elle, cette fois encore il avait eu la force de se contenir.

Mais il pensait, plein de rage de voir les millions lui échapper : —Fiasco complet ! . . . Parbleu ! . . . Il ne reste plus que le coup de la gamine . . . que le coup de Suzanne . . . Si, après ça, elle ne se rend pas, ma foi, comme disait de Guérande, tant pis pour elle !

Et reprenant vivement :

—Est-ce tout ? dit-il. Oh ! ne vous gênez pas, car vous n'êtes pas tenue d'être généreuse . . . Mais tout ce que je vous demande maintenant, c'est d'avoir pitié d'elle, si vous n'avez pas pitié de moi . . .

—Pitié d'elle ?

—Oui, pitié de Suzanne . . . de notre enfant ! . . . Car, il ne s'agit pas seulement de moi, mais il s'agit d'elle aussi . . . de cette pauvre petite qui, si elle pouvait comprendre ce qui se passe entre nous, vous demanderait grâce pour moi . . .

—Grâce pour vous ! . . . Ma fille !

—Et grâce aussi pour elle . . . pour elle que vous n'avez pas le droit de sacrifier à votre rancune et à votre colère . . . Oh ! vous me regardez ? . . .

—Oui, je vous regarde ! . . . je vous regarde ! . . .

—Et je vous étonne ?

—En effet !

—Eh bien, moi, c'est votre étonnement qui me surprend et je me demande comment vous n'avez pas encore songé à l'avenir de cette enfant . . . je me demande comment vous n'avez pas encore compris, que, quels que soient les sentiments que vous puissiez éprouver à mon égard, votre devoir vous commandait de lui donner le nom qui lui manque . . . le mien . . . le nom de son père ! . . .

—Oh ! je vous en supplie, songez à elle, Clotilde ! ajouta plus vivement le marquis en jouant maintenant l'attendrissement, car il venait de se rappeler que de Guérande lui avait recommandé de se montrer pathétique. Songez donc aussi à quels chagrins et à quels remords vous vous exposeriez dans quelques années quand elle pourrait apprendre qu'elle a été la victime de votre coupable et fol entêtement !

—Oui, je vous en supplie, dans son intérêt, dans le vôtre, ne soyez pas implacable, faites taire vos ressentiments, oubliez le passé ! . . .

—Oui, laissez-moi donner à cette chère enfant le nom que je lui dois. Oui, permettez-moi de pouvoir l'appeler ma fille . . . Oui, Clotilde, je vous en conjure, ne me la prenez pas !

Maintenant sa voix tremblait, ses yeux s'emplissaient de larmes, et lui-même s'admirait, car il ne s'était jamais cru si fort.

—Car je l'aime aussi, moi, cette petite Suzanne, reprit-il tout de

suite, de plus en plus pressant. Car c'est pour elle aussi que je voudrais racheter le passé et avoir la joie de vivre ! . . .

—Oh ! vous pâlissez, vous êtes émue, vous me croyez, vous me pardonnez !

—Oh ! Clotilde, ne me désespérez pas ! . . . Soyez bonne comme autrefois ! . . . Chassez toutes ces odieuses pensées qui vous trompent . . . et rendez-moi Suzanne . . . ayez confiance en moi . . . et je vous fais le serment que ma vie toute entière ne suffira pas pour vous prouver ma reconnaissance ! . . .

—Attendez ! répondit Clotilde.

Et, vivement, elle disparut.

De Prades était demeuré immobile de surprise.

—Où va-t-elle donc ? murmura-t-il.

Puis, comme elle venait de disparaître en haut du perron :

—De Guérande ne s'en serait pas mieux tiré, se dit-il. Ma parole ! il y a eu des moments où je croyais presque que c'était arrivé . . .

Aussi, j'ai fini par la toucher au bon endroit . . . Mais où donc est-elle allée ? . . . Qu'est-ce que cela veut dire ?

Et, brusquement, il tressaillit :

—Suzanne !

En effet, Clotilde revenait en tenant sa fille par la main.

L'œil du marquis étincela de joie.

—Ça y est ! pensa-t-il. A moi les millions ! . . . Oh ! je l'avais bien dit : " Avant six mois, tu seras marquise de Prades ! " Et c'est fait ! . . . Déjà ! . . .

Et, souriant, les bras ouverts, il venait de prendre un air paternel pour accueillir Suzanne.

Mais, d'un geste, Clotilde l'arrêta.

—Un instant ! fit-elle.

—Ma chère enfant ! . . . Ma chère petite Suzanne ! s'écria de Prades en lui tondant encore les bras.

Mais à peine acheva-t-il.

Tout saisi, il venait de se redresser, regardant avec effarement Clotilde qui le montrait à l'enfant.

—Regarde cet homme ! dit-elle, la voix très grave. Tu le reconnais bien, n'est-ce pas ? . . . On l'appelle le marquis de Prades et tu m'as souvent demandé pourquoi je le haïssais . . . Eh bien ! mon enfant, le moment est venu de te le dire . . .

Suzanne, toute pâle, venait de se serrer contre sa mère, et de Prades fixait sur Clotilde des yeux étincelants de colère.

—Si j'ai passé des jours et des nuits à pleurer, si j'ai eu froid et faim, si j'ai été plus malheureuse que les pierres et si j'ai connu toutes les souffrances et tous les désespoirs de la misère, c'est à cet homme, c'est au marquis de Prades que je le dois. Et voilà pourquoi je le hais !

—Maman ! bulbutia l'enfant.

—Si mon sein t'a refusé la vie, si je suis devenue une marâtre et si je t'ai abandonnée . . . c'est encore sa faute, c'est encore le crime de cet homme. Et voilà pourquoi je le hais ! . . .

—Maman ! . . . maman ! . . .

—Si tu as grandi sans les caresses de ta mère, et si tu n'as eu pour toute famille que des étrangers ; si François t'a chassée de sa maison et si tu as voulu mourir . . . c'est encore sa faute, c'est encore le crime de cet homme. Et voilà pourquoi je le hais ! . . .

Et comme la petite pleurait, en se serrant de plus en plus contre elle :

—Ne pleure pas, Suzanne, mais écoute-moi, reprit Clotilde très émue. Aujourd'hui, cet homme, qui nous a reniés quand nous étions pauvres, revient vers nous parce que nous sommes riches.

—Il aurait dû nous protéger, nous aimer, nous sauver, il l'avait juré devant Dieu et les hommes. Il aurait dû être loyal envers nous et faire tout son devoir. Il ne l'a pas fait. Et aujourd'hui qu'il est ruiné, c'est-à-dire qu'il est pauvre à son tour, il se souvient qu'il est ton père . . .

Suzanne venait de relever la tête et, de ses grands yeux élargis, elle regardait le marquis . . . Son père ! . . . M. de Prades était son père ! . . .

—Oui, c'est ton père, reprit Clotilde, comme si elle avait deviné la pensée de sa fille. Et si, autrefois, après nous avoir trompés, il n'a pas voulu nous donner son nom, aujourd'hui il voudrait nous le vendre . . . Mais il nous coûterait trop cher et il ne vaut pas le nôtre . . . il ne vaut pas le nom des Didier qui, eux, n'étaient pas marquis, mais qui, tous, étaient des gens de cœur, d'honnêtes gens . . .

Chacune de ces paroles vengeresses était un soufflet que de Prades recevait en plein visage. Aussi était-il plus blanc qu'un linge, et, pour ne pas bondir, pour ne pas éclater, se mordait-il les lèvres jusqu'au sang.

—Et maintenant que tu sais tout, ajouta Clotilde, la voix de plus en plus grave, presque solennelle, maintenant que tu sais toute l'hypocrisie et toute la bassesse dont cet homme est capable, ce n'est pas moi qui veux lui répondre, mais c'est toi qui prononceras entre nous.

—Mais réfléchis bien, mon enfant, mais rappelle-toi bien ce que je t'avais déjà dit et ce que je viens de te dire encore. Cet homme nous a toujours porté malheur, et si tu pouvais lui pardonner . . .

si tu me forçais à oublier toutes les souffrances que je lui dois, toutes les larmes que j'ai versées à cause de lui, qui sait si lui aussi oublierait ce qui se passe en ce moment entre nous?... Qui sait si lui aussi me pardonnerait de te l'avoir fait connaître!...

—Oh! je vous le jure! s'écria de Prades, reprenant soudain espoir. Oui, je vous jure que jamais...

Mais Clotilde venait déjà de l'interrompre, s'adressant toujours à sa fille :

—Qui sait si nous ne nous repentirions pas de notre faiblesse... si nous ne regretterions pas cette existence que nous pouvons nous faire rien qu'à nous deux... cette existence si douce, si tranquille, si heureuse que je rêve près de toi?... Oh! moi, je n'en doute pas, nous serions encore trompées et trahies!... Et alors, qui sait aussi si, ma santé étant déjà si faible, si chancelante, je ne mourrais pas, cette fois, de chagrin et de désespoir?

Puis, après un court silence :

—Tu viens de m'entendre, dit-elle. J'attends que tu parles, mon enfant.

Mais déjà, d'un bond, de Prades venait de s'avancer vers Suzanne.

—Écoute-moi!... écoute-moi à mon tour, Suzanne! s'écria-t-il.

Et faisant appel à tout son talent de comédien, la voix et l'attitude suppliantes ;

—Oui, ta mère a raison, dit-il vivement ; oui, tous les reproches qu'elle vient de me faire, je les mérite ; oui, je ne puis que vous demander pardon et courber la tête devant vous.

—Mais je suis ton père, Suzanne, je suis ton père!...

—Est-ce que mot-là ne te dit rien?... Est-ce que ton petit cœur ne souffrirait pas de me savoir loin de vous quand je t'aime?... Car je t'aime, mon enfant, oui je t'aime, je te le jure!... Et pourquoi serais-je ici?... pourquoi m'humilierais-je ainsi devant ta mère, si ce n'était à cause de toi?... de toi qu'elle veut me prendre... de toi dont elle veut me séparer!...

Puis, la voix de plus en plus sourde, de plus en plus brisée :

—Oui, c'est vrai, reprit-il, j'ai failli à tous mes devoirs, à tous mes serments. Mais combien je l'expie chèrement aujourd'hui!... Mais combien je souffre, après t'avoir retrouvée, de me dire que je vais te perdre encore!

Il passa brusquement la main sur son front, tout en pensant.

—La petite a la larme à l'œil!... Chauffons!... Chauffons ferme!...

—Car, reprit-il vivement, si je suis ruiné aujourd'hui, comme ta mère vient de te le dire, ce n'est pourtant pas à sa fortune que je pense en ce moment...

—Sa fortune!... Ses millions!... Non, non, mon enfant!... Non, si je suis venu, c'est que je voudrais m'acquitter de la dette contractée par moi, c'est que je serais heureux de pouvoir t'appeler ma fille à la face de tous... c'est que je rougis de ma vie passée et que je voudrais commencer pour toi une existence plus digne de moi... une existence qui me ferait oublier mes remords et qui me donnerait enfin un peu de ce véritable bonheur que je n'ai jamais connu.

—Et maintenant, mon enfant, ajouta-t-il, la voix tremblante, juge-moi, tu tiens mon avenir entre les mains. Mais, quel que soit l'arrêt que tu vas prononcer, que tu me pardonnes ou que tu me repousses, sache bien que jamais rien ne pourra m'ôter l'affection que j'ai pour toi...

Et, anxieux et haletant, il regarda Suzanne.

Clotilde la regardait aussi, mais elle semblait attendre avec moins d'émotion la réponse de sa fille.

Et il y eut un grand silence.

Toute pâle, toute tremblante, la petite Suzanne restait toujours serrée contre sa mère, et c'était avec une tristesse profonde qu'à son tour elle regardait de Prades.

Celui-ci venait de se baisser, pour ne pas laisser voir les éclairs de triomphe qui étincelaient dans ses yeux.

Car, il n'en doutait pas, ce regard si triste de l'enfant, ce regard qui s'arrêtait si longuement sur lui et qui avait l'air de le plaindre, c'était déjà l'absolution, son pardon... la réussite de son piège infâme, et les millions de Clotilde devenus enfin ses millions!

Mais, soudain il tressaillit.

Suzanne venait enfin de parler... Suzanne, se jetant au cou de Clotilde, venait enfin de lui crier :

—Mère, je t'aime!... Mère je n'aime que toi!...

—Suzanne!

—Que toi!... que toi?... Oh! ne nous quittons jamais!...

Et, dans les bras l'une de l'autre, la jeune femme et sa fille s'étreignaient avec tant de tendresse, elles semblaient ainsi si irrévocablement le condamner et le repousser, si énergiquement vouloir se défendre contre lui, que le marquis de Prades, oubliant cette fois toute prudence, jeta enfin le masque.

Les poings crispés, l'œil furieux, prêt à vomir l'injure et la menace, il comprenait à présent pourquoi la petite Suzanne l'avait regardé avec ce regard si profond et si triste, avec ce long regard qui semblait le plaindre.

Elle l'avait ainsi regardé parce qu'elle ne le croyait pas et qu'elle

souffrait de le voir mentir... Elle était triste de l'avoir deviné malgré toute son habileté, triste d'avoir percé à jour son hypocrisie et sa fausseté, et si elle le plaignait, c'était de lui voir jouer ce rôle odieux et dont elle rougissait pour lui.

Et c'était maintenant Clotilde qui venait d'avoir un cri triomphant!... Et c'était elle maintenant dont le regard plein de défi achevait de foudroyer de Prades.

—Ah! j'en étais sûre! s'écria-t-elle en pressant avec plus de force, plus de tendresse encore la petite Suzanne dans ses bras. Oui, je savais d'avance ce que ton cœur répondrait... Est-ce que j'aurais tenté une pareille épreuve si je n'avais été sûre de toi... sûre que tu ne me livreras pas à cet homme!... O mon enfant!... ma chère enfant!... ma bien-aimée Suzanne!...

Et c'étaient encore, entre ces deux créatures qui n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, mille caresses et mille embrassements.

—Floué!... Mais je me vengerai! se disait le marquis plein de rage. Oh! de Guérande avait raison: il n'y a que son moyen... il n'y a que ça!

Et son regard était si dur, si menaçant, que la petite Suzanne eut un mouvement d'effroi.

—Va-t'en, mon enfant! dit doucement Clotilde.

—Et toi, mère? Viens!... oh! viens, supplia la petite que l'étrange regard du marquis faisait trembler de plus en plus.

—Je te rejoins!... Va-t'en!

Puis, tandis que Suzanne s'éloignait lentement, tout en se retournant de temps à autre. Clotilde, la tête haute, regardait aussi très fixement, très résolument de Prades.

Ils se toisèrent ainsi pendant quelques secondes, elle pleine de mépris, lui plein de haine; puis, très froidement :

—Puisque l'explication que nous avons déjà eue chez M. François ne vous avait pas paru suffisante, dit-elle, je crois que celle que nous venons d'avoir a dû vous éclairer non seulement sur mes sentiments, mais encore sur ceux de ma fille... Dans tous les cas, je vous déclare très nettement que je ne me prêterais pas à une nouvelle entrevue, et que, quoi qu'il arrive, je suis bien décidée à ne plus vous entendre... bien décidée à ne plus vous revoir...

—Et vous me reverrez pourtant! s'écria-t-il malgré lui, tant il était plein de rage. Oui, vous me reverrez et vous me demanderez grâce

—Grâce! vous êtes fou! fit-elle avec un rire dédaigneux.

—Oui, vous me demanderez grâce et vous ne rirez plus, je vous le jure!... Vous ne serez pas toujours si fière, si triomphante, mais un jour viendra où vous ne serez que trop heureuse que je veuille bien encore redevenir votre époux!...

—Vous êtes fou, vous dis-je, vous êtes fou!

—Que le passé soit ou non oublié par vous... c'est avec joie que vous m'accueillerez, avec bonheur que vous consentirez à unir encore une fois votre vie à la mienne...

—Moi!... moi!...

—Oui, vous!... oui, vous!... Oh! vous riez encore!... Patience!... Je vous répète que vous ne rirez pas toujours!...

—Des menaces! fit-elle de plus en plus méprisante. Ah! vous jetez donc enfin le masque!... Ah! vous vous montrez donc enfin tel que vous êtes!... Ah! vous avouez donc enfin que vous n'êtes qu'un scélérat et quel ignoble calcul vous aviez fait!...

—Eh bien, regardez-moi donc, ajouta-t-elle en marchant sur lui, toute frémissante d'indignation, regardez-moi donc bien en face et dites-moi si j'ai l'air d'avoir peur!...

—Ah! misérable, des menaces!... vous osez me faire des menaces!...

—Allons, sortez!... sortez!... je vous chasse!...

—Vous êtes folle! ricana-t-il sans bouger. Vous oubliez que vous n'êtes pas ici chez vous...

—Oui, c'est vrai, je suis chez M. le comte de Belleruche... chez un honnête homme qui me ferait respecter... chez un homme d'honneur devant qui vous seriez moins arrogant et qui, sur un mot de moi, vous aurait déjà chassé lui-même...

—Mais, si le comte est absent, ses gens sont là, et vous allez voir ce que vous pesez dans leurs mains!

Et d'une voix forte elle appela :

—Pierre!... Louis!

Et l'écho de sa voix vibrait encore que déjà, du fond du parc, les deux domestiques accouraient.

Mais de Prades décampait.

—Oh! soyez tranquille, cria-t-il, vous me payerez cela avec le reste!... Au revoir!... A bientôt!...

—Adieu, lâche! répondit-elle.

Puis, les bras croisés, elle le regarda disparaître.

XVI. — LE CHATEAU DE MORGOFF

L'horrible songe qui avait si profondément bouleversé le petit Maurice n'était donc pas seulement qu'un songe, mais bien plutôt,

ainsi que l'avait dit le docteur Laval, l'étonnante et extraordinaire vision des événements qui se passaient et de ceux, plus tragiques encore, qui allaient s'accomplir.

Car c'était bien, en effet, dans ce pays farouche et perdu qu'il avait si bien dépeint... là-bas dans ce château dont il avait gardé l'épouvante, que sa malheureuse mère, si brutalement enlevée de la maison de santé de Fontenay-sous-Bois, achevait d'agoniser.

Et Adrienne ne s'était point trompée non plus : ce pays, c'était bien l'un des coins les plus sauvages et les plus ignorés de la Bretagne... et ce vieux château, c'était bien le sinistre château de Morgoff.

Oh ! le baron de Chancel avait raison de triompher !... Là, Yvonne était bien cachée, bien séquestrée, bien sa prisonnière !... Là, jamais le comte de Belleroche ne la retrouverait !... Là, elle pouvait essayer de fuir, elle avait pour la garder l'Océan, le vide, des abîmes !... Là, elle pouvait crier, elle ne trouverait pour répondre à ses cris que le vent qui les emporterait !...

Le misérable.

Mais Yvonne était retombée dans sa folie... mais heureusement peut-être, l'infortunée ne pouvait comprendre toute la cruauté de ce crime, toute l'étendue de son malheur.

Une nuit plus profonde, plus épaisse encore, semblait s'être faite dans son cerveau depuis qu'entre les mains du baron de Chancel et du comte de Guérande — ses deux bourreaux — elle avait fait ce long voyage.

Aucun nom n'était plus murmuré par elle, pas même celui de l'enfant adoré.

Ah ! si Adrienne, si le comte de Belleroche, si Maurice l'avaient vue, quel déchirement, quelle douleur !

— Ce spectre n'est pas ma sœur ! aurait dit la jeune fille.

— Ce fantôme n'est pas ma mère ! se serait écrié Maurice.

Et le comte, fou de désespoir et de rage, n'aurait plus eu qu'une pensée : ailer vers le baron de Chancel et lui demander compte de la vie d'Yvonne !

Car elle était si faible, que l'on n'aurait même plus reconnu en elle la pauvre folle de Fontenay-sous-Bois, et qu'à chaque minute on aurait dit qu'elle allait s'éteindre...

Elle restait de longues heures, parfois même des journées entières, dans un accablement si profond, dans un tel état de prostration que rien pour elle n'existait plus...

Étroite, petite avec des murs très épais, un plafond très bas et une fenêtre garnie d'énormes barreaux de fer, sa chambre, qui n'avait d'ailleurs pour tous meubles qu'un lit, une vieille table et un escabeau, ressemblait à la cellule d'une prison.

Et c'était là, dans ce réduit, lugubre et froid comme une tombe, que cette jeune femme qui avait vécu dans le luxe, dans l'opulence et dans tout l'éclat de la richesse, était enterrée toute vivante !

Par la fenêtre, on ne voyait que la mer, la mer houleuse, la mer dont on entendait les vagues jeter une plainte éternelle au pied des rochers.

Yvonne s'y traînait parfois et s'y oubliait longtemps le regard fixe. Rien pour la distraire, rien qui aurait pu peut-être réveiller sa pensée, faire jaillir en elle un souvenir... Elle était seule en face de l'Océan... seule en face de l'Infini !

Quelquefois aussi elle se traînait jusque sur l'immense terrasse qui dominait le château et qui se trouvait de plain-pied avec sa chambre... Elle s'y promenait lentement pendant des heures, ses magnifiques cheveux d'or déroulés, son pâle visage de martyr fouetté par le vent du large... Et si un orage éclatait, si la pluie la traversait jus-qu'aux os et si elle grelottait sous ses minces vêtements, elle ne s'apercevait de rien, elle allait toujours...

Enfin, d'autres fois, elle s'approchait des étroites meurtrières dont les murs assez élevés étaient percés de distance en distance, et son regard plongeait alors sur les gouffres et les abîmes qui s'ouvraient au-dessous d'elle.

Tout autre eût reculé d'effroi, la tête pleine de vertige. Yvonne ne sourcillait même pas, et restait là longtemps aussi, regardant le vide immense de son regard fixe d'insensée.

Mais qu'elle fût dans sa chambre ou sur la terrasse, elle était rarement seule.

Quelqu'un qu'elle ne voyait pas était toujours là qui la guettait, qui l'épiait.

C'était la femme à qui le baron de Chancel l'avait confiée... cette femme au regard méchant et au visage hideux que le petit Maurice avait entrevue aussi dans son rêve prophétique.

Cette créature, dont la repoussante physiologie trahissait toute la bassesse de l'âme, vivait pour ainsi dire dans l'ombre de la pauvre folle, et chose atroce ! semblait se réjouir de ses malheurs.

Depuis peu de temps au château de Morgoff, où elle vivait avec son mari et deux autres domestiques qui étaient, comme elle, des cœurs sans pitié et les âmes damnées du baron, elle n'avait connu ni Yvonne ni Adrienne.

Quand les deux sœurs y étaient venues quelquefois, si jeunes

encore qu'Adrienne s'en souvenait à peine, c'était un autre personnel qui était attaché au service du château.

Pour cette femme, pour cette vieille Micheline, Yvonne n'était donc qu'une étrangère pour laquelle elle n'éprouvait aucune compassion, pis que cela, qu'une rebelle que Dieu avait déjà châtiée de s'être révoltée contre son père, et que celui-ci faisait bien de vouloir punir à son tour.

Car, au peu de mots qui lui avait dits le baron, elle avait très bien compris la haine féroce de celui-ci pour Yvonne, et, dans son esprit étroit et borné, il ne lui en avait pas fallu davantage non seulement pour charger la mère de Maurice de tous les crimes, mais encore pour qu'elle s'imaginât qu'elle serait d'autant plus agréable à son maître qu'elle se montrerait, elle aussi, plus implacable et plus féroce.

Aussi n'épargnait-elle à la folle ni les vexations, ni les injures, ni les outrages... C'était pour elle un plaisir de la torturer, de la martyriser, de lui arracher des larmes... Et si, quand elle apparaissait, celle-ci, prise de peur, se mettait à trembler comme un enfant... si, brusquement, elle se reculait avec un geste effrayé et suppliant, l'horrible mégère alors riait et son sombre visage s'illuminait de joie...

Mais si malheureuse et si à plaindre qu'elle eût été jusqu'alors, Yvonne allait cependant connaître de plus atroces souffrances, de plus affreuses douleurs encore.

Folle, elle avait du moins perdu le souvenir, et son cœur n'était pas déchiré par le plus horrible désespoir qu'une mère puisse éprouver : celui de se savoir séparée de son enfant... celui de le savoir perdu loin d'elle et de se demander à chaque seconde ce que le pauvre petit est devenu.

Mais cette angoisse terrible... cette angoisse qui pouvait lui porter le coup de grâce, lui était encore réservé.

Est-ce à dire que la raison lui était revenue ?... Hélas ! non !... Mais des éclaircies, des lucurs de quelques instants, des minutes qui devenaient de plus en plus fréquentes depuis quelques jours, depuis qu'à force de se promener sur la terrasse du château et de laisser son regard errer à l'horizon, sa pensée avait fini peu à peu par se fixer...

Cette mer immense, ces rochers, ces abîmes, est-ce qu'elle ne les avait pas déjà vus ?... Est-ce qu'elle n'avait pas déjà vu aussi, là-bas, ce clocher ?

Oh ! tout cela était bien vague, bien indécis, et le souvenir qui s'était réveillé en elle s'effaçait si vite qu'elle ne pouvait pas se répandre.

Mais comme cependant, depuis quelques jours, ses promenades ne se bornaient plus à la terrasse du château, comme parfois, elle s'aventurait un peu partout au hasard, d'autres souvenirs encore lui revinrent, et de plus en plus nets, de plus en plus précis.

Une fois surtout, elle resta toute pâle, toute saisie.

Après avoir descendu un petit escalier, très étroit et très sombre, qui s'ouvrait à l'une des extrémités de la terrasse, elle s'était trouvée tout à coup sur une large galerie qu'elle avait cru reconnaître aussi.

Et, machinalement, elle s'était dirigée vers une porte qu'elle venait d'apercevoir à quel pas pas d'elle et qui était restée entrebâillée.

Yvonne avait poussé cette porte, puis, très doucement, en glissant toujours de son pas de fantôme, elle était entrée.

D'abord elle n'avait ressenti aucune émotion, laissant son regard errer autour d'elle.

Une seule chose avait éveillé sa curiosité : la grande richesse, le grand luxe de cette chambre qui, cependant, paraissait depuis très longtemps abandonnée.

Mais, soudain, elle avait tressailli, puis s'était redressée.

Où donc était-elle ?...

Cette chambre !... Est-ce qu'elle ne l'avait pas déjà vue aussi ?

Et à mesure qu'elle regardait plus attentivement les objets qui l'entouraient, elle sentait un grand frisson la saisir...

Elle fit quelques pas encore, marchant de plus en plus doucement, presque religieusement.

Et sa face était devenue toute blanche, ses yeux avaient pris une étrange expression de tristesse, ses lèvres tremblaient...

Elle serra sa tête dans ses mains comme pour retenir sa raison qu'elle sentait prête à lui échapper encore... puis, elle se retourna brusquement, chercha de nouveau autour d'elle, et vit alors, dans un angle, une autre porte, entrouverte aussi.

Un cri lui échappa... D'un bond, elle fut vers cette porte... fit là quelques pas encore... puis, tout à coup, laissant tomber sa tête dans ses mains, elle fondit en larmes, éclata en sanglots.

Car dans cette chambre, très riche aussi, mais beaucoup moins vaste que l'autre, ce qu'elle venait d'apercevoir et qui lui avait causé une si profonde, une si violente émotion, c'étaient, placés côte à côte, deux petits lits d'enfants.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 28 JANVIER 1899 (1)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INEDIT

CXXI

Les Freres Ennemis

(Suite)

—Je sais, par le colonel, que votre père est en sûreté; où, je l'ignore. Il est temps de nous séparer; adieu, mon ami... et puis-siez-vous réussir dans tous vos projets.

Il lui serra la main.

—Au revoir, mon lieutenant, dit Médéric.

Il revint lentement au camp.

—Il ne faut pas que ce duel ait lieu, se disait-il. Vous vivrez, mon officier, parce que vous êtes bon et brave; vous vivrez pour Louise, que vous aimez et qui vous aime. Il y a assez de malheureux dans la famille.

Un cavalier, derrière lui, accourait à toutes brides. Médéric se blottit dans un fossé. Il avait reconnu le colonel.

D'où venait de Vandières, seul, à cette heure, à franc étrier? De la ferme de Lemayeur. Le matin, Marguerite lui avait écrit:

«Mauregard est arrivé à Limoges avec Régine et Fournier. Régine est toujours charmante, mais triste, aussi triste que Gérard. Elle évite de parler de mon fils et je suis certaine qu'elle l'aime. Qu'y a-t-il entre eux? Je reverrai Régine ce soir même; j'irai la prendre vieille route d'Aixe pour l'amener ici.

«Pensez à Jordanet, mon ami!

De Vandières était presque heureux: la lettre de Marguerite prouvait qu'elle reprenait espoir, qu'elle se rattachait à la vie.

Il se chargerait, aussitôt après les manœuvres, du rapprochement entre Gérard et René. Mais, avant tout, il importait que Jordanet se dévouât jusqu'au bout, qu'il quittât la France. Il lui apportait cent mille francs, réalisés à Limoges en billets de banque. Il les avait dans les fontes de sa selle.

—Allons, Noreb!

Vingt minutes après, il arrivait devant la ferme. Le pas du cheval, dans la cour à cette heure, attira Lemayeur sur le deuil.

—Tiens? fit-il, M. de Vandières!

—Bonsoir, père Lemayeur!

—Il y a du nouveau?

—Et du bon! mes hommes vous rendront visite cette semaine.

—Ah! le 24e viendra par ici?... .

—Oui; mais soyez tranquille, interrompit le colonel, on vous payera le dommage.

—Pardine! fit le vieux, escomptant déjà ses bénéfices.

De Vandières attachait son cheval et entra, disant:

—Bonsoir, mère Lemayeur, vous allez bien?

Le colonel inspectait la grande salle, fouillait les coins d'ombre. Il demanda, à mi-voix:

—Où donc est-il?

—Au lit, répondit Lemayeur, le gaillard se couche comme les poules, il se fait du lard.

—C'est bien. Je voudrais lui parler.

—C'est facile. Passe-moi donc la chandelle, vieille. Par ici, monsieur de Vandières.

Comme ils pénétraient dans la retraite de l'évadé, la fenêtre donnant sur le jardin s'ouvrit toute grande. Un coup de vent éteignit la chandelle.

—J'vas rallumer à la cuisine, dit Lemayeur.

Le colonel s'approcha du lit et demanda:

—Dormez-vous, Jordanet?

Pas de réponse. Lemayeur reparut avec la lumière, et le colonel constata que le lit était vide. Il regarda Lemayeur. Ce dernier avait pâli et tremblait au point qu'il dut déposer la chandelle sur la table.

—Jordanet, dit-il d'une voix mal assurée, aura filé à la pêche.

—Avait-il dîné avec vous?

—Ben sûr, il est si discret, c't'homme: il n'aura pas voulu nous déranger, voilà tout.

Cela n'avait rien d'in vraisemblable. De Vandières descendit jusqu'à la Vicenne, sans rencontrer personne. Il remonta à la ferme, questionna de nouveau Lemayeur et sa femme; mais cette dernière ne savait rien et l'autre répondait invariablement;

—J'suis pas dans sa ch'mise, moi... Il a ses idées à lui, ce diable d'homme.

A la nuit, le colonel repartit, très inquiet de cette disparition. A la même heure, Jordanet filait à toute vitesse sur la route de Limoges. Qu'était-il arrivé? Dans les premiers jours, il avait vécu tranquille à la ferme. Son hôte parlait peu, passait la plus grande partie des journées au lit, sous prétexte de fièvre. Mais qu'importait au fugitif l'humeur de Lemayeur.

Un matin, le vieux s'éveilla, guéri. Il devint subitement curieux et bavard. Jordanet avait vu trop de choses, trop roulé sa bosse, pour se laisser prendre aux propos mielleux du bonhomme.

Il se tint sur la réserve et observa son hôte.

Un matin, il revenait tard de la rivière, auprès de laquelle, n'ayant rien de mieux à faire, il passait la plus grande partie de son temps. La soupe l'attendait, au chaud, dans les cendres du foyer.

—Vous devez avoir faim? lui dit le fermier.

Il le servit lui-même. Quelques minutes après Jordanet fut pris d'atroces coliques.

—C'est un mal qui court, dit Lemayeur.

Lemayeur étant sorti pour "parer" ses deux vaches, Jordanet demanda à Nanne, négligemment:

—Connaissez-vous le sous-lieutenant de Savenay?

—Certainement, monsieur Jordanet.

—Ah! Vient-il quelquefois ici?

—Bien sûr. Il y était encore l'autre semaine. Si je connais Gérard, mon doux Jésus! C'est moi qui l'ai nourri.

Jordanet en resta là. Nanne ne mentait pas; ses yeux étaient aussi clairs que l'eau d'une source. Il profita d'une absence de la fermière pour prendre dans une bouteille un peu du café au lait que lui avait préparé Lemayeur. Il passa dans le pré et appela des poussins qui picoraient par là. Il en attrapa un et lui fit manger du pain trempé dans le café. Le poussin, quelques instant après, battit de l'aile, tomba sur le côté et essaya vainement de se relever.

—Ah! ah! fit Jordanet, le bonhomme voulait m'empoisonner. A qui obéit-il? à Gérard de Savenay ou à Mascarot? ou à de Vandières?

Il trouvait de plus en plus étrange que de Vandières n'eût pas tenu sa promesse de revenir le voir pour s'entendre, comme il était convenu, sur le jour de son départ. Le soir, Nanne chercha des allumettes.

—Elles étaient là, ce matin, une boîte toute pleine; qu'en as-tu fait, vieux?

—Tu m'embêtes! répondit Lemayeur.

Jordanet pensait:

—Je sais bien où elles sont, moi, elles ont servi à assaisonner mon café au lait.

Au dîner, il se contenta, prétextant toujours la diète, de pain et de fromage; puis, il s'enferma dans sa chambre. Il était urgent d'aviser. Jordanet résolut d'aller à Limoges, le soir même, de tout raconter au colonel, d'interroger le fils Savenay. Il emportait, comme preuve, la bouteille contenant le poison. Il se coiffa d'un bonnet bleu, la coiffure quotidienne du paysan limousin, revêtit une blouse de même nuance, empruntée à la garde-robe de Lemayeur, ouvrit doucement la fenêtre et sortit.

Jordanet était vigoureux, bon marcheur; l'idée du péril qu'il avait couru lui donnait des ailes. A huit heures, il arrivait à la ville. Ne pouvant retrouver l'hôtel de Vandières, il se mit en quête d'un militaire qui le renseignerait. Il rencontra bientôt un chasseur du dépôt et l'aborda.

—Dites donc, m'sieu le soldat, fit-il, imitant à s'y méprendre l'accent limousin, vous ne connaissez pas, à votre régiment, le sous-lieutenant de Savenay?

—Le sous-lieutenant est aux manœuvres.

—Et M. de Vandières aussi?

Le soldat examina cet homme qui connaissait les noms des officiers de son régiment.

—Le colon aussi, pardieu.

—Ah! j'aperçois un bouchon, par là, entrons donc nous rafraîchir.

Le soldat ne demandait pas mieux. Jordanet apprit par lui que les manœuvres avaient lieu du côté d'Aixe et que la revue finale serait passée à Aixe même.

—Tant mieux, se dit-il, je les verrai tous là-bas.

Jordanet s'appretait pour revenir à la ferme, lorsque, soudain, il s'arrêta. Dans le flot de lumière d'un grand magasin, il venait de reconnaître son compatriote Risdal, l'ami qui l'avait sauvé déjà.

Il arrivait devant la porte, lorsque Jordanet lui frappa sur l'épaule.

—Bonjour, mon pays. Silence! c'est moi, Jordanet.

—Bigre, entre vite, voilà mon logis.

Une fois dans sa chambre, Risdal éclata de rire.

—Vrai! si je t'aurais reconnu, avec ce bonnet et cette blouse. Tu l'as échappé belle, l'autre fois, à la gare. Les policiers voulaient me coffrer à ta place.

—Je te remercie, continua Jordanet, pour l'affaire de la gare; tu m'as sauvé la vie; mais, voilà, je suis encore dans la peine.

Il faudrait que tu ailles à Paris pour moi.

(1) Commencé dans le numéro du 3 septembre 1898.

—A Paris, diable ! je n'ai pas d'argent.
—J'en ai, moi.
—Bravo, mon cousin !
—Tu prendras le rapide de neuf heures quarante. Tu seras à Paris demain à la première heure. Aussitôt tu te rendras chez ma femme et tu me l'amèneras.

—Bon ! Mais que dira mon patron ?
—N'as-tu pas quelque parent à Paris ?
—Oui, une tante.
—Parfait. Tu laisseras ce mot au patron : " J'ai reçu une dépêche et je suis parti. Je reviendrai dans quelques jours. Ma tante se meurt."

—Très bien ! Ecris à ta femme pendant que je m'habille un brin.
—Ah ! reprit Jordanet, si je ne pouvais me rendre au Bon Laboureur, venez me retrouver dans le bois d'Aixe, au carrefour du Calvaire. Jordanet écrivit à sa femme :

" C'est ma mort que l'on veut maintenant, par tous les moyens ; n'hésite pas à suivre l'ami que je t'envoie. De la prudence surtout ; quittez la maison comme si vous sortiez pour une promenade. Laissez tout en place, marchandises et mobilier. La générosité de M. Hardy nous permet de vivre n'importe où. Je ne puis t'en dire plus long, car le temps presse. Si tu ne viens pas, ma chère femme, je ne me déciderai jamais à partir seul, et je suis perdu, irrévocablement, cette fois. Je t'ai écrit, déjà, mais on aura arrêté ma lettre quelque part. Je ne vis plus. Viens ! "

Il glissa un billet de cinq cents francs dans l'enveloppe et remit cent francs à Risdal, en lui disant :

—Tu me rends un fameux service que je n'oublierai jamais. Embrassons-nous.

Jordanet revint à la ferme de Lemayeur. A minuit, environ, il sautait par la fenêtre et se mettait au lit. Bien que fatigué, il ne put dormir.

Il dressa l'oreille, soudain. La porte craquait. Elle s'ouvrit sans bruit et Lemayeur apparut, en chemise, portant une lanterne d'une main, sa fourche de l'autre.

Jordanet raidit ses bras sous la couverture. Le fermier le crut endormi et se retira.

Jordanet se leva à son tour, pieds nus, et passa dans la cuisine. Il s'arrêta, près de la cheminée, stupéfait. La vieille Nanne se relevait sans bruit, en chemise, elle aussi, et sortait dehors, à la suite de son vieux. Il rentra, ferma sa porte, retira la clef et colla son oreille à la serrure. Nanne revint bientôt. Il l'entendit qui murmurait, en se recouchant :

—En voilà une trouvaille. Oh ! le vieux cachottier !

Lemayeur ne rentra que longtemps après. Jordanet s'attendait à une explication entre les deux époux ; mais Nanne ne répondit pas à Lemayeur, qui lui disait :

—Dors-tu vieille ?

Jordanet, alors, se remit au lit, de plus en plus intrigué.

Au matin, il sommeillait, quand un hennissement de cheval l'éveilla. On frappait à la porte, en criant :

—Ouvrez.

—Qui frappe ? demanda le vieux Lemayeur.

—Moi, René, ouvrez donc.

CXXII

Le 24e chez Lemayeur

—Je te pensais aux manœuvres ?

—Justement, père, répondit René sur le même ton, nous y sommes, aux manœuvres. Le 24e me suit, parti ce matin à trois heures ; nous campons chez toi.

—Tout le monde ?

—Le premier escadron.

—Mais... on m'payera, dis ?

—Parbleu !

Sous l'allée des noyers, du côté d'Aixe, des sonneries retentissaient. Lemayeur étant sorti, Nanne put dire à son fils :

—Je voudrais bien te parler, mon garçon.

—Moi aussi, mère ; à ce soir.

Au trot, escorté du colonel de Vandières et de quelques chasseurs, sabres au clair, le général pénétrait déjà dans la cour.

René fit les honneurs de la maison.

Lemayeur, débordé, appelé de tout côté, allait de l'écurie au hangar et du hangar au tas de paille.

Le général s'était installé dans la cuisine. Assis auprès de la table, en face de René, il dictait ses ordres pour la revue du lendemain pendant que son cuisinier s'entendait avec Nanne. De Vandières, bientôt, fit un signe à la mère Lemayeur.

—Ma bonne Nanne, lui dit-il, à voix basse, vous n'auriez pas une chambre ?

—Il n'y a que celle occupée par Jordanet.

—Eh bien, il nous cèdera sa chambre, pour quelques heures.

La chambre était vide. De Vandières fronça les sourcils.

—Il était là, ce matin, disait Nanne.

—Bah ! il s'ennuie. En tout cas, avec la permission du général, je retiens cette chambre pour Mme de Vandières.

Un instant après, le général faisait appeler de Vandières et l'emmenait pour visiter le terrain de la revue.

Des chasseurs s'écrièrent tout à coup.

—Le colonel Mauregard !

Mauregard, en civil, sanglé dans sa redingote noire, souriait, très ému.

—Bonjour, mes amis !

Il y eut un silence. Puis ce cri s'échappa de toutes les poitrines :

—Vive le colonel Mauregard !

—Ah ! mes enfants, mes enfants ! vous ne m'avez donc pas oublié ?

—Jamais, mon colonel, dit Médéric.

—Ah ! c'est vous, Jordanet, et vous, Rouer, et Perchepin, et Denis...

—Ah ! fit Lauzières, voici M. de Vandières.

Ce dernier sauta de cheval et tendant la main à Mauregard :

—C'est bien d'être venu.

—Je vous remercie de votre invitation, mais... et mon régiment ? Etes-vous satisfait de mes chasseurs ?

De Vandières répondit, à très haute voix, de façon à être entendu de tous :

—Le régiment a été superbe, colonel, pendant ces manœuvres, digné de vous ! Le général me le répétait à l'instant. Sous mes ordres, vos hommes ont bien marché ; avec vous, ils eussent fait mieux encore.

—Messieurs, dit le général en s'adressant à tous les officiers, nous déjeunons ensemble, chez le comte de Rochetule, l'amiral que vous connaissez, au Vieux-Bourg. Mauregard, vous êtes des nôtres.

—Mais je ne suis qu'un péquin, mon général !

—Allons donc, vous êtes ce que nous serons demain.

CXXIII

La Coupe d'Amertume

L'adjudant Flipotte était resté à la ferme pour surveiller les deux pelotons et... flirter avec Mme Bône.

Lemayeur suivait avec René et Nanne, rechignant :

—Ils me ruineront !

—Mais puisqu'on te paye, dit Nanne.

—On me paye, on me paye...

—Allons, mon vieux, répliqua-t-elle, tu nous fais plus pauvres que nous ne sommes... et même, j'ai une idée là-dessus.

Nanne se dirigea vers son armoire.

—Hein ? quoi ? fit Lemayeur, commençant à s'effrayer ? qu'est-ce que tu veux dire ?

—Tu vas voir, René.

—Voir quoi !

Nanne avait ouvert son armoire et revenait avec un paquet enveloppé dans une serviette. Lemayeur respira.

—C'est quelque gâteau qu'elle aura préparé pour le garçon songea-t-il. Parions que je devine, ajouta-t-il eu souriant.

—Il y a là, poursuivit Nanne, de quoi te rendre heureux, de quoi te permettre d'épouser une bonne fille qui n'aurait pas le sou. La dot qu'il vous faut, c'est moi qui vous la donne.

Lemayeur, qui s'était levé, retomba sur sa chaise, en murmurant :

—A me fait peur !

Il assujettit sa fourche dans sa main, comme pour se défendre, et reprit :

—Et où que tu l'as trouvé, ce trésor ?

—Figure-toi, reprit Nanne s'adressant à son fils, que depuis longtemps, je le voyais s'enfermer dans un caveau où je mets des légumes, se relever, la nuit, pour y aller.

—Tais-toi, vieille, ordonna rudement Lemayeur.

—Me taire, pourquoi donc ! Ton père, mon cher René, avait caché un portefeuille avec cinquante billets de mille...

—C'est pas vrai, interrompit Lemayeur. Ne crois pas ça, mon garçon.

—Ah ! tu avais des secrets comme ça, mon brave homme, poursuivait Nanne, et je ne m'en doutais pas : cinquante mille francs, mais c'est une fortune !

—Ne crois pas ça, René, que je te dis ?

—Encore ! Ah ! l'avare, je les ai comptés !

Echappant à son fils, Lemayeur marcha vers sa femme en criant :
—Donne tonnerre !
—Voyons, mon homme, qu'est-ce que tu as ? Voilà des yeux que je ne t'ai jamais vus ! René, il me frapperait, défends-moi.

Lemayeur courait au cellier.
—Ces billets, c'est la vérité, mère ? demanda René.
—Puisque je les ai, là, dans cette serviette.
—Tant d'argent, chez nous, quand, à la mort de M. Savenay, nous étions criblés de dettes !

—Que dis-tu, René... J'ai peur !
Lemayeur reparaissait, tête nue, pâle, effrayant.
—Mes billets ! cria-t-il, mes billets, où sont mes billets ?
Nanne défit la serviette et lui tendit le portefeuille.
—Mes billets, mes pauvres billets ! Mes économies entassées sous par sou pour vivre tranquille quand ces pauvres mains-là, qui ont tant peiné, n'auront plus la force d'appuyer sur la charrue. Est-ce que ce n'est pas mon droit !

—Voyons, père, interrompit René, d'une voix qui tremblait, expliquons-nous. Autrefois, nous avons été poursuivis, saisis. Les meubles, les bestiaux, les moissons, tout allait être vendu....

—Eh bien, j'ai payé !
—Alors, ce sont tes économies ?
—Oui-da !
—Allons, mon homme, dit Nanne, ce n'est pas sérieux. Cinquante mille francs d'économies ? D'où te vient cet argent, vieux cachot-tier ?

Lemayeur grogna :
—En voilà assez ! Je suis le maître, après tout ! Je ne veux pas qu'on m'interroge.

—Cependant, mon pauvre homme....
—Alors, alors... pourquoi ne dites-vous pas que je l'ai volé ?
—Mon ami !
—Père, comment pourrions-nous croire ?
—Oui, vous avez l'air de le croire. Volé, volé !

—Alors, j'aurais eu le courage de vivre à côté d'une bonne et honnête femme, d'un fils comme mon René, d'un soldat qui représente l'honneur... le pays... toutes sortes de sentiments élevés... J'aurais eu ce courage... Ah ! mon Dieu !

Lemayeur éclata en sanglots. Nanne et René le regardaient, épouvantés.

—Bien sûr, lui dit sa femme, cherchant à le consoler, de sa voix douce, bien sûr que tu ne l'as pas volé, cet argent, mon pauvre homme, il serait si facile de nous dire....

—Oui, si facile, insista René.
—Je ne peux pas, répondit-il en s'essuyant le front. Du reste, pour vous prouver que je ne suis pas si mauvais que vous croyez, cela me coûte bien de m'en séparer. C'était la chair de ma chair. La vie est dure, on ne sait jamais. Prenez, je vous donne tout, tout, faites-en ce que voudrez ! Remets tout cela dans l'armoire, femme.

—Montre un peu ce portefeuille, mère ? demanda René quand Lemayeur fut sorti.

Jusque-là, il n'avait pas cru à cette fortune. Il examina le portefeuille. Il l'ouvrit et compta les billets : Cinquante, le compte y était ! Soudain, il pensa que c'était justement cette somme qui manquait dans la valise du banquier Savenay, cette somme qu'on reprochait à Jordanet d'avoir volée.

—Oh ! fit-il.
Denis errait dans la cour, il l'appela :
—Envoyez-moi Fonberlot et Tournillon, lui ordonna-t-il.
—Oui, mon lieutenant.

Les deux hommes ne tardèrent pas à arriver.
—Vous rappelez-vous, leur demanda l'officier, à mi-voix, les numéros des billets volés à M. de Savenay ?

Fonberlot répondit de suite :
—Série M, 222, les trois cocottes.
—Et série V, ajouta Tournillon, 1792, les droits de l'homme.
—C'est bien, merci, allez.

Tournillon disait, en s'éloignant :
—Je m'en souviendrai toute ma vie, de la série V.

Un grand feu flambait dans l'âtre. René y jeta le portefeuille. Plus pâle qu'un mort, tremblant comme une feuille, se soutenant à peine, il regardait la flamme, grandissante, lécher les murs noircis.

—C'était la seule preuve, murmura-t-il. Maintenant, il faut que je me batte avec Gérard ; il faut que je meure. Puisse ma mort leur procurer l'oubli, à tous !

Il entr'ouvrit la porte de la chambre et cria :
—Mère, inutile de te déranger ce soir. J'ai promis au général.
René, rencontrant le vieux dans la cour, le regarda dans les yeux, et, d'une voix grave :

—Je ne te reverrai pas d'aujourd'hui, père, tu n'as rien à me dire ?
Lemayeur sursauta.

—Rien.
—Songe que demain il serait trop tard !
—Mais je n'ai rien à dire, moi, t'es drôle !

—C'est bien ; adieu !
René s'éloigna à grands pas, sans tourner la tête.
—Adieu, comme il m'a dit cela, pensa Lemayeur angoissé.
Il revint à la maison et réclama son portefeuille. Nanne le chercha vainement.
—René l'aura emporté, fit-elle.
Lemayeur poussa un cri de rage ; puis, comme accablé soudainement, il alla se jeter sur son lit, et la vieille l'entendit qui sanglotait.

CXXIV

Avant le Duel

Gérard, avec les derniers pelotons, logeait au Vieux-Bourg, à égale distance d'Aixe et de la ferme de Lemayeur. Sous prétexte de migraine, il avait refusé l'invitation de l'amiral de Rochetule et s'était renfermé dans sa chambre. Vers cinq heures, il expédia le billet fatal à René, puis il sortit. L'idée lui était venue, d'aller trouver Régine, à Limoges.

Une fenêtre était éclairée, au rez-de-chaussée. Gérard s'approcha. Régine ouvrit sa fenêtre toute grande et retint un cri de surprise en apercevant Gérard.

—Toi ! toi ! balbutia-t-elle à demi voix.
—Pardou, Régine, je voulais te revoir, te parler. Tu as cru que je t'avais oubliée ? dit-il.

—Non. Serais-je ici, chez ta mère, chez toi, si j'avais cru cela ?
—Et ma conduite ne t'a pas semblé... singulière ?
—Si... dans les premiers jours. Puis, j'ai réfléchi, et j'ai compris que tu souffrais ; j'ai deviné, à demi, le motif de ta souffrance.

—Pauvre Régine, dit-il, la mort de tes grands-parents t'a fait verser des larmes et je n'étais pas là pour te consoler. Si je survivais, je saurais bien réparer tout le chagrin que je t'ai causé.

—Si tu survivais, Gérard ?
—Je suis fou ; je devrais être heureux, puisque tu ne doutes plus de moi.

Elle lui demanda avec inquiétude :
—On te reverra demain, après la revue ?
—Demain, oui, sans doute. Seulement, puisque je t'ai, ce soir, répète-moi que tu m'aimes ?

—Je t'aime, Gérard.

Une horloge tinta, dans le lointain. Minuit. Il fallait se séparer. Ce mot échaappa à Gérard :

—Adieu, Régine. Oh ! si tu savais... et il s'éloigna précipitamment et retrouva sa voiture à l'endroit convenu. De retour chez lui, il se trouva face à face avec un homme qui l'attendait devant sa porte.

—Jordanet ! s'écria-t-il. Que désirez-vous de moi ?
—Une minute d'entretien. L'heure vous paraît singulière, mais je n'avais pas le choix. Vous m'avez recherché, du reste, à la Nouvelle et à Paris : me voici. Que me voulez-vous ? Vous n'avez qu'à dire un mot pour me faire arrêter.

Gérard le fit entrer.
—Je serai bref. Pourquoi m'avez-vous poursuivi jusqu'en Nouvelle-Calédonie ?

—Je cherchais à faciliter votre évasion.
—Allons donc ! Vous ne me trouviez pas suffisamment puni ?
—Telle n'était point mon idée.
—Vous n'avez pas ordonné à Mascarot de me livrer à Jacquemin ?
—Jamais !

—Le coup raté, vous n'avez pas lancé Mascarot à mes trousses, de Sydney en Angleterre et d'Angleterre en France ? Vous n'êtes pour rien dans la poursuite de Chaumont ? Vous n'avez pas prêté la main à l'affaire de la corde ?

Gérard se leva.
—Pour qui me prenez-vous, Jordanet ?
—Pour un honnête homme, comme moi, si vous ignoriez toutes ces infamies.

—Je les ignorais.
—Merci, monsieur. Ah ! si je pouvais avoir un tête-à-tête avec ce scélérat de Mascarot ?

—Quoi, vous croyez que Mascarot en voulait à votre vie ? Il aurait joué, à mon insu, ce rôle infâme ?

—Je fais plus que de le croire, M. de Savenay, j'en suis certain ; mais je me demande à quel mobile il obéissait.

—N'avez-vous point des soupçons sur le véritable assassin ? Vous le connaissez, peut-être ?

—Non, monsieur, je n'étais pas là, moi, au dernier moment. Je ne sais rien.

Jordanet n'était pas homme à dénoncer Marguerite à son fils.
—C'est tout ce que vous désirez de moi ? reprit Gérard froidement, les yeux fixés sur l'évadé.

—Oui, monsieur. Je ne voulais pas quitter la France sans vous avoir dit que j'étais innocent. Vous ignoriez les noirs desseins de Mascarot, cela me suffit. En admettant que Mascarot ait voulu venger votre père, cet homme n'en est pas moins le dernier des lâches.

—Il l'aimait tant, interrompit Gérard.

—Lui! aimer quelqu'un, allons donc! Adieu, monsieur de Savenay.

Jordanet salua, tristement, et se retira.

Jordanet s'était retiré dans le bois qui lui servait d'asile. Là, il attendait les siens.

Il avait calculé leur arrivée pour midi. Il se trompait : car Risdal avait fait diligence. Un train venait de passer, venant de Paris, et dans ce train se trouvaient non seulement Camille, Louise et leur mère, encore Jean, Florentine... et Chaumont!

CXXV

Le Retour du Déserteur

Jean, après avoir repassé la Méditerranée, avec Dumur, en route pour la légion étrangère, mit le pied, encore une fois, sur la terre d'Afrique. Recommandé par Beck — le bon Beck, comme disait Dumur — il fut d'abord tranquille. Tout marchait à souhait. Jean travaillait au bureau du chef et Dumur, ayant remis ses idées subversives, était le plus obéissant des légionnaires, quand, malheureusement, les choses changèrent de face. L'officier qui protégeait les deux amis fut nommé capitaine aux zouaves. Avant de partir, il dit à Jean :

—Continuez à travailler, à vous bien conduire et vous finirez par arriver. Ne manquez pas de m'écrire, s'il vous survenait des désagréments.

—Merci, mon capitaine.

Quelques jours après, comme il se trouvait au bureau, le chef s'écria :

—Tiens! le lieutenant est déjà remplacé!

—Par qui? demanda le fourrier.

—Par un nouveau promu, le lieutenant Vincent, qui nous arrive de Bois.

Vincent! En attendant prononcer ce nom, Jean tressaillit. Il avait passé deux fois la mer. Il s'était évadé d'Allemagne pour se retrouver en face de cet ennemi! Le lendemain de son arrivée, le lieutenant Vincent passait sa première inspection. A la vue de Jean, il demanda au sous-officier qui l'accompagnait :

—Comment s'appelle cet homme?

—Bartmann, mon lieutenant.

Vincent se tourna vers Jean.

—Regardez-moi bien en face, Bartmann, on dirait que vous avez peur de moi. De quel pays êtes-vous?

Le sous-officier répondit :

—C'est un Alsacien.

Ce fut tout, pour ce jour. Jean n'en doutait pas : il était reconnu. Les officiers campaient sous la tente, ainsi que les hommes. Jean surveilla son ennemi. Le soir même, il l'entendit dire au commandant de la légion :

—Vous avez un nommé Bartmann qui, en réalité...

Le vent de la mer emporta le reste de la phrase. Le commandant répondait :

—Vous croyez, lieutenant, c'est un excellent sujet, pourtant.

—Un déserteur; faites enquête et vous verrez.

—Bigre! je n'y manquerai pas.

Vincent, les jours qui suivirent, feignit de n'avoir pas reconnu l'ex-caporal de la 1^{re} du 2^e du 83^e; mais Jean se tenait sur ses gardes : le commandant de la légion avait dû écrire en France, demander son signalement, solliciter une enquête; dans huit jours, quinze au plus, on l'arrêterait et on le renverrait, comme déserteur, aux compagnies de discipline, sans autre forme de procès.

Jean résolut de regagner le continent et de se constituer prisonnier; il s'expliquerait devant la justice. Il fit part de ses intentions à Dumur.

—Tu as raison, répondit l'autre qui s'appelait, pour l'instant, Dumureff, sujet polonais; rentrons, je t'accompagne.

—Mais tu n'es pas dans les mêmes conditions que moi.

—Qu'importe! On me graciera peut-être. Où tu iras, j'irai.

—Entendu.

Outre la somme que lui avait remise Florentine, au départ, et qu'il avait acceptée pour ne pas la contrarier, Jean avait économisé ses prêts, à tout hasard. Il possédait près de cinq cent francs, somme plus que suffisante pour revenir à Paris; car, avant de se livrer, il voulait consulter Florentine.

Il s'en fut tout simplement trouver un Arabe, dont le métier consistait à parcourir la mer, de Gabès à Malte et en Sicile, pour pêcher l'éponge.

—Sidi, lui dit-il, j'ai huit jours de permission, avec un ami, et nous avons résolu d'en profiter pour visiter la Sicile. Veux-tu nous passer?

—Si "tou viou", fit l'Arbi.

—Dis-moi ton prix?

—Beaucoup de douros.

Jean marchandait pour la forme et l'on tomba d'accord pour trois douros et demi, soit dix-sept francs cinquante.

—Nous partirons vers le milieu de la nuit, dit Jean, pour arriver au matin.

—Si "tou viou".

Jean et Dumur purent sortir du camp sans éveiller l'attention des sentinelles. Un peu avant minuit, la légère tartane, montée par trois hommes d'équipage, cingla vers l'est.

Le vent portait bien et la barque filait sur les flots. Les deux amis se couchèrent au fond du bateau et s'endormirent. Une lueur, qui sauta par-dessus bord, réveilla Jean. La nuit était obscure, la voile abattue. Les Arabes se tenaient à la proue avec des airs mystérieux. Jean savait assez de leur langue pour savoir qu'ils débattaient, entre eux, s'il fallait, oui ou non, se débarrasser des passagers après les avoir dévalisés.

—Sale race! murmura-t-il, race de traîtres!

Il éveilla Dumur; puis, connaissant de longue date le caractère des Arabes, il marcha vers le patron, revolver au poing.

—Ah! tu te reposes, s'écria-t-il; je veux arriver avant le jour, tu entends; autrement, macache douros, et par-dessus le marché, boum! boum! je te casse une aile.

Le patron, de suite, commanda :

—Aroua! Aroua! (dépêchez-vous).

Au lever du soleil, le cap Passaro montrait sa tête chauve au-dessus de la mer éblouissante. A huit heures, les fugitifs arrivaient à temps pour prendre le train qui va du cap à Mesine. Trois jours après, ils frappaient, habillés en bourgeois, à la porte de Florentine.

—Jean! s'écria l'artiste, qu'y a-t-il, mon Dieu!

—Il y a...

—Tu oublies de m'embrasser, interrompit-elle.

Il s'exécuta à la hâte.

—Je viens me constituer prisonnier, dit-il, et il raconta comment il avait été reconnu par Vincent, à la légion.

—C'était la fin des fins, ma Florentine. J'ai essayé, par tous les moyens, de reconquérir l'honneur, je n'y réussirai pas, je le sens. J'aime mieux en finir tout de suite, on fera de moi ce qu'on voudra.

—Oui, ce qu'on voudra, répéta Dumur comme un écho.

Florentine, qui ne décidait rien à la légère, réfléchissait. Elle dit, enfin :

—Je crois que tu as raison. Livre-toi; c'est peut-être par là que nous aurions dû commencer, puisque le conseil de guerre, t'a relevé de ta condamnation. Reste le crime, si c'en est un, d'avoir déserté; mais tu n'étais pas un condamné ordinaire puisque tu étais innocent.

—Sans doute. Après avoir embrassé ma mère, j'irai au bureau de la place.

—C'est cela, partons.

Comme ils arrivaient rue Montparnasse, Mme Jordanet sortait avec ses filles et Risdal. Florentine l'accosta.

—Rentrez donc, maman, lui dit-elle, il y a du nouveau.

Une seconde après, Jean embrassait sa mère et ses sœurs.

—Ah, mon pauvre enfant, disait la mère, comme ton père va être heureux!

—Mon père... où est-il?

—Nous allons le rejoindre.

Désignant Risdal :

—Monsieur, un cousin, est venu nous chercher de sa part.

Jean tendit la main au compagnon charpentier.

—Nous partirons avec vous, dit Florentine, Jean peut s'accorder un jour ou deux pour embrasser son père.

Comme ils montaient dans un fiacre, un homme à lunettes, qui avait l'air d'un vieux tout ratatiné, sortit du cabaret d'en face en se frottant les mains à s'écorcher l'épiderme.

—Quel coup de filet, murmura-t-il, le papa, le fils, toute la sainte famille! Loiseau va en avoir la jeunesse!

CXXVI

La Revue d'ensemble

Les soldats se dirigeaient vers les cuisines où, déjà, sous les marmites à café, flambaient de grands feux.

Dans la cour, accablé sur une charrette, René contemplant la campagne : tout était frais et riant.

Il fut arraché à sa rêverie par un aboiement joyeux. Son chien lui léchait la main. Sa mère, du seuil, lui souriait. Il courut l'embrasser ; mais le père étant survenu, il fit volte-face, appelant Perchepin ;

—Vous n'oublierez pas mon revolver d'ordonnance, dans les fontes, lui recommanda-t-il.

—Chargé, mon lieutenant ?

—Oui, chargé... pour l'inspection.

Médéric entendit cet ordre. Il en conclut que le duel était décidé. Pour quelle heure, il ne le savait pas au juste ; mais il veillerait. Le lieutenant paraissait tout dispos ; il allait, de l'un à l'autre, avec, pour chacun, un mot aimable. Sur la route, il aperçut Mauregard, qui avait passé la nuit chez l'amiral.

—Si matin ! dit-il, en le saluant.

—Comme d'habitude. J'attends ces dames.

—Dites, mon colonel, si nous montions à cheval pour aller au-devant de ces dames ?

Mauregard tressaillit de joie.

—Parbleu, trouve-moi un canasson.

Médéric les regardait s'éloigner, lorsque Fonberlot lui frappa sur l'épaule.

—A quoi penses-tu, Jordanet ? lui dit-il.

—A rien, répondit Médéric, étonné de ce tutoiement.

—Ah ! eh bien, s'il te plaît de me suivre, je vais te dire à quoi tu penses : deux officiers de notre escadron ont résolu de se battre en duel et, au moment psychologique, tu seras là pour les en empêcher.

—Qui vous a dit cela ?

—Quelqu'un de bien renseigné ; l'ordonnance de Gérard. Il a pigé la correspondance des frères ennemis. L'affaire se réglera demain soir, à quatre heures, en plein bois.

Quatre heures ! Médéric grava le renseignement dans sa mémoire.

—C'est possible, dit-il ; mais cela ne nous regarde pas.

Et il tourna les talons.

—Ah ! murmura le vicomte, tu joues au plus fin avec moi, ami Médéric. Je te veux du bien, moi, car tu as été le meilleur des camarades. Comme il pourrait t'arriver malheur, j'empêcherai ce duel, mon petit soldat.

Au même instant, Denis survenait, mystérieusement.

—Quoi de nouveau ? demanda-t-il.

—Médéric prétend qu'il s'en désintéresse.

—Tout est perdu, pour lors !

—Non, je parlerai au colonel.

—Toi ?

—Aussi vrai que je m'appelle Fonberlot.

—Si tu fais ça, t'es un zig.

Mais Fonberlot chercha vainement le colonel. De Vandières passait la matinée avec Marguerite, Régine, Mauregard, René et Fourrier. Gérard ne parut qu'au déjeuner. Les deux ennemis, assis en face l'un de l'autre, ne s'adressèrent pas un mot. Tous le remarquèrent.

A midi et demi, de Vandières monta à cheval et visita les cantonnements. Fonberlot, retenu à son rang, ne put l'approcher. Denis le poussait du coude :

—Vas-y donc !

—Patience, rien ne presse. Aussitôt après la revue.

On sonna bientôt à cheval.

René, qui avait repris sa place au peloton, songeait à Louise... A Louise, qu'il ne reverrait plus — et baissait la tête.

Les autres escadrons avaient rejoint le premier, et le 2^e alla se placer derrière l'infanterie, massée tout au fond.

—Halte ! pied à terre !

Les chasseurs se haussaient pour apercevoir, tout là-bas, au centre, dans l'azur, les plumets des généraux et l'or des uniformes. Les hussards se rangèrent derrière le 2^e, à distance entière.

—S'agit de les dégoter, fit Denis, repris d'une belle ardeur.

Gaillout, un malin, haussa les épaules.

—C'est pas difficile !

—Ils ont des chevaux d'bois, insinua Loupob.

Les officiers, attendant des ordres, fraternisaient avec leurs collègues des hussards.

—A cheval ! ordonna de Vandières. N'oubliez pas votre surnom de guerre : Sabre au clair ! Souvenez-vous que votre ancien colonel vous regardait !

—Sabres !

Ils partirent au trot. Tout en allant, ils arrangeaient leurs rênes, s'assuraient de l'assiette, de l'étrier, se penchaient en selle pour le galop, la charge à fond de train. Tous les regards se fixaient sur le colonel, qui galopait en avant. Celui-ci leva la main, gantée de blanc, sans se retourner et l'allure s'accéléra. On le vit saluer Mauregard et tous les hommes en firent autant, sans ordre, de leur propre mouvement, comme une chose bien due et naturelle. L'ancien répondait de la main.

—Chargez !

Le 2^e passa comme une trombe, et s'arrêta net.

—Changement de direction ! face en arrière !

Le front se reforma, aligné, impeccablement.

Le général cria :

—Je vous remercie. C'est bien !

Alors, de toutes parts, des tribunes et des crêtes, les applaudissements éclatèrent. De Vandières ramenait son régiment au pas. Comme il descendait de cheval, Fonberlot s'approcha de lui.

—Je voudrais vous parler, mon colonel.

—En ce moment ?

—Une affaire grave et qui concerne votre beau-fils.

—Venez.

Il l'attira à l'écart.

—De quoi s'agit-il ?

—Il y a que M. de Savenay et M. Lemayeur vont se battre, ce soir, sans témoins. Vous seul pouvez empêcher ce duel.

—Vous êtes certain ?

—Certain, mon colonel ; je puis même vous indiquer le lieu du combat et l'heure.

—Dites, vite.

—Dans le bois d'Aixe, au rond-point du Calvaire, à quatre heures, De Vandières tira sa montre.

—Il est à peine trois heures, murmura-t-il. Je vous remercie, chasseur.

Le colonel se dirigea vers le poste de police, et, s'adressant à Fli-potte, qui formait la garde :

—Appelez le lieutenant Lemayeur et envoyez-le moi, de suite.

Il arpenta la cour, très troublé.

L'adjudant interrompit ses réflexions.

—Mon colonel, je n'ai pu rencontrer le lieutenant Lemayeur.

—Hein ! Et M. de Savenay ? Appelez M. de Savenay.

Gérard aussi fut introuvable. De Vandières se frappa le front.

—Oh ! les malheureux ! fit-il.

Il demanda son cheval et piqua des deux, du côté du bois. A la même heure, Denis cherchait Médéric. Médéric avait disparu.

CXXVII

Au Calvaire

Aussitôt la revue, Gérard et René, d'un commun accord, avaient tourné à droite, derrière la ferme. Jusqu'au bois ils marchèrent en silence.

Bientôt Gérard s'arrêta, descendit et attacha son cheval à un arbre. René l'imita. Tous deux, silencieux encore, suivirent l'allée qui aboutit au rond-point du Calvaire. Là, Gérard s'arrêta encore.

—Je t'en prie, dit Gérard, parle, René ?

—Je n'ai rien à dire.

—Réfléchis, René. Ton silence sera la cause d'un irréparable malheur, quoi qu'il advienne. Si tu meurs, je ne me consolerais jamais de ta mort ; si je meurs, le meurtrier de mon père demeurera impuni. Songe à ta mère, à la mienne ; songe aussi aux conséquences de ce duel sans témoins.

René pâlit, mais ne répondit pas. On eût dit qu'il n'avait rien entendu. La colère gagna Gérard.

—En place, donc.

Et Gérard, froidement, mesura dix pas.

—Cette distance vous paraît-elle suffisante ?

—Comme vous voudrez.

—Feu jusqu'à... jusqu'à la mort !

—Comme vous voudrez.

—Ah !

Gérard examinait René. Il lui parut si triste, si affaissé, qu'il le soupçonna d'avoir fait le sacrifice de sa vie.

Il se rapprocha de lui, et, d'une voix douce, remuante :

—Pourquoi refuses-tu de parler, ami ; pourquoi refuses-tu de m'aider à venger mon père ? Tu l'as donc oublié, mon père ! Il t'aimait pourtant ; il a été ton bienfaiteur, il se réjouissait de tes succès.

—Je ne puis...

—Tu trembles, reprit Gérard, tu n'oses me regarder en face. Tu sais tout. Parle, ne crains rien ; si haut que soit placé l'infâme, je l'atteindrai.

René songea à son père, qu'il savait coupable du vol ; il frissonna. Pour rien au monde, il n'eût consenti à parler. Plutôt la mort ! Sachant ce qu'il savait, la vie lui était odieuse.

—Je n'ai rien à dire ! balbutia-t-il avec un geste de lassitude.

—Ah ! puisqu'il en est ainsi, puisque rien ne peut vous émouvoir, défendez-vous !

Gérard arma son revolver.

—Au commandement, dit-il... Vous êtes prêt ?

—Je suis prêt.

Gérard recula jusqu'à l'endroit qu'il avait précédemment marqué. Lentement, il compta : un, deux, trois..

Les deux coups partirent en même temps. René s'affaissa sur le gazon. Il essaya de se relever et retomba. Un débris de rameau tournoyait au-dessus de Gérard. Il comprit que René avait tiré en l'air. Un voile s'étendit sur ses yeux ; les oreilles lui bourdonnaient ; il crut qu'il allait tomber, lui aussi. Le revolver lui glissa des mains.

—J'ai tué René ! moi ! Est-ce que je rêve ?

Mais le blessé avait ouvert les yeux. Gérard tressaillit en l'entendant pousser un soupir douloureux. Il courut à lui et, l'entourant de ses bras :

—René, s'écria-t-il, pardon, j'étais fou. René, mon frère, regarde-moi, où souffres-tu ?

—Je te pardonne, mon ami.

—Bon René ; tu vivras, je le veux ! Oh ! mon Dieu !

Mais les yeux du blessé se fermèrent ; une affreuse pâleur envahit ses traits. Gérard le crut mort.

—Au secours ! cria-t-il.

L'écho seul répondit à son appel. Il se pencha encore. Une écume rougeâtre ourlait les lèvres de René. Il ramassa son revolver et l'arma. Il en dirigeait le canon contre sa poitrine lorsqu'une main lui arracha l'arme. Gérard se retourna. Médéric était devant lui !

CXXVIII

Trop tard

Toute la matinée, Jordanet avait rôdé autour de la gare d'Aixe. Un sifflement déchira le silence du bois ; c'était le train de trois heures.

Jordanet étouffa une exclamation. Il avait aperçu sa femme et ses filles, et la veste brune de son copain.

Sur le moment, il ne reconnut pas Jean, ni Florentine. Il ne remarqua pas, non plus, un personnage à lunettes, descendu d'un compartiment de seconde classe.

La prudence lui conseilla de ne pas se montrer tout de suite, en pleine gare. Risdal, au fait, fidèle à la consigne reçue à Limoges, contourna le bourg et gagnait la campagne.

Jordanet suivait, d'un buisson à l'autre ; puis, il prit de l'avance et s'arrêta à la lisière solitaire du bois. Quelques instant après, il embrassait les siens. Longtemps, il tint Jean sur son cœur.

—Un, disait-il, que je n'espérais plus revoir. Mais comment es-tu là ?

Et lorsque Jean, en quelques mots, se fut expliqué :

—Des bêtises, tout ça, déclara-t-il. Tu ferais mieux de nous suivre à l'étranger. Le bonheur, c'est de vivre ensemble, loin des Jacquemin, des Mascarot et des Chaumont.

—Peux-tu dire cela, père ! peut-on vivre heureux sans l'honneur ?

—J'en ai assez, vois-tu. J'ai risqué dix fois d'être repris, et c'eût été la mort. Je suis trop vieux, je renonce à la lutte. Nous verrons, au reste, ce qu'en pensera Médéric.

—Médéric ?

—Oui, il est à cette ferme, là-bas, derrière les noyers, avec son régiment. Je n'ai pas pu le prévenir. J'ai compté sur toi, Risdal.

—Ça va, répondit l'Alsacien.

—J'irai moi-même, intervint Jean.

Médéric, à cette heure, descendait de cheval. Il débouclait son ceinturon à la hâte et, sans rien dire, se faufila dans les jardins. Il était inquiet de l'absence de René. Il croyait Gérard auprès de son beau-père. Ayant dépassé les vergers, il courait vers le bois, quand une voix bien connue de lui l'appela avec énergie et tendresse. Jean ! le déserteur ! Médéric s'arrêta net. Franchissant une haie, Jean sauta sur le sentier.

—Ne me reconnais-tu pas, frère ? dit-il.

—Toi ! ici ! toi !

—Oui, oui, et je ne suis pas seul. Ils t'attendent, tous, le père, la mère, les sœurs, Florentine... là... tout près.

—Mais comment se fait-il ?...

—Je t'expliquerai cela tout au long. Viens d'abord.

Réunis enfin, les Jordanet pleuraient et riaient tour à tour.

—C'est trop de bonheur, dit Médéric, j'ai peur !

Jordanet en revenait toujours à son idée de fuir.

—Ton service fini, tu nous rejoindras, Médéric.

—Quoi, père, tu désertes ! et ta réhabilitation ?

—La justice n'est pas faite pour nous.

—Je ne te reconnais plus. Quoi ! au moment de réussir, peut-être, tu abandonnes la lutte ?

—Réussir ? nous ! si tu savais !

Il venait de se trahir par cette exclamation.

—Père, s'écria Médéric, tes yeux se détournent des miens, tu pâlis, tu trembles, que sais-tu donc ?

Jordanet se troublait de plus en plus, lorsque le galop d'un cheval retentit sur la route.

—Le colonel ! fit Médéric. Impossible de l'éviter.

De Vandières surgissait déjà devant leur groupe.

—Jordanet, Médéric, s'écria-t-il, que signifie ?

Il n'acheva pas. Un double coup de feu retentissait dans le taillis, et il partit au galop.

Tous, stupéfaits, le suivirent. Médéric arriva le premier au Calvaire. Il vit René sur le sol, livide, ensanglanté, et Gérard, debout, le revolver à la main. Il marcha sur ce dernier et le désarma. Et ce mot : assassin ! s'échappa de sa bouche. Les autres survenaient. Louise, en reconnaissant René, poussa un cri de profonde douleur. A ce cri, René se ranima. Il rouvrit les yeux et regarda tout ce monde avec l'effarement d'un homme revenu de la tombe.

—Où suis-je ? murmura-t-il.

—Avec des amis, mon pauvre enfant, répondit de Vandières.

Il se tournant vers Gérard.

—Malheureux !

Gérard, le front dans les mains, pleurait.

—Il faut le transporter à la ferme, dit le colonel. Mais comment ?

Jordanet y avait déjà pensé. Avec une adresse merveilleuse, acquise chez les Canaques, s'aidant de son seul couteau, il improvisa une claie qu'il recouvrit de fougères. Puis les quatre hommes, doucement, chargèrent René sur leurs épaules.

En sortant du bois, Médéric dit à son père et à son frère :

—C'était notre seul ami. Je le vengerai !

Le funèbre cortège s'achemina vers la ferme de Lemayeur.

CXXIX

Les Aveux de Lemayeur

Lemayeur, au milieu de la cour, se disputait avec Rouer.

—C'est vingt fagots qui me manquent.

—Jamais de la vie, répliqua le fourrier ; vous nous avez assez roulé, vieux fricoteur, c'est quinze, pas un de plus.

—Vingt ! On verra, je me plaindrai à mon garçon.

—Ecrivez au pape si vous voulez !

Mauregard, survenu pendant cette scène, avec Mme de Vandières, Régine et Fournier, souriait dans sa moustache.

—Quelle avarice ! pensait-il.

La fermière était fort occupée à la cuisine. Des casseroles mijotaient sur les fourneaux, et un poulet rôtissait au brasier. Toujours rouge, elle salua la compagnie, et remuant une casserole :

—C'est pour le garçon qui dîne avec nous ce soir.

—Mazette, dit Fournier, invitez-nous.

—Si vous voulez ?

—Votre René était magnifique, aujourd'hui, dit Mauregard. Il ne tardera pas à avoir les trois galons ; le général me le disait à l'instant : c'est un officier d'avenir.

—Oh ! mon Dieu, fit Nanne, va-t-il être heureux !

A ce moment, par la porte entr'ouverte, un long murmure monta de la cour.

—Qu'est-ce qu'il y a ? fit Mauregard en s'avancant sur le seuil.

Le vieux colonel recula. Sur la civière, porté par Jordanet, ses fils et Risdal, il venait de reconnaître René. Il s'avança, mais Jordanet criait :

—Place ! place !

Marguerite et Régine restaient clouées au sol par l'épouvante. La vieille Nanne se redressa, sa cuillère à la main :

—Quoi donc ! Ah !

Elle avait aperçu son fils. Mauregard arriva à temps pour la recevoir dans ses bras. On déposa, avec mille précautions, le blessé sur un lit.

—Le docteur, ordonnait de Vandières.

Le docteur était à Aixe, avec le deuxième escadron. On l'envoya chercher. Marguerite regardait son fils avec stupeur. La porte s'ouvrit soudain, et Lemayeur parut.

(A suivre)

Ceux qui désirent une instruction gratuite dans les Beaux-Arts doivent s'adresser à The Canadian Royal Art Union, Ltd, 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. L'école des Beaux-Arts a son siège au *Mechanical Institut Building, Montreal*. C'est absolument gratuit. Tirages mensuels le dernier jour de chaque mois aux bureaux de la rue St Jacques, pour la distribution d'œuvres d'art.

LE BEAU MAL

Les Symptomes

UNE sensation de torpeur fatigante sans cause apparente, un penchant vers la mélancolie, le découragement et l'ennui, les yeux cernés de noir, des maux de tête, accès subits de chaleur, douleurs dans le dos, autour des cuisses, dans le côté gauche, douleur et sensibilité au bas-ventre comme si l'on portait un fardeau, chairs molles et prostration nerveuse, éblouissements, envies de pleurer, insomnie, perte de mémoire, mains froides et pieds froids, perte d'appétit, indigestion, leucorrhées, règles irrégulières et douloureuses, menstrues trop abondantes ou supprimées.

Le Remède

LE Composé Végétal de Julia Richard consiste en une préparation constitutionnelle composée de produits d'origine végétale, comprimés de façon à former une tablette. C'est le remède le plus précieux pour la guérison des maladies de la femme, car il donne du ton, de la force et de la souplesse à tout le système, soulageant ainsi toute la kyrielle des troubles nerveux résultant du dérangement de la matrice.

Pour supprimer et guérir tous les écoulements anormaux et nuisibles que l'on remarque chez presque toutes les femmes malades, il n'y a rien de mieux que Les Tablettes Uterines de Julia Richard. Elles remplaceront avantageusement tous les lavements médicaux et les injections. Elles portent le remède directement aux parties affectées et préviennent d'un contact constant pendant des heures, guérissant ainsi et réglant tous les écoulements vaginaux.

J'ENVERRAI GRATUITEMENT AUX DAMES QUI M'EN FERONT LA DEMANDE MON LIVRE SUR "LA SANTÉ DE LA FEMME".

JULIA G. RICHARD, B. de P., Boîte 996, Montréal, Can.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Avis.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Très Impatient.—Votre nature est assez calme sans être très réfléchi pourtant. Caractère vindicatif et susceptible. Audace et persévérance.

Bien chère Amanda.—Lenteur de décision et d'exécution. Volonté peu énergique et facilement contrôlable. Amour des livres et de la musique.

Tibère César jr.—Nature ardente, travaillée de rêves ambitieux et quelque peu inquiète. Esprit fin et analyste. Caractère entreprenant, mais irrégulier et peu persévérant.

Folleille.—Ambition, courage, énergie, audace et persévérance. Avec tout cela je crois que vous ferez votre chemin dans la vie, mais il faut toujours être prudent.

Manitou.—Orgueil, présomption et susceptibilités. Esprit froid et positif. Mercantilisme, sens pratique et économie. Volonté tenace.

Joseph Gaspillard.—Vous êtes laborieux, méthodique et rangé. Vous aimez l'étude et votre pensée est très active. Imagination un peu romanesque.

Un œil vif.—Caprice, coquetterie et amour de la flatterie. Manque de prudence et de discrétion. Ame bienveillante et douce.

Pétale de Rose.—Goût littéraire et artistique. Nature délicate et tendre quoique peu sensible. Économie et affabilité. Quelques aptitudes musicales sont aussi apparentes.

Bossu.—Mes félicitations, vos "Pensées" sont charmantes et très originales. Votre écriture dénote une nature ambitieuse, généreuse et enthousiaste. Un peu d'orgueil et beaucoup d'audace. Tempérament enclin aux passions violentes.

Un grand fou.—Nature versatile et superficielle. Caractère oublieux, dédai et jaloux. Très grande tenacité, mais manque absolu de persévérance.

Brunette aux yeux noirs.—Vous êtes douée d'un caractère franc, ouvert et affable. Votre sensibilité et votre constance dans l'affection sont vraiment remarquables.

Cœur de Pierre.—Tempérament positif, tenace et sévère. Volonté énergique et grande force de moral. Pensée active et caractère entreprenant.

M. A. à S. N.—Caractère froid et calculateur. Nature pratique et sens commercial. Cœur peu sensible et pourtant susceptible des grandes passions.

Josephine.—Nature pondérée, calme et méthodique. Habileté aux travaux de l'aiguille. Caractère ordinairement tendre et sympathique.

Georgianna.—Nature délicate d'artiste et de poète. Ame vibrant à la moindre sensation. Imagination vive, ardente et passionnée.

Lasezret.—Sens littéraire. Caractère turbulent, optimiste et prime-sautier. Tempérament de politicien. Nature plutôt disposée à l'amitié qu'à l'amour. Audace et ambition.

Aurore Beaupré.—Imagination active assez, mais portée à l'exagération. Caractère peu soigné et peu réfléchi. Quelques aptitudes musicales.

Une heureuse gamine.—Vous êtes enthousiaste, active et entreprenante. Votre caractère est positif, déterminé et très persévérant. Talent musical.

Figaro.—Nature fantasque, bizarre, capricieuse. Obstination, curiosité, esprit de contradiction. Jugement assez droit, mais souvent parti-: grande exhubérance de langage.

Manchette B.—Économie domestique, amour de l'ordre et du travail. Pensée assez active et caractère entreprenant. Ambition, courage et persévérance.

Ti-Trille.—Votre caractère est déterminé, et sévère, très bienveillant, cependant. Imagination active, défiance, discrétion et prudence.

Loiseau chanteur.—Circonspection, économie, pousse à l'exces. Dissimulation, susceptibilité et inégalité d'humeur. Amour du travail.

Berthe Bra.—Caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant; imagination romanesque, bonné, douceur, sensibilité. Caractère bienveillant.

La cousine à Ti-Toine.—Franchise, courage, ambition, énergie et audace. Amour de l'étude, de la musique, du théâtre et de la littérature.

Blanca-Colomba.—Intelligence mercantile, ambition, activité et esprit d'entreprise. Vous êtes d'un caractère tendre et sensible, mais peu expansif.

C. P.—Nature rêveuse et exaltée. Les moindres sensations peuvent être ressenties par vous très vivement, mais se conserveront peu. Grande sensibilité.

Th. Caull.—Amour du plaisir et sensualité. Inconstance en amour, audace et énergie. Nature orgueilleuse et vaine. Assez bon courage physique.

Jean la Pelotte.—Discrétion, sévérité et sens du devoir. Nature douce, sensible et bienveillante. Prodigialité et désintéressement. Sens musical.

Bareniers.—Coquetterie, amour de la flatterie et présomption. Imagination exaltée et romanesque. Peu d'empire sur soi-même.

Edgarine.—Énergique et entreprenante nature. Esprit subtil et déductif. Jugement éclairé et très grande discrétion.

Mme en retard.—Sentimentalité, générosité et humilité. Courage physique et force morale, se sacrifiant avec joie pour ceux qu'elle aime.

Raminagrobis.—Est-ce ainsi que vous parlez ordinairement votre signature? Si oui, je vous dirai que vous possédez à un très haut degré l'art de dissimuler vos propres impressions, que vous êtes d'une défiance et d'une prudence hors ligne.

Pierrette.—Nature méthodique, rangée et laborieuse. Délicatesse de sentiments, sensibilité. Amour des fleurs, des livres, du théâtre et de la musique.

Mardi-Gras.—Vous avez l'intelligence du commerce et vous êtes orgueilleux et ambitieux. Caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Pensée active.

Eustachie La belle.—Coquetterie et malice. Économie domestique et habileté aux travaux de l'aiguille. Manque de sensibilité.

Rose de Bengale.—Nature conciliante, franche, généreuse et bienveillante. Tempérament enclin à l'amitié plutôt qu'à l'amour.

Amaritice de Camera.—Lenteur de décision et d'exécution. Audace, originalité et indépendance de caractère. Grande confiance en ses propres lumières.

Assour.—Sens littéraire. Amour du vin et des femmes. Nature ardente, chercheuse et avide de science. Manque d'ordre et distraction.

Abel-Kuter.—Amour de l'étude, caractère sérieux et réfléchi. Nature conciliante, très ferme cependant. Jugement droit et esprit observateur.

Rénie M. S.—Originalité, indépendance et insouciance. Tempérament placide quoique un peu habile. Assez bon courage et force morale.

Fille d'Ève N. A.—Sens artistique, à une sentimentalité et souvent mélancolique. Générosité, sensibilité, douceur et bienveillance. Une pointe de coquetterie.

Future religieuse de F. de C.—Votre pseudo était si long que je me suis permis d'en retirer quelque chose. Vous êtes d'une nature calme, conciliante et douce. Nature bienveillante et active.

L. E. M.—Aptitudes musicales, âme noble, élevée et fortement trempée. Vous êtes tenace et persévérante dans les entreprises. Nature fière, réservée et discrète.

Jean-Loup.—Tempérament froid et sévère. Nature orgueilleuse, audacieuse et entreprenante. Activité, amour du travail et culture des affaires.

Colinette.—Caractère extrêmement indépendant, nature vive, somme, audacieuse et prime-sautière. Volonté tenace, ambitieuse et décidée.

Médor.—Vous êtes d'une nature déflante, susceptible et très prudente. Votre jugement est éclairé, impartial, et aussi sévère pour vous-même que pour autrui.

Abelle de G.—Nature conciliante, timidité et volonté facilement contrôlable. Caractère indécis et peu persévérant. Habileté aux travaux de l'aiguille.

La curiosité même.—Originalité, coquetterie et orgueil. Nature quelque peu fantasiste. Talent pour la musique, sans goût cependant.

Abelle D.—Tempérament calme, modéré, réfléchi, juste appréciation et sens pratique. Sincérité et constance en amour et en amitié.

Mère E. P.—Spontanéité de sentiments, caractère exalté et excessivement impressionnable. Manque absolu de contrôle sur ses propres impressions.

Aucun Espoir.—Votre écriture montre beaucoup d'orgueil et d'ambition et une pointe de coquetterie. Cœur assez aimant mais peu sensible.

Bossuet.—Vous êtes d'une nature ambitieuse, énergique et audacieuse, mais dépourvue de tout sens pratique, considérant les choses sous un jour beaucoup trop favorable et ne pouvant se faire aux déceptions.

Linotte Saurage.—Nature vive, enjouée et tout à fait sympathique, quelque peu coquette cependant. Vous vous ferez beaucoup aimer, mais n'abusez pas des dons que le ciel vous a faits.

Charles des Écorces.—Activité de pensée, énergie et persévérance. Crainte exagérée des affaires. Caractère indépendant, original, opiniâtre et vindicatif.

Marius N. Orléans.—Intelligence mercantile, activité et esprit d'initiative. Pensée féconde et persévérante. Vous devrez réussir dans les affaires.

Lilas de France.—Ce spécimen dénote de la droiture, de la franchise et une très grande sévérité appliquée avec une égale mesure à ses propres actions et à celles des autres. Cœur assez tendre au fond.

Amarillis doré.—Sens artistique, nature inquiète, dédai et impressionnable. Imagination romanesque. Amour de l'ordre et du bien-être.

Violette et Mignonnette.—Ruse, esprit prompt et dédaigneux. Curiosité, défiance et prudence. Nature peu sensible et plutôt avide d'or et d'honneurs que d'affection.

Anne Marie.—Vous êtes indécise, timide et plutôt disposée à vous laisser contrôler par autrui. Votre cœur est sensible et doux, ignorant les fortes émotions.

Mon Aimé.—Nature véhément et passionnée, travaillée de rêves ambitieux. Sacrifiera tout à la satisfaction d'une passion et se laissant entièrement dominer par le cœur.

Do Do.—Excentrique et fantasque nature, généralement égocentrique, peut cependant en quelques circonstances avoir de grands élans de générosité et de dévouement.

Royal Soak.—Caractère de politicien, turbulent et entreprenant; économie, capacités administratives et commerciales. Orgueil et présomption.

Apollon.—Économie, activité, amour de l'étude, du travail et de l'ordre. Assez bon courage physique et caractère bienveillant, quoique peu expansif.

Dolorosa jr.—Formel, énergie et persévérance. Imagination active. Nature conciliante par persuasion. Capacités musicales et artistiques.

L. M. G. M.—Cet échantillon de votre écriture montre un caractère bien disposé généralement optimiste et conciliant, une nature généreuse et sympathique.

(A suivre.)

Un bicycliste raconte un incident de sa dernière excursion :

—Le jour tombait ; je pédalais vigoureusement, quand tout à coup je butai contre un tas de sable qu'on avait bêtement laissé sur la route, et je ra masse une de ces p... !...
—C'était le cas de l'n servir pour remettre le sable sur le côté !...

DERNIER MOT

Le dernier mot de la Science Médicale : Le Baume Rhumal contre les rhumes chroniques, la toux, l'enrouement. Une dose arrête le mal. Les doses suivantes tuent les germes.

IMPORTANTE INFORMATION

Nos sympathiques photographes, MM. Laprés et Lavergne, dont le mérite n'a plus besoin d'être constaté, viennent de prendre, devant l'augmentation toujours croissante de leur clientèle, une décision qui ne pourra qu'intéresser leurs amis et clients.

C'est de doubler la surface de leurs salons de pose et de repos, sur le même étage et de plein pied, de façon à pouvoir répondre à toutes demandes aussi nombreuses qu'elles soient.

Une visite à MM. Laprés et Lavergne est un véritable enchantement et, devant l'effluve de salons réservés au public, on est bien convaincu que, peus dans tout le Dominion, ces messieurs disposent d'une aussi confortable installation et que tout, depuis le dispositif d'éclairage, les appareils et accessoires jusqu'à l'ameublement, correspond bien à cet intense besoin de confort qui marque notre fin de siècle et le satisfait pleinement.

Deux immenses salles de pose, deux grands salons d'attente, quatre salons de toilette, des lavabos, etc., font du magnifique établissement de MM. Laprés et Lavergne, le plus confortable de tous ceux que vous ayez pu voir jusqu'à ce jour.

Des opérateurs habiles sont à la disposition du public tous les jours, les fêtes et dimanches compris, de 10 heures du matin à 5 ou 6 heures du soir, et prennent la pose par tous les temps. On peut retenir les séances d'avance en communiquant par téléphone avec MM. Laprés et Lavergne.

Ateliers et Bureau : Tél. Bell Est 1283, Tél. Marchanda 843; résidence privée, Tél. Bell Est 1743.

Chapuzot lit dans son journal que les régiments font des manœuvres de nuit.

—Mais dit Mme Chapuzot, comment font-ils pour y voir clair? C'est très dangereux, ces manœuvres!

—Rassure toi, répond Chapuzot, ils ont des éclaircisseurs.

Le docteur.—Dites moi donc, la garde malade, je vous recommande de ne rien négliger de ce que j'ai prescrit. Avec vous fait prendre au patient, tel que je l'ai dit, une cuillerée à café de brandy, toutes les deux heures!

La garde-malade.—N'ayez pas peur, M. le docteur, il en a pris 20 cuillerées d'avance.

Un jeune écrivain que les lettres nourrissent mal, sollicite un emploi auprès d'un haut fonctionnaire d'une compagnie de chemin de fer, qui l'interroge avec bienveillance :

—Quelles ont été jusqu'ici vos occupations!

—J'ai fait de la littérature... je possède un bungalow assez sérieux.

—En ce cas, je ne vois guère que le bureau des messageries...

Entre peintres :
—C'est un joli parti... Dot modeste, grosses espérances... Et ravissante, men char : un visage angélique...

—Eh bien, épousez-la ! Elle te posera une Madons...

—C'est que... il y a le papa qui m'a l'air d'avoir une santé à poser le père Eternel !



Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

La Cigale et la Fourmi — (Suite)

PETIT NOËL.

1. Tempo

Musical score system 1, first system. Treble and bass clefs. Dynamics include *allegro*.

Musical score system 2, second system. Dynamics include *cresc.*, *secco*, and *dim.*

Musical score system 3, third system. Tempo marking *a Tempo*. Dynamics include *rit.* and *mf*.

Musical score system 4, fourth system. Dynamics include *mf* and *rit.*

Musical score system 5, fifth system. Tempo marking *Piu animato*. Dynamics include *mf* and *rit.*

Musical score system 6, first system. Dynamics include *mf* and *rit.*

Musical score system 7, second system.

Musical score system 8, third system. Tempo marking *a Tempo animato*. Dynamics include *mf* and *rit.*

Musical score system 9, fourth system. Dynamics include *mf*.

Musical score system 10, fifth system. Dynamics include *mf* and *rit.*

LE SAMEDI

2

Musical score for system 2, measures 1-5. The system includes a vocal line and a piano accompaniment. The vocal line has lyrics "du" and "du". Dynamics include *p*, *mf*, and *sf*. Fingerings and slurs are present throughout.

3

Musical score for system 3, measures 6-10. The system includes a vocal line and a piano accompaniment. The vocal line has lyrics "du" and "du". Dynamics include *mf* and *sf*. Includes markings "a Tempo" and "crescendo".

LA TENTATION



Le moraliste.—Que l'homme est faible, mon ami, et qu'il est donc facile de succomber à la tentation !

M. Marié.—Je le pense bien ! Ainsi, hier, ma femme est allée à un eucan dans l'intention d'acheter une fournaise ; oh bien, elle est revenue avec une glacière.

GERMAINE.—Les beaux ? On peut bien garder ceux-là.

M. DEVAIN.—Mais non, mettez les roses. Je veux que mes filles soient belles, sapristi, et que tout le monde se retourne.

JEANNE.—Tout ça ne dit pas où on va.

M. DEVAIN.—Demandez à maman.

LOUISE.—Maman !

AGATHE.—Maman !

BLANCHE.—Petite mère !

GERMAINE.—Eh bien ?

MME DEVAIN, *bien malheureuse*.—On va... on va... Ne parlez pas toutes à fois ? On va... (*A son mari.*) Aide-nous, voyons, papa, avant de nous quitter ?

M. DEVAIN.—Tu y tiens ? C'est drôle que tu ne peux pas trouver ça toute seule ? On fait un petit effort.

MME DEVAIN.—Cherche, mon ami, je t'en prie.

BLANCHE.—Oui, cherche, mon petit papa trésor !

M. DEVAIN.—Mène-les au Nouveau-Cirque !

BLANCHE.—Oui ! Oh ! oui ! Chocolat !

JEANNE.—Moi, j'avoue que je n'y tiens guère.

MME DEVAIN.—Et vous autres ?

LOUISE.—On y a été déjà deux fois cette année. C'est toujours la même chose !

AGATHE.—Toujours des dadas !

M. DEVAIN.—Ah ! naturellement ! Ça ne peut pas être des oiseaux !

Les enfants rient.

MME DEVAIN.—Et puis, calcule, six personnes... tout de suite ça monte...

M. DEVAIN.—C'est bon. Laissons le Cirque. Mène-les au Bois.

MME DEVAIN.—Le dimanche... On ne peut pas y circuler... Les bicyclettes.

M. DEVAIN.—Au Pré Catelan ?

BLANCHE.—Oh ! moi, d'abord, j'aime pas le lait ! Ça me donne la colique.

MME DEVAIN.—Et puis, c'est bien loin ! On ne trouve pas de place dans les tramways. Ça fait deux voitures : une pour aller, une pour revenir... avec le goûter... tout ça... on atteint des prix !...

M. DEVAIN, *piqué*.—Enfin, s'est bon. Tu vois comme tu es ? Tu me demandes, je m'ingénie ; et puis, tout ce que je propose, tu le repousses, systématiquement !

MME DEVAIN.—Non, mon ami. Mais...

M. DEVAIN.—En ce cas, allez tout bêtement aux Champs Elysées.

JEANNE, *avec mélancolie*.—Voir passer les voitures ?

MME DEVAIN, *à son mari*.—Tu vois ? tu vois ? Je voulais

t'en parler. Nous y avons été, il y a quinze jours, aux Champs-Elysées. Louise est revenue folle. Je peux dire ça devant elle. Ça la trouble, elle dévisage les femmes, elle ne pense qu'à se griser avec les chapeaux, les robes, les toilettes, les bijoux. Ça la met dans un état d'exaltation très vilain... qui me fait beaucoup de peine !

AGATHE, *à sa mère*.—Faut pas la gronder, elle est si gentille.

MME DEVAIN.—Je ne la gronde pas. Mais elle est trop coquette.

M. DEVAIN.—Ecoute donc, moi je ne sais plus. Ces mâtins d'enfants... Mène-les... en Sibérie... au diable !... à Guignol ! où tu voudras !

Les enfants rient.

AGATHE.—Voilà ce qui nous fait rire !

BLANCHE.—C'est avec des machines comme ça que tu nous amuses.

GERMAINE, *grave*.—Voyons ? Si on allait au Palais de Glace ?

LOUISE.—Oui !

JEANNE.—Oh ! oui ! Je voudrais tant apprendre à patiner. C'est si chic !

MME DEVAIN.—Cinq francs par personne, rien que d'entrée, mon petit chat, ce qui est moins chic. Nous n'avons pas les moyens de mettre trente francs à notre après-midi du dimanche.

JEANNE.—C'est dommage.

M. DEVAIN, *timide*.—Entendre quelque part de la musique !

JEANNE.—Trois heures de concert ! Enfermées ! Moi et Louise nous avons horreur de la musique !

LOUISE.—Moi, je dormirai !

GERMAINE.—Et c'est que tu ronfles ! Vois-tu d'ici le père Lamoureux ?

M. DEVAIN.—Le Musée Grévin ?

BLANCHE.—Ça me fait peur. J'aurais des rêves de brigands.

M. DEVAIN, *qui s'acharne*.—La musique militaire aux Tuileries ?

MME DEVAIN.—Tu oublies donc ? Jeanne et Louise en ont horreur...

M. DEVAIN.—Je sais. Mais... (*A Louise et à Jeanne,*) même la militaire ?

LOUISE.—Même, petit papa.

BLANCHE.—Une idée ! Si on montait sur l'Arc de Triomphe ?

AGATHE.—Oui. Pour voir le monde en fourmis.

MME DEVAIN.—Ah dame non ! moi je vous avoue qu'avec mes jambes, mes pauvres petites...

BLANCHE.—Tu nous attendras en bas... en causant avec le concierge.

MME DEVAIN.—Oh non ! Je ne vivrais pas. Autant monter alors.

M. DEVAIN.—Je ne veux pas que votre mère se fatigue... Comment, comment, vous ne trouvez rien ? Ça n'est pourtant pas difficile ! Non d'un nom de nom !...

MME DEVAIN.—Oh moi ! si j'étais toute seule, je ne serais pas embarrassée, bien sûr...

M. DEVAIN.—Quoi ? Que ferais tu ?

MME DEVAIN.—J'irais à vêpres et à la bénédiction.

JEANNE, *avec crainte*.—Oh ! ma petite maman !

MME DEVAIN.—N'ayez pas peur. Je ne vous infligerai pas... Mais c'est pour vous dire que je vous fais un sacrifice.

IL AVAIT BESOIN D'UNE VRAIE CHAUSSURE



Le commis cordonnier.—Tenez, monsieur, voici quelque chose de très joli pour porter le soir.
L'oucle Penoute.—Peut être bien, mais je ne veux pas rester nu-pieds toute la journée. Montrez-moi quelque chose que je puisse mettre à quatre heures et demie du matin et garder aux pieds jusqu'à ce que je me couche.

Amusements et Sports

HER MAJESTY'S THEATRE

L'intrigue de la pièce "Les Trois Dragons", le nouvel opéra de Koven et Smith, c'est l'amour qui, dans une âme de soldat, que ce soit un dragon anglais ou écossais, accompagne tous les actes de la vie. L'action, c'est au Portugal, il y a un siècle où trois vaillants lieutenants passent à travers d'extraordinaires dangers et aventures.

Deux caractères excentriques et comiques, dont un est le cuisinier en chef de la maison du roi et l'autre le serviteur et un des officiers, jettent de la gaieté tout le long de la pièce.

Un complot contre la liberté du roi est prêt à réussir, mais le cuisinier royal, dont le visage offre beaucoup de ressemblance avec celui de son maître, est enlevé à sa place; les incidents amusants s'accroissent rapidement et l'élégante musique de l'Opéra y jette ses brillants festons.

Les trois actes se passent respectivement: dans la cour d'une auberge, dans la salle de bal au palais royal et dans les murs d'un monastère.

La peinture des décorations est d'un réalisme extrême et forme une des attractions de la pièce. La richesse des costumes constitue une féerie pour les yeux.

Les principaux acteurs de la compagnie du Broadway théâtre sont: MM. J. O'Meara, W. Clard, R. S. Pigott, J. Sykes, R. F. Carroll; Mlles Marguerite Lemon, Linda de Costa, Leonora Guito, Fannie Briscoe et un chœur de 80 voix sous la direction de Signor S. de Novellis.

Ne pas oublier que la matinée de jeudi sera donnée à la place de la soirée du même jour avec les "Three Dragons". Le soir, grand concert donné par Mme Semblich et M. Paul Pançon, ainsi que les autres artistes du "Metropolitan Opera House", de New York, sous la direction de M. Grau.

Chacun voudra assister à cette superbe soirée, un des grands événements de la saison.

x

MONUMENT NATIONAL

Joué, avait lieu la représentation *Des Boulinard*, la charmante comédie d'Ordorneau, Valabrègue et Kéroul, dont le succès n'est plus à constater, on tant que pièce, chaque fois qu'elle paraît à l'affiche.

Pour l'inauguration de ces soirées de famille du jeudi, nos amateurs se sont tous particulièrement distingués et il n'y a que des éloges à décerner aux interprètes: MM. Duhamel, Ezéar Roy, Emmanuel, Bédard, Hamel, Foi-y, Tremblay, Morin et R. Barré; Mesdames Chôpdelaine, Mlles Y. Jacques et Reid.

Dans les entr'actes, dont le programme était fort bien élaboré, nous avons pu entendre M. R. Barré, dans le monologue "Un Sautteur S.V.P."; "Le Crêdo du Paysan", par M. A. Brossard, et Mme J. Gingras dans un air de Gounod avec accompagnement de violoncelle, par M. Victor Pelletier.

Tous nos compliments à l'orchestre de mandolines et guitares, sous la direction de M. A. C. Lachance.

Le jeudi, 26 janvier: "Les Petits Oiseaux", délicieuse comédie en 3 actes, de Labiche.

PALLADIO.



MISS MARGUERITE LEMON,
dans l'opéra "Three Dragons".



M. PAUL PLANÇON,
qui chantera jeudi au "Her Majesty's".

JEANNE.—Tu es tout plein bonne...

LOUISE.—Savez vous comment ça finira, tout ça? Je vais vous l'apprendre. C'est qu'on ne sortira pas. Le temps va passer. On dira: "Oh! à quoi bon maintenant! Il est bien tard. Les plus beaux de la journée est écoulé." Et patati, patata l'autre!

MME DEVAÏN.—Non, ma petite fille.

LOUISE, enflammée.—Je connais ça. (A ses sœurs.) Vous verrez!

MME DEVAÏN.—Non et non, ma petite fille. On sortira. Quand je devrais...

LOUISE, partie.—En attendant, nous sommes là toutes les cinq avec nos chapeaux roses, comme des godiches... Et tout ça parce qu'on a le malheur d'être cinq filles, et qu'on regarde à l'argent.

MME DEVAÏN.—Mais sans doute. Il faut ménager votre père. Il se donne assez de mal pour vous!

M. Devain hausse les épaules et va à la fenêtre.

LOUISE.—C'est vrai. Mais si nous n'étions qu'une fille unique, on serait bien plus large. C'est-y-vrai, voyons? C'est-y-vrai que c'est un malheur, oui ou non, d'être cinq filles? oui ou non qu'on ne peut marier Germaine? oui ou non qu'on est obligé d'aller chez des petites couturières?

MME DEVAÏN.—Tais-toi, tais-toi! En voilà assez! (A son mari.) Père, veux-tu lui imposer silence. Qui est-ce qui m'a donné une petite raisonnable pareille? (M. Devain regarde attentivement par la fenêtre et ne bouge pas.) Eh bien, papa, m'entends-tu?

M. DEVAÏN se retourne, et avec un brusque soulagement.—Mes enfants, voilà qu'il pleut. Ça tranche tout.

Il sort. On retire en silence les chapeaux roses.

HENRI LAVEDAN.

TERMES FIN DE SIÈCLE

Premier labadens.—Moi, à présent, je demande à papa des cigares, quand je sors en ville!

Second labadens.—Es-tu serin! Moi je lui en chipe!



JÉRÔME SYKES,
dans l'opéra "Three Dragons".

MODES PARISIENNES



Coiffure nouvelle pour fillette de 10 à 13 ans.

COIFFURE NOUVELLE POUR FILLETTE DE 10 A 13 ANS. — Les cheveux, légèrement ondulés, sont ramenés sur le dessus de la tête et forment des bouclettes; le reste des cheveux est natté et la natte est liée par un ruban de satin clair.

Patrons "Up to Date"

(Primes du SAMEDI)



No 254.—Jaquette Norfolk pour petit garçon.

No 254.—Notre illustration représente un petit vêtement très confortable fait en corderoy, col et ceinture en velours noir; le vêtement a simplement trois plis creux devant et derrière, il se ferme sur le devant en dessous du plis du milieu et les manches ont deux coutures.

Il faut 3 verges en 27 pouces pour faire cette jaquette pour un garçon de 8 ans.

No 254 est coupé de 6 à 12 ans.

No 447.—Cette pélerine, si utile et commode, est faite en tweed brun et blanc, garnie avec des pattes et une bande de cuir dans le bas; trois pattes sur le devant font la fermeture, une bande de cuir garnit le col; le capuchon, doublé en taffetas écossais, est cousu à la pélerine en même temps que le col; l'ampleur est arrangée autour du cou par des pinces, ces pinces doivent être ouvertes et bien pressées et la pélerine doublée avec du taffetas et une doublure entre pour être plus chaude.

Il faut 2 verges $\frac{1}{2}$ en 54 pouces pour une dame de grandeur moyenne.

No 447 est coupé dans les grandeurs de 32 à 42 pouces, mesure de buste.



No 447. Pélerine militaire pour dames.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

VRAIMENT IGNORANT

Mlle Blondine.—Je ne veux pas le revoir davantage. Il ne sait pas seulement comment aider une femme qui monte à cheval.

Mlle Brunette.—Qu'est-ce que cela signifie? Il y a beaucoup d'hommes comme lui qui ne le savent pas.

Mlle Blondine.—Possible. Mais il aurait au moins dû essayer.

LES ANES DE SAUL

Trois habitants d'Amsterdam, qu'une même affaire appelait à un village voisin de cette ville, étaient partis ensemble. Sur leur chemin, ils aperçurent de loin un paysan qui venait à eux à grands pas, et que, à sa tournure, on aurait pris pour le plus ignorant et le plus sot des hommes.

Voulant se divertir à ses dépens, ils s'écartèrent un peu les uns des autres. Le premier qui trouva le paysan sur son chemin lui dit: "Bonjour, père Abraham!" A ce compliment, il ne répondit que par un léger salut et un bonjour. A quelques pas de là, il rencontra le second qui lui dit à son tour: "Bonjour, père Isaac!" Le paysan lui fit la même réponse qu'au premier. Mais lorsqu'un peu plus loin il arriva près du troisième qui lui dit: "Bonjour, père Jacob!" se plaçant devant lui: "Monsieur, lui répondit-il, vous vous méprenez; je ne suis ni Abraham, ni Isaac, ni Jacob; mais je suis Saül, fils de Cis. Je suis venu ici pour chercher les ânes de mon père, mais je m'aperçois que je n'ai encore rencontré que des ânes."

M. B.—Waiter, tenez-vous des œufs frais ici?

Le waiter.—Non, monsieur; mais je peux vous en faire une couple à ordre, si vous le désirez.

ENTRE IRLANDAIS

Dan.—J'ai été à une bataille de chiens, hier soir.

Pat.—As tu gagné?

L'UNIQUE MOYEN

M. Poëtereau.—Je vous apporte un poème en faveur de la paix.

L'éditeur.—Est-ce que sincèrement vous désirez la paix?

M. Poëtereau (énergiquement).—Oui, monsieur.

L'éditeur.—Alors, brûlez votre poème.

NOS CHÉRIS

C'était la fête de la petite Lisette, et sa grand'mère lui avait apporté un cadeau. La vénérable dame avait la figure sillonnée de rides profondes, et ces rides intriguaient fort la curieuse fillette. Enfin, n'y tenant plus, elle se décide à poser la question qui lui chatouillait si fort les lèvres: — Grand'mère dit-elle, comment que tu fais pour te laver dans les fentes de ta figure?

SA PENSÉE

Monsieur.—Adolphe, où est donc la lettre que j'avais laissé là, sur mon bureau?

Adolphe.—Mais, monsieur, je l'ai portée à la poste, avec les autres.

Monsieur.—Mais il n'y avait pas d'adresse, malheureux; vous ne vous en êtes donc pas aperçu?

Adolphe.—Oh, si, monsieur; mais j'ai pensé que c'était une lettre anonyme.

EFFRAYANT

Rouleau.—Cela doit être un pays très chaud que celui où habite La Blague?

Bouleau.—Ah, et pourquoi?

Rouleau.—Dame, il m'écrit qu'ils sont obligés de nourrir les poules avec de la glace concassée afin de les empêcher de pondre des œufs durs.

UNE BELLE FORTUNE

Mlle Parvenue.—Dis, maman, papa n'est-il pas assez riche pour se payer le luxe d'un fauteuil au Sénat?

Madame Parvenue (avec mépris).—Un fauteuil! Ton père est assez riche, s'il le veut, pour se payer un sofa pour lui seul.

DEVINETTE



—Il y a certainement, ici, quelqu'un de caché qui nous espionne!
—Il doit être là, derrière toi, papa!

ECOLE GRATUITE des Beaux-Arts

The CANADIAN ROYAL ART UNION, Limited, de Montréal, Canada, offre gratuitement ses Cours de Beaux-Arts à ceux qui le désirent. Les Cours comprennent . . .

LE DESSIN ET LA PEINTURE, NATURE MORTE, MODELE ET DES- SINS POUR JOURNAUX

Les Cours sont absolument gratuits et la demande d'admission peut être faite en n'importe quel temps.

THE CANADIAN ROYAL ART UNION, Limited, a été fondé pour l'encouragement des Arts et la distribution d'ouvrages d'art au dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples informations, s'adresser à **The Canadian Royal Art Union LIMITED**

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL, P.Q.

Prochain Tirage : **MARDI, 31 JANVIER**

TRIO DE PROVERBES

Deux patrons font chavirer une barque.

x

Partie remise, partie manquée.

x

Mauvaise mémoire, jambes longues. **SANCHO PANÇA.**

Une Recette par Semaine

Conserves alimentaires. — Tous les journaux ont à enregistrer quelques cas d'empoisonnement causé par les produits alimentaires. Défectueusement préparés, il se forme en effet du vert de gris et autres sels de cuivre dont les effets sont des plus funestes. Pour reconnaître la présence des sels de cuivre dans les conserves, il suffit de plonger dans le bocal suspect un couteau dont la lame a été parfaitement nettoyée. S'il existe un sel de cuivre, la lame prendra une couleur rouge et, dans ce cas, la prudence la plus élémentaire recommande de s'abstenir d'y goûter.

BL DE S.

Hixe est paresseux avec délices, comme Figaro.

Il faisait hier sa sieste quand on lui annonce un visiteur :

— Dites que je n'y suis pas... Et, à l'avenir, apprenez que je ne veux pas qu'on me dérange quand je ne fais rien.

Mlle EXILIA CHAMPAGNE

Etait toujours étourdie. Elle ne pouvait plus marcher, l'Anémie et la Dyspepsie l'avaient Rendue au Dernier Degré de Faiblesse

Elle est heureuse de raconter comment elle a recouvré la santé et le bonheur

Pour un grand nombre de jeunes filles, la vie ne serait pas si endeuillée ni si pénible si elles étaient fortes et en santé, mais presque continuellement elles souffrent de maladies qui leur sont particulières, et par honte ou par modestie elles préfèrent souffrir en silence plutôt que de révéler la nature de leur mal. Des milliers de jeunes filles n'ont pas été seulement soulagées, mais complètement guéries par ce remède d'une renommée universelle : — Les Pilules Rouges du Dr Coderre. La faiblesse physique et toutes les autres maladies féminines se dissipent comme par enchantement par l'usage de ce remède. Nous publions aujourd'hui le témoignage d'une charmante jeune fille qui, quoique à la fleur de l'âge, avait fait la triste expérience de la souffrance. Voici ce qu'elle dit : " J'étais pâle, " faible, les yeux creux et cernés. Je " souffrais continuellement de douleurs " entre les deux épaules, dans le dos, les " reins et la tête ; toujours étourdie : je ne " pouvais plus marcher, mal au cœur et " douleurs dans l'estomac causées par la " terrible dyspepsie. Je dormais très mal, " je transpirais toute la nuit et toussais " continuellement. Le matin j'étais telle- " ment faible que je croyais mourir. Une de mes tantes, Mme " Cariépy, qui s'était guérie par les Pilules Rouges du Dr Coderre " me les recommanda. Le résultat fut vraiment étonnant : d'une " jeune fille malade et découragée que j'étais, je fus transformée " en une personne pleine de santé et d'énergie. Comme je sais " qu'il y a beaucoup de jeunes filles qui souffrent comme j'ai souffert, c'est uniquement dans l'espoir de leur être utile que je " désire publier ma guérison." Mlle Exilia Champagne, No 458 Rue Maisonneuve, Montréal.

Que pouvons-nous ajouter après un témoignage aussi sincère et aussi éloquent ? Et ce témoignage est choisi entre des milliers écrits sur le même ton. Que les femmes qui doutent, veulent seulement passer par nos bureaux et nous serons heureux de leur montrer les milliers de témoignages venant de femmes guéries et reconnaissantes qui attendent leur tour d'être publiés. Les Pilules Rouges du Dr Coderre ont guéri des jeunes filles qui avaient souffert depuis leur bas âge. Elles guérissent toujours le beau



Mlle EXILIA CHAMPAGNE

mal, les irrégularités de toutes sortes, la leucorrhée, chute de la matrice, douleurs dans le bas-ventre, mal de côtes, de reins, entre les épaules, constipation, palpitation du cœur, crises hystériques, danso de St-Guy, mal de tête ; toutes les maladies du retour de l'âge, tels que bouillonnement du sang, enflure des jointures, froidour des pieds et des mains. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises avec le plus grand succès avant et après la naissance d'un enfant, elles aident aussi beaucoup à la formation des jeunes filles.

Si vous souffrez depuis longtemps, et si vous avez essayé beaucoup de remèdes sans bons résultats, que cela ne vous décourage pas. Prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre avec confiance, suivant la direction que vous verrez sur la circulaire, en même temps consultez nos médecins spécialistes, suivez bien les conseils qu'ils vous donneront et vous serez vite guéries. Ecrivez leur sans crainte, ils vous répondront confidentiellement et absolument pour rien. Adressez vos lettres : " Département Médical Boîte 2306, Montréal." Celles qui préfèrent consulter nos médecins personnellement peuvent se pré-

sentir à notre dispensaire pour les femmes, No 271 Rue Saint-Denis, tous les jours (excepté le Dimanche), de 10 heures a. m. à 5 p. m. Consultations gratuites.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25 cts la boîte, même lorsqu'on vous dit que ces pilules rouges sont aussi bonnes que les Pilules Rouges du Dr Coderre. Nous voulons vous mettre en garde contre ces pilules rouges vendues ainsi à bon marché et qui contiennent des drogues dangereuses. Refusez toutes ces imitations, et si vous ne pouvez vous procurer chez votre marchand nos véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons franc de port, dans toutes les parties du monde. Donnez toujours votre adresse bien complète. Adressez : Compagnie Chimique Franco-Américaine, Boîte 2306, Montréal.

A la Bourse :
— Allons prendre quelque chose.
— A qui ?

UNE ŒUVRE PHILANTHROPIQUE

C'est faire œuvre philanthropique que de faire connaître, aux personnes qui sont en ce moment atteintes de grippe, rhumes de poitrine, bronchites, que le *Baume Rhumal* accomplit tous les jours des cures remarquables.

Mme X..., mène pour la première fois la petite Andrée à la messe. L'enfant s'ennuie, s'agite sur sa chaise et parle sans cesse.
— Tais-toi, dit la mère : on ne doit pas parler à l'église.
— Alors, fait l'enfant, pourquoi y en a-t-il qui chantent là-bas, au fond ?

Balucher a attrapé dans une course à bicyclette un " chaud et froid " qui a dégénéré en congestion pulmonaire et l'a enlevé en quelques jours.

Le médecin des morts, venu pour constater le décès, s'informe de la nature de la maladie.

— Ah ! c'est à bicyclette qu'il a contracté ça ? Alors mettons : Pneumonie.

Presque pour Rien !

EN ALLANT CHEZ

HENRI ALLARD

411 Rue Craig

VOUS TROUVEREZ

Cigares de 5 cts pour	4 cts
Cigares de 10 cts, 3 pour	20 cts
Steak et patates frites	25 cts
Pork and Beans	5 et 10 cts
Huitres à la mesure (bulk)	35c la pinte
Huitres à la doz., triées à la main	20 cts
Huitres frites, la doz.	30 cts
Chops	25 cts

Dans un magasin de nouveautés :
— Comment se porteront les manteaux, cet hiver ?
— Sur les épaules, probablement.

ALLER MIEUX

Presque tout le monde connaît la charmante sensation qu'on éprouve en revenant à la santé, après une maladie plus ou moins grave.

BOVRIL

Est une Nourriture Ideale

IL EST FORTIFIANT, STIMULANT et NOURRISSANT

FAITES USAGE

DE LA

GOMME DU DR ADAM

POUR LE MAL DE DENTS

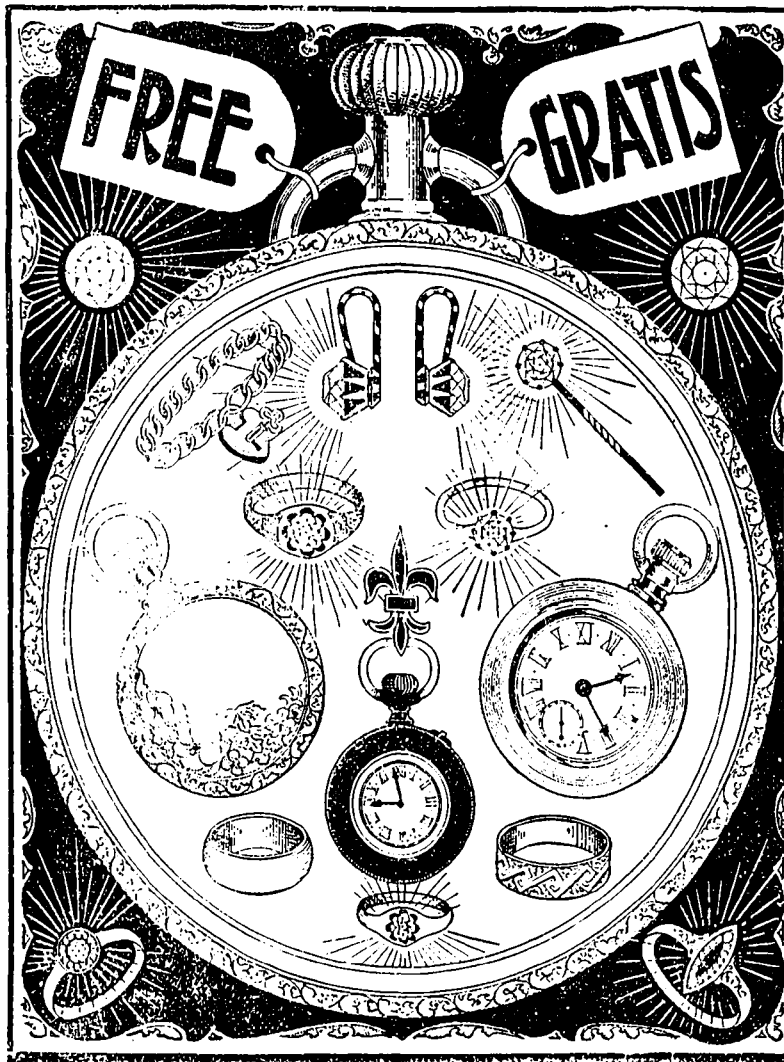
Arrête le mal en deux minutes

Prix, 10c

EN VENTE PARTOUT

LE RIFLE

maladies de la peau, guérie en peu de temps par la **Pommade Antiséptique du Dr Roubeau.** Ce remède, inimitable, prescrite depuis la méthode prescrite par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et résout toujours. Nous tenons vos avis plus au compte de nombreux certificats constatant la supériorité de la **Pommade Antiséptique du Dr Roubeau.** Entre autres, un cas de Rôle de dix ans, guéri en quatre jours, et une loupé d'oreille. Envoyez par la poste un récépissé de \$1.00. L. E. W. LEBOURS, pharmacien, 108 des rues Craig et Bonsecours. **Maladies de la Peau**



OFFERTS GRATUITEMENT

MONTRES, Bagues, Bracelets, Pendants d'Oreilles, Plumes Fontaines, Services à Thé, Services de Chambre, Lampes de banquet, Services de 5 o'clock tea en argent, Rideaux en dentelle, Instruments de musique et autres beaux prix dispendieux.

donnés à tous ceux qui nous aideront à faire connaître la composition connue sous le nom de (Three C's)

CANDIED CRUSHED CARNATIONS

Le parfum pour l'haleine le plus odoriférant et le plus délicieux. Une seule Lette suffit pour donner à l'haleine l'arôme du frais oranger rose. Cette préparation est admise de tous et se vend à première vue. Envoyez nous votre nom et votre adresse sur **carte postale** et nous vous enverrons notre **Catologue de Prix Illustre** et les paquets de "Three C's" que vous voudrez pour nous si vous le pouvez à se chacun. Quand vous les aurez vendus envoyez-nous votre argent, \$1.25, et vous pourrez choisir, dans notre catalogue, n'importe lequel des prix auxquels vous avez droit. Toute personne énergique peut vendre "Three C's" en une heure ou à peu près et vous recevrez gratuitement pour ce service une des plus belles primes qui aient jamais été offertes par n'importe quelle maison responsable. **Envoyez immédiatement votre adresse, avant que d'autres le fassent avant vous.**

Pas d'argent requis. Nous assumons tous les risques. Vous pouvez renvoyer les marchandises non vendues.

C'est une bonne proposition faite par une maison financière de première classe. Références—N'importe quelle agence Mercantile. *Mentionnez ce journal.*

Mutual Supply Co
20, 21 et 22 SNOWDON CHAMBERS
TORONTO, ONT.

HER MAJESTY'S THEATRE

M. et Mme Frank Murphy, Propriétaires et gérants.

Jeu Soir, 26 Janvier

Les artistes dont les noms suivent, du Metropolitan Opera House, New-York, chanteront à un

Grand Concert Opera

sous la direction de M. MAURICE GRAU.

Mme Marcella Sembrich

Étoile de la saison au Metropolitan.

Mons. SALIGNAC, Ténor.
Signor CAMPANARI, Baryton.
Mlle KATHERINA RUTH HEYMAN, Pianiste, qui a daigné consentir à accompagner.
Et la fameuse Basse.

Mons. Pol Plançon

Le plus Grand Événement Musical à Montréal depuis la visite de Melba.

Prix \$1, \$3, \$2.50, \$2, \$1.50, \$1.
Loges \$10, \$15, \$20, \$25, \$30.

Semaine commençant le lundi 23 Janvier

Et chaque soir de la semaine (excepté jeudi) avec matinée spéciale jeudi et matinée régulière samedi.

Le DERNIER OPERA de DE KOVEN et SMITH

**The
Th
Three
e
Dragoons**

Donné pour la 1ère fois sur n'importe quelle scène. Billets maintenant en vente au No 213 rue St-Jacques et à la succursale du Star, rue Peel.

Prix 25c à \$1.00

L'AMI DE TOUS

Les grandes qualités du *Baume Rhumal* lui ont attiré les sympathies des personnes de toutes les conditions; son prix modique fait de lui l'ami des ouvriers et des nécessiteux. 14

La haine se cultive comme une fleur empoisonnée.—*Un glaneur.*

Mlle Chapuzeau, une jeune actrice qui joue les rôles d'ingénue, a un engagement au Canada.

Sa respectable mère a voulu l'accompagner.

Comme le train arrive en gare, la bonne dame entend crier:

—Québec!

Devenant pourpre, elle interpelle l'employé:

—J'espère bien que ce n'est pas pour moi que vous dites ça!

J'ai fait l'essai d'une caisse du Purificateur tonique du sang du Dr Lussier, dans ma pratique privée, j'en ai toujours obtenu des résultats satisfaisants et même, dans quelques cas, des cures merveilleuses. Je le recommande hautement.

Dr HEBERT.

St-Antoine Abbé.

C'est le Temps Maintenant

Guérissez votre Rhumatisme avant qu'il soit trop enraciné

Prenez le "Ryckman's Kootenay Cure"

Des Milliers de Personnes ont été guéries par son usage

Durant l'hiver qui s'en vient vous passerez la plus grande partie de votre temps à l'intérieur de votre maison. Le manque d'exercice rendra votre sang paresseux, et en conséquence les rhogons seront gênés dans leurs fonctions. Vous deviendrez dyspeptique, vous ressentirez des douleurs dans le dos, les hanches et les reins, et vous perdrez l'appétit. Ce sont là les symptômes du rhumatisme. Prenez-y garde. Le "Ryckman's Kootenay Cure" active et purifie le sang. Les troubles d'estomac disparaissent en sept jours, souvent quelques doses sont suffisantes. S'il est employé consciencieusement, il ne manquera jamais de guérir le rhumatisme, la névralgie et les maladies des rhogons. Il est vendu par tous les pharmaciens. Pour avoir des témoignages, écrivez à la

S. S. RYCKMAN'S MEDICINE CO., LIMITEE.
HAMILTON, ONT.

En vente chez P. E. MCGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

Agir est le complément de penser.
CHALLENGE JACOUR.

Le plus grand fléau du peuple, c'est l'Optimisme.—PAUL LEROY-BEAULIEU.

LA SOCIÉTÉ DES ECOLES GRATUITES DES ENFANTS PAUVRES

Elle Accomplit Beaucoup de Bien

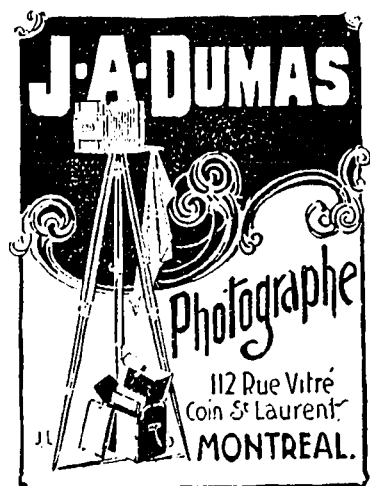
La distribution d'Objets d'Art a lieu tous les jours à 3h. p.m et 8h. 30 p.m. Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

RAPPELEZ-VOUS QU'IL Y A

DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.

Au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage

On demande des Elèves.



COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.
Pour détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 35

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec parenthèse) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n°, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 165



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mesdames B Blanchet, J A Carie, E Chalifoux, A Clossey, A Daigneault, G Daigneault, E Gervais, M Girard, A Goulet, E Labelle, W Lacoste, B Leroux, A Marincau, A Provost, A Rioux, L St-Jean, J P Tremblay, Mesdemoiselles A Aubertin, M Beausolil, M Bélanger, E Blanchard, C Bourque, B Bussière, J Chevard, A Fortin, G Guerin, R H, L Lacroix, A Lamer, S Landry, L L'Éveillé, B Legault, M Levesque, M L Moutier, J Moisan, F Pauze, A Ferras, M Perrault, B Poirier, A Primeau, J Richer, F Ste-Marie, A St-Onge, M L Trepanier, L Vincent, I Savarin, Messieurs A Asselin, P Asselin, U Asselin, A Brunelle, P Brunet, J W Carrière, F X Cléroux, A Cousineau, L Croteau, O Demers, W Desève, B Dufour, O Dulude, A Dumain, Blugana, E Favreau, C Fortier, E Ghyssens, A Gosselin, A Goullioud, N Granger, W Lafontaine, O Lalonde, J H Larivière, A L Larose, A Larose, R Lefebvre, D M Lefebvre, J Livernois, J A Lorge, J T Martel, R Melançon, A Monday, H Paul, J A Pilon, N Poirier, A Préfontaine, D Proulx, J Riel, T Rivard, N Robinson, O Rochon, J Rousseau, A A Rocheleau, E Rozon, A Sénécal, A Sincennes, J E Soubard, R Turcotte, C E Valiquette, Montréal; Mme S Gagnon, Anse à Giles, Q; Mme J H Bourdeau, Asbestos, Q; Mlle A Gaudry, Aylmer, Q; Mme A de Grandpré, Berthierville, Q; Mlle I Blais, Buckingham, Q; R A Jacques, Cap-Santé, Q; A Perron, Châteaufort, Saguenay, Q; Jos Roberge, Coleraine Station, Q; V Prévoost, Côte des Neiges, Q; B Dussault, Fournils, Q; Mlle E Germain, P Lemieux, Richemont, St-Romuld, Q; Mlle Y Michaud, G Fraser, Fraserville, Q; Mlle H Deslauriers, M Bélanger, H Savard, MM W Boull, J W Dupuis, G Gaudry, Hull, Q; Mlle L Thuot, Iberville, Q; C Chamberlain, A Dalphond, W Perreault, Joliette, Q; C et L Sauvageau, Lachapelle, Q; Mlle E J O'Sullivan, L'Ange Gardien, Q; Mlle M E LeBlond, Les Saules, Q; F Bisson, Lyster, Q; Mlle A Noy, E Joannis, Maniwaki, Q; C Laroche, Magog, Q; Mlle R Martin, H Dufresne, Mile End, Q; Mlle A Gauthier, H L'Espérance, Nicolet, Q; Mmes A Blanchet, D Blais, F J Boulay, T J Lemay, A Michaud, A Tasse, Ottawa, O; J J Burus, A

Guindon, Oka, Q; Mmes A Lemieux, E Parent, M L Bédard, Mles A Rouin, M A Dubé, L Garneau, C Jinchoreau, B Laperrrière, A Vézina, MM L J Allaire, A Cinq-Mars, O Crockett, W Deschamps, H Laitche, E Lemieux, J H Lortie, A Marcotte, Québec, Q; Mlle A Labrecque, Roberval, Q; Mlle E Larivière, Sault au Roccollet, Q; Mles M Beauchemin, L Brunette, R Ladebauche, F La Perle, J A W Laforgue, Sorel, Q; Mme H A Belisle, F Cyr, Ste Agathe des Monts, Q; H Proteau, Ste Anne de la Pèrle, Q; Mlle B Masse, J H Dubourg, St Césaire, Q; I Menard, St Clot, Q; Mlle A Mathieu, Ste Cécile, Q; J Cartier, St-Ephrem d'Upton, Q; Mlle F Labelle, St-Eugène de Prescott, Q; G Giguère, St-François-Beauce, Q; W McEwen, J W L Ricard, St-Henri, Q; Mme H Bélanger, St-Hughes, Q; Mlle F Alix, J U Beauvais, St-Hyacinthe, Q; J E H Beaudry, St-Jean, Q; O Andy, St-Joseph de Bordeaux, Q; D L de Laplante, F Monette, St-Louis de Gonzague, Q; Mme J A Desjardins, Ville St-Louis du Mile End, Q; Mlle E Bonenfant, St-Rémi, Q; P Laféche, St-Roch, Richelieu, Q; Mmes A Lamontagne, L O Paquet, Mlle A Caron, C E Martel, St-Roch de Québec, Q; Mles A Huet, A Vézina, St-Sauveur de Québec, Q; R Verlette, St-Stanislas, Q; A Roy, Thetford Mines, Q; A Godin, N Dubé, Trois-Rivières, Q; Mlle B O'Sullivan, H Doray, Valleyfield, Q; Mlle A Trudeau, W Trudreau, Village Richelieu, Q; J C Nantel, Ville St-Paul, Q; Mme C Poudrette, West-Farnham, Q; Mlle D Fortin, Auburn, Me; J C Cunningham, Augusta, Texas, Houston Co; J Plante, Arctic Centre, R I; M Houle, Barrington Centre, R I; S Talbot, Bellows Falls, Vt; Mlle M A Lambert, P Beaudoin, E Guimond, Berlin, N H; Mme J Bernard, Berlin Mills, N H; Mlle M A Cloutier, J Gouin, A Lamarque, Brunswick, Me; Mlle S Lemaire, Central Falls, R I; Mlle J Pelletier, Chicopee, Mass; A Bourgeois, Cohoes, N Y; Mme M Larange, Faping, N H; Mlle A Bourget, M D Bussière, J B Fournier, M Lebrun, F H LeGendre, J A Létourneau, J Tell, J D Thibault, Fall River, Mass; Mlle R Lord, Fortune's Rocks, Me; A Couture, Haverhill, Mass; Mme H Stebens, A Couture, J Goulet, Holyoke, Mass; P Mongrain, Lawrence, Mass;

Mme A E Théberge, Mlle M St-Hilaire, W Desjardins, A Lebrun fils, T Petrusse, Lewiston, Me; Mmes E Bolduc, C Morneau, Mles M Gagnon, C Picard, A Thérien, MM A Bézil, A Doucet, M Lafortune, N Langevin, A Malo, L N Plante, Lowell, Mass; Mme Ed Gélmas, L B Drouin, E Gélmas, fils, A Grenier, Manchester, N H; Mme J A Deland, Mles M Abadie, A Mollo MM S Castex, M Dossat, M Duillho, Nouvelle-Orléans, La; Mme Dr LaLonde, North Grafton, Mass; A Tremblay, Salem, Mass; L P Berthiaume, Saundersville, Mass; Mles C Duquette, A Paulhus, A Pleau, Southbridge, Mass; Mlle H Dumas, Taffville, Conn; Mlle G Gagnon, G Lesage, West-Manchester, N H; Mme J Latraverse, U Trahan, J B Duracher, Voon-ocket, R I; A L Dupont, J O Maranda, Montréal; H Dorion, Hull, Q; J Gauthier, Longue Pointe, Q; A Auger, St-Hyacinthe, Q; Delle C Brisebois, Cambridge Port, Mass; Dame R Parenteau, Delle R de V Lefebvre, A Prumeau, Fall River, Mass; A Rousseau, Haverhill, Mass; Delle O Allaire, P Singler, Lowell, Mass; Delle S Puyau, J Derbès, F A Puyau, Nouvelle-Orléans, La; A Pinault, Place inconnue; Mme O Blouin, Place inconnue; 3 Casses-Têtes, sans noms et sans places.

Mmes J B Bernard, J Brazeau, S Gagné, A Holland, Dermine, La; A Lafond, J E Laporte, J Larivière, M Lebeau, J Longue, L Mantha, J Thibault, O Trudel, L D Valdeboncourt, Mesdemoiselles A Bélanger, J Bertrand, B Boileau, I Caron, A S Chamberland, M Caron, A Dubé, R Favreau, A Frappier, A Fortin, A Hébert, M Lamallice, D Lavalée, D Lavoie, R A Miroglin, E Poitras, R Ruess, V Rousseau, B Saulnier, F Sauvé, B Soulière, R Thériault, R Trépanier, A Thibault, A Tourangeau, A Vanier, Messieurs E Bédard, J F Bélanger, P Bouché, E A Cardinal, A Cornélius, J E Du-sault, R Gagnon, J Gauthier, J Giroux, J Grenier, J W Guénard, J Jetté jr, J E Jones, A J Kennedy, A Lafance, E Lavoie, M Lefebvre, B O Loranger, C Machie, L G Perrin, A Raymond, O E Rochon, A L Rolland, J E Tessier, J A Vallée, H Vézina, Montréal; Mlle R Jetté, Arcton, Vale, Q; Mlle D H Renaud, Agnès, Q; Mme H Fournier, P Charlebois, A Doré, N F Watier, Alexandria, Ont; Mlle M L Paris, Buckingham, Q; Mlle A Desparois, Chateauguay, Q; Mlle B Belisle, Coaticook, Q; O Darce, Danville, Q; Mlle B Leroux, Dorval St, Q; Mlle D Allard, Grand-Mère, Q; Mme A Cloutier, Hull, Q; Mlle Z Chalin, Joliette, Q; Mme J W Legaré, Labelle, Q; A Lemieux, Inst. L'Enfant Jésus, Q; D Vigor, Longueuil, Q; Mlle L Langevin, Marie Ville, Q; Mme E Morin, E Gagnon, Mile End, Q; Mlle F Panteux, Oka, Q; Mles B Deschamps, A Gagnon, A Gauthier, V Lachapelle, A Lapointe, M L Richard, A Robillard, MM V Brunet, A Sauriol, Ottawa, Ont; Mme A Lavoie, Mles A Caron, C Kirouac, Pauthou, St-Jean, Québec; Mles A Malte, M A Villeneuve, MM L Brousseau, R Dorval, J Friser, F Gingras, J Lelièvre, J Saucier, Québec, Q; D Noël, F Thibelt, Richmond, Q; E Sabourin, Rigaud, Q; Mlle M L Perron, R Papiereu, J Rheume, Rivière du Loup, Q; Mlle C Gervais, Sault au Roccollet, Q; A Dubuc, Sherbrooke, Q; Mlle M L Sauve, Somerset, Q; F N Cournoyer, Jos Lord, A R Shehyn, Sorel, Q; Mles A Bédard, G Lortie, Inst. Ste Agathe des Monts, Q; Mlle

I Sénécal, St-Césaire, Q; E Deschênes, St-Eugène, Q; Zizine, St-Gabriel de Brandon, Q; Mmes Lejour, A Piche, Mles E Daoust, Z Lavoie, M F Cantin, St-Henri du Montréal, Q; Mme C Cartier, Mles M L Laliberté, F Morin, St-Hyacinthe, Q; Mlle R Poirier, St-Jean, Q; Mme A Gaudreau, St-Judes, Q; Mlle I Toupin, St-Jérôme, Q; Mlle R Pelouquin, A Bélanger, St-Ours, Q; A Laroche, St-Rémi, Q; Mlle A Paquette, St-Roch, Richelieu, Q; O Dionne, P Petit, St-Roch de Québec, Q; Mlle M L Blais, St-Romuld, Q; J P A Brasis, Ste-Rose, Q; Mme A F Pleau, Mles G Asselin, E Lacasse, I Lapointe, MM A Brousseau, W Paquet, St-Sauveur de Québec, Q; Mlle V Godin, A Bernier, Trois-Rivières, Q; H Montpetit, Valleyfield, Q; Mlle M Tetreault, V Bousquet, Varennes, Q; P Larivière, Vaudreuil, Q; Mlle A M Beauchemin, Yamachiche, Q; J A Lefebvre, St-Zéphirin, Q; Mlle E Harpin, Weedon Station, Q; Mlle H Pelletier, M Levesseur, Augusta, Me; J Guimond, Attleboro, Mass; O Grégoire, N Poulet, Berlin, N H; B Bouchard, Berlin Mills, N H; Mlle E Lesperance, S Tetrault, Central Falls, R I; T Dionne, Chicopee, Mass; N Laugelier, Cohoes, N Y; Mles E Gaudreau, A Lavoie, G Lemoine, M G Poirier, MM T Bois, M X Jann, J A Fournier, P Michaud, Fall River, Mass; L Audet, Granville, Vt; Mme A Mandler, Grosvenordale, Conn; Mlle I Giroux, J Lebrun, F Monard, J M Roy, Holyoke, Mass; Mles A Bérubé, R Bourbeau, J Blanchard, F Leclerc, MM T Dionne, E Gagnon, Lawrence, Mass; Mlle R Gosselin, Lewiston, Me; Dames C H Boisvert, E Mayrand, Delles L, Arvisais, A Desmarais, G Gamache, M Morin, M Perrin, C Pratt, MM C Hamel, N Landry, L Laroche, J Leblanc, A Tourangeau, Lowell, Mass; Mlle Y Charbonneau, Manchaug, Mass; Mme Jacques, Delles J Fournier, M L Hébert, A Lanusse, A LeBlanc, M Morin, E Simard, MM E Ayotte, G Bureau, M L Bussière, J Dussau, C C Lemire, Manchester, N H; Delles H Bergeron, A Girouard, Manville, R I; Delle M St-Jacques, C Sansouey, Marlboro, Mass; N Morneau, Nashua, N H; Delle Z Spritel, New Bedford, Mass; W J Carrier, New Market, N H; Dames C L Hornberger, V M Sabourier, Delle A Mailland, E L Kohutok, Nouvelle-Orléans, La; Dame E Latham, North Cambridge, Mass; Delle A Jacques, North-Grosvenordale, Conn; L Murray, Ogdenburg, N Y; Delle A B Lathur, Salem, Mass; Delle H Larivière, D Marchesseau, Southbridge, Mass; Delle D Dugas, Three-Rivers, Mass; Delle S Lacroix, Ware, Mass; R Courtois, Warren, R I; O Lesvesque, Woodlawn, R I; J A Cloutier, B Collins, E Scott, Woonsocket, R I; H Fife, A Guilbault, Worcester, Mass; Mlle V Frenette, Portneuf, Q; L Boisvert, Manchester, N H; Miss Augusta Alost, Gentilly, N. O. La.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: N Robinson, 37 Frontenac, Montréal; Mlle A Noel, Maniwaki, Q; J H Dubourg, St-Césaire, Q; J E H Beaudry, St-Jean, Q; Mlle A Caron, 223 St-Valier, St-Roch, Québec, Q.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du Samedi.

Ventes extraordinaires POURQUOI? Parce que le public commence à reconnaître que le Pin Rouge DU SUD du Dr HARVEY est le meilleur remède contre la toux qui soit en vente soit aux États-Unis ou dans le Canada. Boutelles, bonne mesure, 25c. En vente partout. CIE DE MEDECINE HARVEY 484 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

Fausse dents sans palais, Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électrolyse et par Anesthésie locale, chez J. G. A. GENDREAU, DENTISTE. Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m. Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

On parle d'un homme en vue. — Quel singulier tempérament! Il est opposé à tout; il est anti ceci, anti cela... — Et, surtout, anti... pathique!

Bains Laurentiens, Turc, Russes, Electriques, Privés et De Natation. Angle des rues Craig et Beaudry

L'entrée au théâtre de lord Manchester donne une actualité nouvelle à ce mot de l'acteur Garrick, qui ne siègeait pas de droit au parlement d'Angleterre, lui, mais que l'on engageait à se mettre sur les rangs pour être député d'un bourg. — J'aime mieux, répondit-il, jouer un grand rôle au théâtre que le rôle d'un intrus au parlement.

LIQUIDATION DE MEUBLES. Ayant décidé de me retirer des affaires, j'offre en vente tout mon stock de Meubles, Tapis et Prêlarts, etc., au prix constant et en dessous, pour argent comptant. Profitez de cette occasion, car vous aurez deux fois la valeur de votre argent. Le tout pour être vendu sans aucune réserve. Le magasin sera ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures. F. LAPOINTE, marchand de Meubles, 1551 rue Sainte-Catherine-Est.

LA MINERVE Édition spéciale pour les Cultivateurs

Journal quotidien du matin fondé en 1826

ABONNEMENT (A Montreal, - \$4.00 par an
Hors Montreal, \$3 00 "

Abonnement : \$1.00 par année

avec le choix sur une collection de chromos lithographiques, portraits de Cartier, Lafontaine Morin, paysages, sujets religieux, etc. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire

12 PAGES, grand format

Redaction, Administration et Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal

HORACE PEPIN LES

Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT

Montréal.

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents

L'APRÈS-MIDY

Photographes

NO 300 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.

BUREAU TEL. MARCHANDS 843 BELL EST 1225
RESIDENCE TEL. BELL EST 1745

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 167



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces tatelées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: L'ARABE, SON ESCLAVE ET L'ANE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez nous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 1er février, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.
48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux
ET D'OBJETS D'ART
Tous les **MERCREDIS**
Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle
TOUS
Les Premiers **Mercredis** du mois.
Prix du billet, 25 cents.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU **D^R CODERRE**

PILULES DE NOIX LONGUES
(Composées)
De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

PATINS! PATINS!

De tous les patrons et de tous les prix.

Les Rasoirs de Sureté "Star"
Employés par mer et par terre.

Grelots, Clochettes, Cloches, Etc.

SECHOIRS A RIDEAUX
Prix, \$2.50 à \$1.00.

COUTEAUX A DÉPECER dans tous les prix.

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
6 RUE ST-LAURENT
Tel. Main 1914.

VIN St Lehon



Naturel
Tonique
Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE

Seuls Agents pour le Canada.

Rien ne prouve l'âme que l'âme elle-même.—PH. DANIRON.

Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.



EPTIT DUC LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Ourling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.